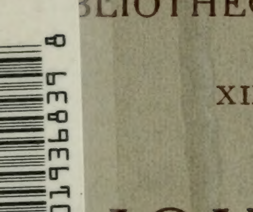


BLIOTHÈQUE FRANÇAISE

XIX[e] SIÈCLE

JOUBERT

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR VICTOR GIRAUD
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG



LIBRAIRIE PLON



BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

DIRIGÉE PAR

Fortunat STROWSKI

JOUBERT



JOSEPH JOUBERT

D'après un portrait de Jules Massard

(Extrait de G. Pailhès : *Du nouveau sur Joubert,* Garnier frères, édit.).

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

XIXe SIÈCLE

JOUBERT

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR

VICTOR GIRAUD





PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

DISPOSITIONS TYPOGRAPHIQUES

ADOPTÉES POUR LA COLLECTION

DANS LE TEXTE

Les biographies, notices et commentaires sont imprimés en gros caractères

Les citations et les extraits sont imprimés en petits caractères.

Les extraits qui se rapportent à un ouvrage important et qui forment un tout, sont signalés, en haut de la page, par un double trait qui encadre le titre courant.

DANS LA TABLE DES MATIÈRES

Les titres et les sommaires des chapitres sont imprimés en *italique.*

Les titres des extraits et des citations sont imprimés en romain.

JOUBERT

CHAPITRE PREMIER

JOUBERT JUSQU'A LA RÉVOLUTION

I. L'enfance et la jeunesse. — II. Joubert à Paris. III. Les probables « Juvenilia ».

I

Joseph Joubert est né non pas le 6, — comme on le dit généralement, — mais le 7 mai 1754, à Montignac, dans la Dordogne. C'était donc un compatriote de Montaigne, de Fénelon, de Montesquieu. Si prévenu qu'on puisse être contre ceux qui veulent tout ramener aux influences ethniques, il est bien permis de noter, entre ces divers écrivains, un certain air de famille. Par la vivacité scintillante de son imagination, par son goût des formules brillantes, ingénieuses, saisissantes, des saillies imprévues ou piquantes, Joubert est bien de ce coin du Midi où l'esprit s'accompagne si volontiers de grâce ailée et souriante. Il en est peut-être aussi par son peu d'aptitude aux lents développements réguliers, aux démarches rectilignes de la composition classique. « Je suis, comme Montaigne, disait-il, impropre au discours continu. » Montesquieu,

lui aussi, — l'*Esprit des lois* en témoigne de reste, — était impropre au discours continu. Ne serait-ce point là une disposition de race?

Joubert était le second d'une famille de treize enfants. Nous savons peu de chose de son père, qui était médecin, et même « maître-chirurgien ». Sa mère, « femme du plus rare mérite, pour laquelle il professa toujours une espèce de culte », semble avoir été une de ces chrétiennes ferventes, attentives et prudentes, comme la vieille bourgeoisie française savait en produire, et qui sont tout à la fois l'honneur discret et la force résistante de notre pays. Elle paraît avoir eu pour son fils aîné une tendresse, une sollicitude toutes particulières. Celui-ci le lui rendait bien, et il a parlé en termes touchants de « sa bonne et pauvre mère » :

Elle m'a nourri de son lait, — écrivait-il à Mme de Beaumont (1), — et « jamais, me dit-elle souvent, jamais je ne persistai à pleurer, sitôt que j'entendis sa voix. Un seul mot d'elle, une chanson, arrêtaient sur-le-champ mes cris et tarissaient toutes mes larmes, même la nuit et endormi ». Je rends grâce à la nature qui m'avait fait un enfant doux; mais jugez combien est tendre une mère qui, lorsque son fils est devenu homme, aime à entretenir sa pensée des minuties de son berceau.

Mon enfance a pour elle d'autres sources de souvenirs maternels qui semblent lui devenir tous les jours plus délicieuses et plus nombreuses. Elle me cite une foule de traits de ma tendresse, dont elle ne m'avait jamais parlé, et dont elle me rappelle fort bien tous les détails. A chaque moment que le temps ajoute à mes années, sa mémoire me rajeunit...

Enfant doux, aimable et tendre, d'intelligence vive et précoce, à quatorze ans, les maîtres de Montignac n'avaient

(1) M. Beaunier n'est pas sûr que ces pages, dont il a retrouvé le brouillon, aient été adressées à Mme de Beaumont. Nous donnons le texte rectifié par lui.

plus rien à lui apprendre. Sa famille le destinait au barreau : lui, aimait les Lettres par-dessus toutes choses ; on l'envoya compléter ses études classiques chez les Pères de la Doctrine chrétienne, qui avaient succédé aux Jésuites dans la direction du collège de Toulouse. Ses études terminées, il prêta l'oreille à leurs flatteuses avances, et, sans prononcer de vœux, il entra dans leur congrégation, un peu avec les sentiments qui, plus tard, retinrent quelque temps Renan à Saint-Sulpice : la sécurité de la vie matérielle, une existence agréable, non solitaire et pourtant recueillie, — *in angello cum libello*, — des loisirs pour la rêverie et pour l'étude, il trouvait tout cela dans cette voie nouvelle qui s'offrait à lui. Il enseigna avec amour et avec succès : professeur le matin, suivant l'usage des Doctrinaires, le soir, il redevenait écolier. Il sortit de là un humaniste accompli. « Enseigner, c'est apprendre deux fois (1), » disait-il plus tard avec infiniment de justesse ; et, au reste, toutes ses *pensées* sur l'éducation sont comme gonflées d'expérience personnelle. Cette vie studieuse et retirée ne lui laissa que d'agréables souvenirs, et, bien longtemps après, écrivant à Fontanes, il en faisait un vif éloge. « Le temps de leur professorat, disait-il de ses anciens confrères, était pour eux un enchantement continu, et de ces dispositions naissait en eux une aménité de goûts et de manières qui se communiquait, non seulement à leurs élèves, mais à tous ceux qui enseignaient, car partout où il y a des modèles, il y aura des imitateurs. » « L'aménité de goûts et de manières » était naturelle à Joubert ; mais, dans ce milieu ecclésiastique, cette qualité se développa et se fortifia tout à son aise ; une certaine onction s'y mêla sans doute bien vite. « Les cérémonies du catholicisme, a-t-il dit bien joliment et non sans profondeur, les cérémonies du catholicisme plient à la politesse. »

(1) « Cette pensée, nous dit M. Beaunier, est datée du 22 février 1793. »

Il quitta les Doctrinaires à l'âge de vingt-deux ans. Sa santé, qui fut toujours délicate, s'accommodait mal des fatigues de l'enseignement. J'imagine aussi que, littérateur né, il dut se sentir attiré par une vie plus libre et plus active. Les Ronsard et les Du Bellay ne s'éternisent pas au collège de Coqueret. Joubert faisait des vers « avec beaucoup de grâce et de facilité », nous dit-on. C'est en 1774 qu'il commença ce journal qui, régulièrement tenu pendant un demi-siècle, a fourni la matière des futures *Pensées*. A Toulouse, il avait fréquenté des milieux fort cultivés et s'y était initié aux productions de la littérature contemporaine. Il retourna tout d'abord à Montignac, dans sa famille (1776), et s'y reposa deux années, lisant et approfondissant les auteurs anciens qu'il ne connaissait pas encore, et les modernes qui lui tombaient sous la main, écrivant aussi et « s'occupant de quelques ouvrages qui donnaient de lui de grandes espérances ». L'inévitable Paris l'attirait : il y arrivait dans les premiers mois de 1778.

II

Il se peint lui-même tel qu'il était alors dans la note, ou dans la lettre où il parle longuement de sa mère à Mme de Beaumont :

Ma jeunesse, — avoue-t-il, — fut plus pénible pour elle (sa mère). Elle me trouva *si grand dans mes sentiments*, si éloigné de toutes les routes ordinaires de la fortune, si net de toutes les petites passions qui la font chercher, si hardi à espérer, *si intrépide dans mes espérances*, si dédaigneux de prévoir, si négligent à me précautionner, si inflexible dans mes plans, si prompt à donner, si inhabile à acquérir, si juste, en un mot, et si peu prudent, que l'avenir l'inquiéta.

Un jour qu'elle et mon père me reprochaient ma générosité,

avant mon départ pour Paris, je répondis très fermement « que je ne voulais pas que l'âme d'aucune espèce d'hommes eût de la supériorité sur la mienne ; que c'était bien assez que les riches eussent par-dessus moi les avantages de la richesse, mais que certes ils n'auraient pas ceux de la générosité ».

Elle me vit partir dans ces sentiments ; et, depuis que je l'eus quittée, je ne me livrai qu'à des occupations qui ressemblent à l'oisiveté, et dont elle ne connaissait ni le but, ni l'espèce.

En d'autres termes, il n'aimait que les Lettres, et il ne rêvait que de gloire littéraire. Voltaire et Rousseau allaient mourir, l'un au mois de mai, l'autre au mois de juillet. Buffon, qui, en cette même année 1778, publiait ses admirables *Epoques de la nature*, vivait à l'écart. Parmi ceux qui avaient rempli la seconde moitié du siècle du bruit de leur nom et de leur œuvre, il ne restait plus guère sur la brèche que d'Alembert et Diderot. Il les connut l'un et l'autre : il entra aussi en relations avec Marmontel et La Harpe ; mais, chose singulière en apparence, ce fut surtout Diderot, le fumeux et étourdissant Diderot, qu'il choisit pour conseiller et pour guide. Celui-ci l'accueillit sans doute comme il accueillait d'ordinaire les jeunes gens, nous le savons par une page, restée célèbre (1), de Garat. Il

(1) Voici cette page :

« Diderot ne paraît pas plus surpris de me voir que de revoir le jour. Il m'épargne la peine de lui balbutier gauchement le motif de ma visite. Il le devine apparemment au grand air d'admiration dont je devais être tout saisi. Il m'épargne également les longs détours d'une conversation qu'il fallait absolument amener aux vers et à la prose. A peine en est-il question, il se lève, ses yeux se fixent sur moi, et il est très clair qu'il ne me voit plus du tout. Il commence à parler, mais si bas et si vite que, quoique je sois auprès de lui, quoique je le touche, j'ai peine à l'entendre et à le suivre... Peu à peu sa voix s'élève et devient sonore ; il était d'abord presque immobile, ses gestes deviennent fréquents et animés. Lui, qui ne m'a jamais vu auparavant, lorsque nous sommes debout, m'environne de ses bras ; lorsque nous sommes assis, il frappe sur ma cuisse comme si elle

se laissa aller devant lui à sa verve habituelle, soulevant toute sorte de questions, semant les vues, prodiguant les saillies, excitant et provoquant en tous sens cette jeune pensée en quête de nouveauté. Il lui conseillait d'écrire, — que voilà bien des sujets à la Diderot ! — sur les *Perspectives de l'esprit*, sur la *Bienveillance universelle;* et le jeune provincial ébloui de suivre ces étonnants conseils ! Si étrange que cela puisse paraître, l'influence exercée par le philosophe sur le délicat Joubert fut profonde. « Ce n'est

était à lui. Si le discours amène le mot de *lois*, il me fait un plan de législation ; s'il amène le mot de *théâtre*, il me donne à choisir entre cinq ou six plans de drames ou de tragédies. A propos des tableaux que l'on doit mettre sur le théâtre, où l'on doit voir des scènes, et non entendre des dialogues, il se rappelle que Tacite est le plus grand peintre de l'antiquité, et il me récite, ou il me traduit les *Annales* et les *Histoires*. Mais combien il est affreux que les barbares aient enseveli sous les ruines des chefs-d'œuvre de l'architecture un si grand nombre de chefs-d'œuvre de Tacite ! Si encore les monuments qu'on a déterrés à Herculanum pouvaient en rendre quelque chose ! Cette espérance le transporte de joie ; et là-dessus il disserte comme un ingénieur italien sur les moyens de faire des fouilles d'une manière prudente et heureuse. Promenant alors son imagination sur les ruines de l'antique Italie, il se transporte aux jours heureux des Lélius et des Scipions, où même les nations vaincues assistaient avec plaisir à des triomphes remportés sur elles. Il me joue une scène entière de Térence ; il chante presque plusieurs chansons d'Horace. Il finit enfin par me chanter réellement une chanson pleine de grâce et d'esprit, qu'il a faite lui-même, en impromptu dans un souper, et par me réciter une comédie très agréable, dont il a fait imprimer un exemplaire pour s'épargner la peine de la recopier. Beaucoup de monde entre alors dans son appartement. Le bruit des chaises qu'on avance et qu'on recule le fait sortir de son enthousiasme et de son monologue. Il me distingue au milieu de la compagnie, et il vient à moi comme à quelqu'un que l'on retrouve après l'avoir vu autrefois avec plaisir. Il se souvient encore que nous avons dit ensemble des choses très intéressantes sur les lois, sur les drames et sur l'histoire : il a reconnu qu'il y avait beaucoup à gagner dans ma conversation. Il m'engage à cultiver une liaison dont il a senti tout le prix. En nous séparant, il me donne deux baisers sur le front et arrache sa main de la mienne avec une douleur véritable. »

que par ce contact de Diderot, a dit excellemment Sainte-Beuve, qu'on s'explique bien en M. Joubert la naissance, l'inoculation de certaines idées si neuves, si hardies alors, et qu'il rendit plus vraies en les élevant et en les rectifiant. » Et cette influence ne se borna pas à l'ordre purement artistique ou littéraire.

Joubert était-il encore bien profondément chrétien en arrivant à Paris? Nous l'ignorons, ses premiers biographes n'ayant guère insisté sur ce point délicat. J'inclinerais à penser, sans pouvoir d'ailleurs en produire aucune preuve positive, que déjà ses convictions religieuses avaient reçu plus d'une atteinte, et que la philosophie du siècle avait passé par là. Eût-il été si empressé de connaître Diderot, si déjà il n'avait pas été touché par lui? Quoi qu'il en soit, une fois à Paris, à l'école du patriarche de l'*Encyclopédie*, le pieux novice des doctrinaires se fit, comme tant d'autres, « philosophe ». Dans quelles conditions exactement s'accomplit cette curieuse évolution? Et jusqu'où conduisit-elle le futur auteur des *Pensées?* Nous ne savons; et tout au plus pouvons-nous conjecturer qu'il se laissa, sur cette pente, entraîner beaucoup plus loin que ne l'a dit et pensé son historien et éditeur Paul de Raynal. Sainte-Beuve, qui écrivait sous les yeux de Chateaubriand, et qui fut, apparemment, renseigné par lui, nous dit : « Ce qu'on appelle aujourd'hui le *panthéisme* était très familier, on a lieu de le croire, à cette jeunesse de M. Joubert. » D'autre part, dix ans après, en 1790, Fontanes, lui écrivant pour le consoler de la mort de son père, a bien l'air de s'adresser à un homme pour qui les croyances non même pas chrétiennes, mais simplement spiritualistes, sont devenues lettre morte : « *Croyez-moi*, ce n'est qu'avec Dieu qu'on se console de tout. J'éprouve de jour en jour combien cette idée est nécessaire pour marcher dans la vie. J'aimerais mieux me refaire chrétien comme Pascal ou le Père Ballan, mon professeur, que de vivre à la merci de mes opinions

ou sans principe, comme l'Assemblée nationale ; il faut de la religion aux hommes, ou tout est perdu. » Mais, sur le fait même de l'incroyance religieuse, nous ne pouvons avoir aucun doute : les aveux de Joubert, si discrets soient-ils, sont formels à cet égard. Il écrivait à Mme de Beaumont, en lui parlant de sa mère : « Elle a eu bien des chagrins, et moi-même je lui en ai donné de grands *par ma vie éloignée et philosophique.* » Et dans les *Pensées :* « Mes découvertes, et chacun a les siennes, m'ont ramené aux préjugés. » « Le chemin de la vérité ! *j'y ai fait un long détour;* aussi le pays où vous vous égarez m'est bien connu. »

Or, c'est précisément en raison de ce « long détour » au « pays » des « égarements » et des erreurs, que les *pensées* où, plus tard, une fois « ramené aux préjugés », Joubert a comme exprimé la substance de sa philosophie religieuse, ont une profondeur, une vivacité et une originalité d'accent qui en rehaussent singulièrement la valeur. Trop souvent les apologistes de profession semblent sinon réciter des leçons toutes faites, tout au moins développer des idées qui leur viennent d'une tradition fort ancienne, et que leur intelligence a docilement acceptées, mais qu'elle n'a pas découvertes, et surtout qu'elle n'a pas vécues. De là le peu d'impression qu'ils font sur ceux qui ne sont pas convaincus d'avance. Leur apologétique paraît leur être extérieure à eux-mêmes ; elle n'est pas le fruit d'une expérience personnelle, intime ; elle n'est que l'expression des idées d'autrui. Au contraire, ceux qui, avant de croire, ont discuté, ont critiqué, ont douté, ont nié peut-être, ceux-là ne se laissent convaincre que par les arguments « dont ils ont fait l'essai sur leur propre cœur », dont ils ont personnellement éprouvé la justesse ou la force, et, quand ils les reprennent et les développent à leur tour, ils y mettent, quoi qu'ils fassent, un peu de leur être intime et de leur âme. C'est ce qui est arrivé à Joubert. Il n'eût pas écrit, s'il était resté aux Doctrinaires de Toulouse, des *pensées*

religieuses aussi fortes et aussi suggestives que celles qu'il nous a transmises, et dont quelques-unes ne sont pas indignes d'être rapprochées de celles mêmes de Pascal. Ce n'est pas toujours une mauvaise préparation à la foi que le doute ; et les vrais apologistes, ce sont peut-être les convertis.

Nous avons parlé de Fontanes. Le poète du *Jour des Morts* était venu lui aussi à Paris en 1777, et il y publiait, avec quelque succès, ses premiers vers. Joubert les lut et voulut en connaître l'auteur ; celui-ci cherchait précisément l'auteur d'un article de journal qui l'avait frappé, et qui n'était autre que Joubert. Ce fut l'origine d'une amitié solide et délicate, que la vie — chose si rare ! — ne fit que rendre plus étroite encore. Les esprits ne s'accordaient pas toujours, ni les tempéraments non plus, mais les cœurs battaient à l'unisson. Au reste, comment n'eût-on pas aimé Joubert? Il était né *ami*, si je puis ainsi dire : toutes les prévenances, toutes les délicatesses, tous les raffinements les plus exquis de l'amitié étaient comme sa nature même. Il a eu beaucoup d'amis, de très divers, et qui jusqu'au bout lui sont demeurés non pas seulement fidèles, mais tendrement attachés et dévoués. Il a sur l'amitié des mots charmants ou profonds, dignes de La Fontaine ou de Montaigne, et qui peignent la disposition habituelle d'une âme : « Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil. » « Qui n'est jamais dupe n'est pas ami. » « Il faut non seulement cultiver ses amis, mais cultiver en soi ses amitiés, les conserver avec soin, les soigner, les arroser pour ainsi dire. » « Ceux qui aiment toujours n'ont pas le loisir de se plaindre et de se trouver malheureux. » Cet « égoïste qui ne s'occupait que des autres », comme disait de lui Chateaubriand, a eu quelque chose comme le génie de l'amitié.

Il ne se croyait d'ailleurs pas tenu d'épouser tous les goûts littéraires des personnes qu'il aimait, et, sur ce cha-

pitre, Fontanes et lui avaient des discussions très vives. Fontanes, lui, représente excellemment l'esprit classique arrivé au dernier terme de son développement : il connaît, certes, les anciens ; mais il les connaît surtout, ou du moins il les admire à travers les œuvres de nos écrivains du dix-septième et même du dix-huitième siècle ; c'est une influence qu'il ne subit en quelque sorte que par réfraction ; il continue, il prolonge une tradition, plus qu'il ne la rajeunit en puisant directement et longuement à ses sources vives, comme l'a fait par exemple son contemporain André Chénier. J'ai peur que Racine ne lui masque Sophocle, et je voudrais être sûr qu'il ne mît pas *Mérope* sur le même plan qu'*Athalie*. Pareillement, il est assez volontiers fermé aux beautés ou aux nouveautés des littératures étrangères, et Shakespeare même ne lui inspire qu'une médiocre estime. Ce classicisme un peu étroit et exsangue n'est pas celui de Joubert. Il s'intéresse, et vivement, aux productions étrangères ; partout où il trouve de l'originalité, de la vie, son goût, sa faculté d'admiration et d'enthousiasme entrent aussitôt en mouvement ; les innovations ne lui font pas peur ; non seulement il les accepte, mais il les provoque. Et quand il parle des anciens, il le fait avec une spontanéité et une fraîcheur d'impression, une vivante et pénétrante justesse de langage, qui décèlent une longue pratique de l'antiquité étudiée directement dans les textes, ressaisie à sa source même et sentie sans intermédiaire. Ce délicat a le goût et l'âme assez larges pour accueillir tous les genres de beautés et pour en jouir : le romantisme, dans ce qu'il avait de légitime et de fécond, aurait pu avoir en lui son critique.

Ces années de libre initiation et de jeunesse ne semblent pas avoir été aussi austères que la suite pourrait le faire croire. Fontanes avait une liaison, et en 1791 il lui naissait un fils naturel qui, sous le nom de Saint-Marcellin, se distingua pendant l'Empire comme soldat, pendant la Res-

tauration comme publiciste et auteur dramatique, et mourut en duel en 1819. Une lettre de Fontanes à Joubert nous montre ce dernier plus préoccupé qu'on ne s'y attendrait de Restif de la Bretonne. Et du reste, certains aveux des *Pensées* ne laissent pas d'être, à cet égard, dans leur discrétion même, fort significatifs : « Le temps que je perdais autrefois dans les plaisirs, je le perds aujourd'hui dans les souffrances. » « Mon âme habite un lieu par où les passions ont passé, et *je les ai toutes connues.* » « Toutes mes passions se sont promptement taries, en ne laissant rien d'elles-mêmes, quand tous mes sentiments laissaient en moi quelque racine indestructible. » Sachons-lui gré du moins de n'avoir pas, comme tant d'autres, prolongé trop tard ses expériences passionnelles et d'en être sorti l'âme à peu près intacte.

III

Et, bien entendu, et quoi qu'en ait pensé son biographe Paul de Raynal, il ne se contentait pas de lire et de tenir à jour ce journal de ses *Pensées* qu'il avait commencé quelques années auparavant : il écrivait, et il publiait. Il est infiniment probable qu'on ne parviendra jamais à reconstituer l'intégralité de son œuvre d'alors : la publicité semble l'avoir presque de tout temps effrayé ; il recherchait jalousement l'anonymat, et, comme s'il avait voulu enfouir éternellement dans l'oubli les écrits de sa jeunesse, il a déployé une ingéniosité extraordinaire à décourager, à dépister notre curiosité. Mais son frère, mais Chateaubriand ont parlé : ils ont affirmé l'existence et la publication peut-être de vers, plus sûrement encore d'articles littéraires et d'études historiques. Et tout cela, certes, serait fort intéressant à retrouver.

Revenons, non pas aux simples conjectures, mais aux probabilités, et même aux certitudes. Un aimable et ingénieux érudit, bien connu pour ses précieux travaux de tous ceux qui s'occupent de Chateaubriand et de son groupe, et qui est mort il y a quelques années, l'abbé G. Pailhès, a voulu avoir le cœur net de cette énigme que nous présente la vie littéraire de Joubert; et, les textes d'Arnaud Joubert, de Chateaubriand et la *Correspondance* en mains, il s'est mis en tête de retrouver quelques-uns au moins des écrits publiés de ce mystérieux écrivain : il a consigné les résultats de ses recherches dans un livre tout plein de choses neuves, inédites ou instructives, et qui mérite pleinement le titre alléchant qu'il lui a donné : *Du nouveau sur Joubert.* Je ne puis résumer ici cette enquête, ni même indiquer tous les sagaces procédés employés par M. Pailhès pour la mener à bonne fin. Mais, si défiant que je sois généralement au sujet des attributions posthumes, je crois bien qu'ici la plupart des résultats obtenus dépassent l'ordre des probabilités et confinent à la certitude. Joubert est-il bien l'auteur de deux volumes d'*Anecdotes anglaises et américaines* qui, datant de 1776 à 1783, n'ont été publiés qu'en 1813, et que la *Biographie des hommes vivants*, en 1818, « attribue » à un ami et protecteur de Joubert, M. de Langeac? Il est possible ; mais, sur ce point, je n'oserais être trop affirmatif. Ce qui paraît plus sûr et, en tout cas, infiniment probable, c'est qu'il y a lieu d'attribuer à Joubert un *Précis historique sur Colomb*, lequel précède une « Épître qui a remporté le prix à l'Académie de Marseille », *Colomb dans les fers, à Ferdinand et Isabelle, après la découverte de l'Amérique*, « par M. le chevalier de Langeac ». Ce volume a été publié à Londres et à Paris, en 1782 (1). Et enfin, ce qui semble

(1) J'imagine que M. de Langeac, qui, nous dit la *Notice historique*, « distingua le mérite de M. Joubert et l'engagea à se charger d'un

tout à fait sûr, c'est que Joubert est bien l'auteur d'un petit livre qui parut en 1789, et qui est intitulé : *Précis historique sur Crumwel* (sic), *suivi d'un extrait de l'Eikon Basiliké, ou portrait du roi et du Boscobel, ou récit de la fuite de Charles II, et d'une anecdote concernant Mylord Stairs*, par M***, de l'Académie de Marseille (1). Ces deux opuscules n'ont pas en eux-mêmes un intérêt capital ; mais ils nous renseignent, à sept années d'intervalle, d'une manière assez précise, sur l'état d'esprit de Joubert et même sur la prochaine évolution de sa pensée.

Le *Précis historique sur Colomb* relève essentiellement de l'histoire « philosophique », telle qu'on l'entendait au dix-huitième siècle. Raynal et Voltaire ont manifestement mis là leur « empreinte ». Les « tyrans » et les prêtres, le « fanatisme » et l'Inquisition ne sont point ménagés ; il y a une page d'un haut goût sur Alexandre VI Borgia et, — vous vous y attendiez, — une autre aussi, où les vers s'entrelacent à la prose, sur la condamnation de Galilée. Louis XI est appelé « le Tibère français » ; les maux de la guerre sont justement flétris, et la gloire des Lettres superbement célébrée ; les grands hommes, Aristide et L'Hôpital, Fénelon, « dont le nom suffit à la gloire et rappelle des vertus de tous les genres », Sénèque et Bélisaire, Miltiade et Camille, Catinat et Germanicus, Agricola et Agis, Cicéron et Colbert, Marcellus et Le Tasse, Magellan et Galilée, Camoens et Dryden, Socrate et Phocion, Vol-

travail fort important », avait prié son ami de lui rédiger une sorte de mémoire historique sur Colomb, qui pût lui servir pour la composition de son épître, et qu'ayant obtenu le prix, il voulut associer pour ainsi dire son collaborateur à sa gloire, en imprimant, avec ses propres vers, le « précis » qu'il avait utilisé et les notes qui y étaient jointes.

(1) C'est évidemment Langeac que l'anonymat semble désigner ici, et c'est à lui d'ailleurs que la *Biographie des hommes vivants* « attribue » le volume. J'ai entre les mains une édition datée de Genève, an IX : elle ne porte aucun nom d'auteur.

taire et Colomb, tous les « mages » enfin, sont exaltés au-dessus de tous les rois, princes ou princesses, qui sont généralement ou fourbes, ou superstitieux, ou ingrats. « Le génie le plus universel, le défenseur des Calas et des Sirven, le créateur d'une philosophie amie de l'homme et d'une révolution utile à son bonheur, la gloire de sa nation, l'objet du culte de toutes les autres, l'honneur de son siècle et le rival de tous les talents de l'antiquité, Voltaire, n'a reçu qu'à peine une sépulture inconnue et disputée. » « M. Diderot » est mis sur la même ligne que Tacite. Il n'y a guère que Rousseau, chose assez curieuse, que je ne voie pas mentionné dans ce dénombrement homérique des « bienfaiteurs de l'humanité ». Les derniers venus, Marmontel et La Harpe, Garat et Fontanes, sont traités avec la plus flatteuse déférence. On voit le ton, et surtout la tendance : c'est exactement celle de l'*Histoire philosophique des Deux Indes* et de l'*Essai sur les mœurs.* Le style est grave, sentencieux, un peu monotone et souvent déclamatoire. Cette œuvre de jeunesse manque totalement d'originalité véritable. En la vouant à l'oubli, Joubert ne nous a point dérobé un chef-d'œuvre.

L'apprenti philosophique se retrouve encore, quoique à un moindre degré, dans le *Précis historique sur Cromwell.* Le ton y est moins déclamatoire ; l'auteur a fait un visible effort d'objectivité et d'impartialité ; et en dépit de son peu de goût pour les tyrans, pour Louis XIV en particulier, « que la ruine éclatante de ses peuples a fait surnommer *Grand* », en dépit même du « républicanisme » qu'il affecte en plusieurs endroits (1), il ne peut s'empêcher d'éprouver et d'exprimer une plus vive sympathie pour le malheureux Charles Ier que pour son impitoyable meurtrier. On peut même trouver que sa « psychologie » de Cromwell est un

(1) « La France (à l'époque de la Fronde) n'était pas mûre encore et manquait de lumière pour s'emparer de ses droits » (p. 95).

peu sommaire et simpliste : le Protecteur n'est guère pour lui que l' « hypocrite raffiné » dont a parlé Bossuet, « le grand Bossuet », à qui, du reste, il emprunte son épigraphe. Enfin, son rationalisme est toujours aussi pur, mais il s'étale moins, et il semble moins intransigeant qu'autrefois. Certes, le « fanatisme » est toujours l'objet de son mépris et de sa haine ; mais il paraît disposé à ne plus le confondre avec la religion bien comprise. « La Religion, toujours féroce *lorsqu'elle n'est pas éclairée* », dira-t-il, par exemple ; et en parlant du christianisme, il l'appellera « la religion la plus sainte et la plus amie de la paix ». Voici les dernières lignes de cet opuscule qui, plus fermement écrit, plus habilement composé que le précédent, est encore loin d'être un chef-d'œuvre ; elles en indiquent assez bien l'esprit général. Il s'agit de la statue élevée sur la place de Witehall à la mémoire du roi décapité : « C'est au pied de ce monument que l'*homme sensible* vient s'attendrir, que le philosophe doit apprécier les grandeurs humaines, et que les peuples pourraient inscrire cette sentence frappante, que rappelaient au grand Bossuet les malheurs mêmes de Charles Ier : *Erudimini qui judicatis terram...* » Le « grand Bossuet » tirait de là des leçons plus chrétiennes ; mais, sept ans plus tôt, Joubert eût-il daigné le nommer et invoquer son autorité?

C'est à peu près du même temps que date la première lettre qui nous ait été conservée de Joubert. Elle est charmante, et lui fait, à tous égards, plus d'honneur que les productions littéraires auxquelles il se livrait et que nous avons pu ressaisir. A Villeneuve-le-Roi, petite ville de l'Yonne où il résida quelque temps, il avait fait la connaissance de deux dames, la mère et la fille, qui se rendaient par petites journées à Paris sous la conduite d'un vieux parent : il vit là pour Fontanes un parti inespéré, et il sut écrire à toute la famille, et en particulier au vieux parent, des lettres si délicatement ingénieuses, si pressantes et si

persuasives, que, peu à peu, les préventions tombèrent et que le mariage finit par se faire : son ami lui dut à la fois le bonheur et la fortune. Quand plus tard Fontanes connut toute la correspondance dont il avait été l'objet, il déclara que « Platon, écrivant pour marier son disciple, n'aurait pu tenir un langage plus persuasif et plus beau ». Nous avons l'une et probablement la première de ces lettres : elle est d'une adresse consommée et d'une rare élégance morale :

Il (Fontanes) est jeune ; il est aux portes de l'Académie ; il a déjà de la gloire, et son mérite est de cette espèce verte et robuste qui ne fait que croître avec le temps. En le mariant, en lui donnant de la fortune et une fille charmante, propre à entretenir en lui un perpétuel enchantement, vous rendriez un grand service aux beaux-arts et à la France ; vous hâteriez l'achèvement d'un grand homme. Il faut que les grands talents, pour acquérir leur maturité, aient été battus par l'adversité passée et qu'ils soient favorisés par la prospérité présente. Ce sont là leurs vents et leur soleil...

Moins d'un an après, la Révolution éclatait. Comme pour tant d'autres, une vie nouvelle allait commencer pour les deux amis.

CHAPITRE II

DE LA RÉVOLUTION JUSQU'AU CONSULAT

I. Les fonctions de juge de paix et le mariage. — II. L'évolution morale III. Mme de Beaumont.

I

Tel que nous connaissons Joubert, il est infiniment probable qu'il applaudit aux premières journées révolutionnaires. Il consentit même à remplir les fonctions de premier juge de paix du canton de Montignac, son pays, où il n'était pas retourné depuis douze ans. Son père venait de mourir ; sa mère était restée seule au foyer avec ses filles ; plus que jamais elle avait besoin de l'affection protectrice de son fils aîné ; il laissa là les travaux commencés et sa carrière d'homme de lettres, et, acceptant le choix de ses compatriotes, il revint à Montignac.

Quoique peu versé dans les questions de droit, Joubert prit au sérieux ses fonctions nouvelles ; on nous dit qu' « il se fit surtout adorer de ses justiciables par son caractère élevé, aimable et éminemment conciliant » ; mais il ne se sentait décidément pas fait pour la « manière forte » qu'on allait bientôt exiger des nouveaux magistrats, et, au bout de deux années, il déclina une réélection qu'on lui offrait.

A Villeneuve, il avait fait la connaissance d'une famille distinguée, celle de MM. Moreau de Bussy : ils avaient une

sœur qui ne s'était point mariée, se sentant utile à ses frères, à une nièce qui n'avait plus de mère, à une vieille mère infirme. La mort vint la libérer de quelques-uns des devoirs qu'elle avait assumés. Joubert avait pu apprécier ses rares et solides qualités ; il compatit à ses tristesses et lui prodigua ses consolations d'ami. « Ce qui ne pouvait manquer d'arriver » arriva. « Je répands, écrivait Joubert, de bonnes liqueurs dans un vase rempli de larmes : il faudrait d'abord les détourner et les tarir, et nulle main ne le peut faire, si ce n'est peut-être la mienne. Je la consacre à cet emploi. » On y consentit sans peine, et le mariage fut célébré à Paris le 8 juin 1793.

Il semble que, de la part de Joubert, ce fut surtout un mariage de raison. Mme Joubert fut-elle beaucoup plus pour lui qu'une excellente ménagère? Je ne sais ; mais on entrevoit, entre les caractères des deux époux, d'assez vifs contrastes, et les biographes nous avouent « des discussions fréquentes ». Très bonne, très dévouée, d'esprit peut-être plus ferme et plus décidé qu'ingénieux et subtil, d'humeur un peu sauvage et d'allures un peu brusques, elle « s'attachait, nous dit-on, à ne considérer la vie que du côté pratique et journalier ». En un mot, elle fut la raison, non point la poésie de ce foyer. Joubert s'en rendit très vite, — trop vite peut-être, — très nettement compte. Je n'aime pas beaucoup la manière très détachée, un peu supérieure, presque ironique, dont il parle de sa femme. « *Sa justesse* et votre mérite, écrivait-il à Mme de Beaumont, cadrent ensemble si parfaitement, que je ne puis rien dire, en votre honneur et gloire, qu'elle ne le pense. » Et à Mme de Pange : « Je compte beaucoup sur votre discernement pour démêler des sentiments et un mérite qu'elle a la mauvaise habitude de ne pas étaler assez. Autrefois, quand je la rencontrais dans sa société, il me semblait toujours voir une violette sous un buisson. Depuis, le destin a marché sur elle ; ses douleurs l'ont foulée aux pieds, et ses feuilles la cachent

aux yeux. » Et à Mme de Fontanes, après quelques mois seulement de mariage : « Je lui connus du mérite et des agréments. *Elle a perdu ses agréments*, mais elle a gardé son mérite. » Mais, au lieu de commenter lourdement cet excès de modestie conjugale, que j'aime bien mieux copier cette page exquise, et trop peu connue, je le crains, du poète contemporain Auguste Angellier ! Il s'agit de Burns, mais le portrait s'applique ici, trait pour trait, à Joubert :

Les sentiments qu'il avait pour sa femme étaient affectueux. Il discernait bien les mérites qu'elle avait. Il les discernait trop bien. Le trait par lequel il les enserrait était si net, si précis, qu'il servait presque autant à marquer les qualités dont elle était privée que celles qu'elle possédait, et qu'il était difficile de dire pour quel côté la ligne avait été tracée, pour ce qu'elle renfermait ou pour ce qu'elle excluait. On n'y sent pas ce tremblement et ce léger refus de la main à marquer les limites de ce qui nous est cher. Il ne laissait pas même à certains contours du caractère ce quelque chose d'indécis, ce bord flottant, dont on accorde le bénéfice à la personne aimée, où il y a place pour un acte de foi et de confiance, sans lequel un amour manque d'un élément précieux, c'est-à-dire de ce qu'il donne. Il y a là aussi, dans ce petit intervalle, une réserve pour l'admiration, une ressource contre les déceptions, un peu de mystère, de possible au delà de ce que nous avons mesuré, qui répond à ce besoin d'illimité qu'ont les vraies affections. Cette pénombre de faveur n'existe pas dans la manière dont Burns apprécie sa femme. Il lui fait sa part d'un trait arrêté sans hésitation voici ce qu'elle possède, voici ce qui lui manque ; elle a sa juste mesure, mais tout juste. C'est peu, et c'est beaucoup, ce simple fil tremblant autour d'un portrait. Il manque ici…

Oui, j'ai peur qu'on ne puisse dire cela de Joubert.

II

Il y a un point de sa biographie morale que l'on voudrait pouvoir entièrement éclaircir. Comment, à quelle époque, dans quelles circonstances se fit pour lui le retour aux croyances traditionnelles, aux « préjugés », comme il dit? A-t-il, sous le coup de l'émotion que lui causa la mort de son père, cédé aux exhortations de Fontanes que nous rappelions tout à l'heure? Et comme Chateaubriand, un peu plus tard, au moment de la mort de sa mère, a-t-il pu dire : « J'ai pleuré et j'ai cru »? Ou bien, à son retour à Montignac, a-t-il été ressaisi par les douces influences et les vivants exemples du foyer maternel? Ou bien encore, les excès de la Révolution ont-ils déterminé dans son esprit la réaction toute naturelle qu'ils ont provoquée chez tant d'autres contemporains? « La Révolution, a-t-il écrit, a chassé mon esprit du monde réel en me le rendant trop horrible. » On ne sait au juste ; mais il est assez vraisemblable que toutes ces causes ont dû agir sur lui parallèlement et successivement. Ce qui est sûr, c'est que cette évolution, dont nous avons pu noter certains signes précurseurs dans le *Précis historique sur Cromwell*, semble à peu près achevée au moment de son mariage. Les lettres qu'il écrit en 1792 à celle qui va être bientôt Mme Joubert pour la consoler des deuils qui l'ont frappée sont empreintes de sentiments non seulement religieux, mais chrétiens : il y parle de Dieu, de la Providence, des anges, de l'immortalité. « L'opinion de l'immortalité, qui est la vôtre, écrit-il, *et que je partage*, est vraie, consolante et belle. » Et encore : « Ah ! si nous devenons des anges (et que pouvons-nous devenir autre chose dans une meilleure vie?)... » Il se représente lui-même disant à Dieu : « Vous le voyez, Sei-

gneur, je ne puis faire davantage ! Pardonnez à mon infirmité et au cours des événements. » Nous voilà bien loin de la « philosophie » du *Précis historique sur Colomb.*

Aussitôt après son mariage, Joubert s'était retiré à Villeneuve, dans la famille de sa femme. Par un heureux hasard, la tourmente révolutionnaire devait épargner cette petite ville, et les nouveaux époux purent y passer des jours relativement paisibles. Un fils leur naissait l'année suivante, qui ne devait pas remplir toutes les espérances qu'il avait d'abord fait concevoir : son caractère bizarre, son apathie morale firent souvent dans la suite le désespoir de son père. Celui-ci commença par goûter vivement son nouveau bonheur. Il écrivait dans son journal, à l'occasion de cette naissance : « Après tant de craintes si heureusement démenties, je me suis dit : Réjouis-toi ; j'ai gardé la maison et me suis promené dans le petit jardin pour me recueillir dans la joie. »

III

Ce fut vers le même temps que Joubert contracta la première, et peut-être la plus profonde de ces amitiés féminines qui ont été la parure, la joie innocente, la constante et tendre habitude des trente dernières années de sa vie. Dans le courant de 1794, on vint arrêter, aux environs de Villeneuve, deux nobles familles qui s'y étaient réfugiées, celle de M. de Sérilly et celle de M. de Montmorin : Mme de Beaumont (1), la fille de M. de Montmorin, sem-

(1) Voyez sur *la Comtesse Pauline de Beaumont* le livre d'A. Bardoux (Paris, Calmann-Lévy, 1884), le pénétrant article de M. Paul Bourget dans ses *Etudes et Portraits*, le joli livre de M. André Beaunier, *Trois Amies de Chateaubriand*, Fasquelle, et ses *Visages de femmes*, Plon.

blait n'avoir plus que quelques jours à vivre : on l'épargna. Joubert, qui ne la connaissait point, accourut lui offrir ses services : il fut vite conquis par cette grâce frêle et triste, par cette fine distinction d'esprit et de cœur ; on lui rendit l'affection qu'il offrait si simplement. Nous avons quelques-unes des lettres qu'ils échangèrent pendant une dizaine d'années : elles sont charmantes de part et d'autre. De part et d'autre, la confiance, la sécurité sont entières, absolues. « J'ai fait un cri de joie, écrivait un jour Mme de Beaumont à Joubert, en voyant votre écriture. *Recevoir une lettre de vous est un bonheur* que je ne veux même pas désirer et toujours troublé par cette idée que peut-être vous êtes fatigué et souffrant au moment où j'en jouis. » La sollicitude de Joubert pour la santé de son amie est au moins aussi vive, et l'expression en est parfois singulièrement touchante : un père très tendre n'est pas plus attentif, plus vigilant, plus prompt à s'alarmer pour sa fille. Quand, en 1803, elle commit l'imprudence de partir pour Rome où elle devait mourir, la tristesse de Joubert devient déchirante :

Si je ne vous ai pas écrit, c'est de chagrin.

Votre départ, dans les fatigues dont vous sortiez, et votre immense éloignement m'ont accablé.

Je ne crois pas avoir éprouvé un sentiment plus triste que celui dont je m'abreuvais tous les matins, comme d'un déjeuner amer, en me disant à mon réveil, depuis votre dernière lettre : *Elle est maintenant hors de France, ou elle en est loin*, etc.

Votre centre est un tourbillon. Quand vous n'y seriez tenue en haleine ou en action que par l'inévitable curiosité qui va vous agiter, elle suffirait pour vous nuire. Mon Dieu ! Mon Dieu !... Hâtez-vous, si vous voulez maintenant que je m'apaise, que je vous pardonne, *que je retrouve un peu de paix*, hâtez-vous de m'apprendre que vous vous portez mieux, ou je mourrai de rage mue...

J'ai rompu, dans ma tristesse et ma mauvaise humeur, toute correspondance avec le monde entier. Je laisse s'entasser les

lettres qu'on m'écrit, je ne les lis même pas tout entières. Je n'écris plus. Enveloppé de mon chagrin, comme d'un manteau brun, je m'y cache, je m'y enfonce, j'y vis sourd et taciturne...

Vous me recommandez de vous aimer toujours. *Hélas! puis-je faire autrement*, quelle que vous soyez, et quoi que ce soit que vous vouliez?...

Nous parlons sans cesse de vous *dans tous les coins de la maison*, mon frère, Mme Joubert et moi. *Je ne leur dis pas à eux-mêmes la moitié de ce que je souffre.*

Votre lettre datée de Milan, 1er octobre, est arrivée ici le 8. La date qui la terminait portait dans ses caractères une telle empreinte d'accablement et de fatigue, *que les larmes m'en sont venues aux yeux.*

Adieu, cause de tant de peines, qui avez été pour moi si souvent la source de tant de biens. Adieu. Conservez-vous, ménagez-vous, et revenez quelque jour parmi nous, ne fût-ce que pour me donner un seul moment l'inexprimable plaisir de vous revoir...

Moins d'un mois après, Mme de Beaumont n'était plus. D'ordinaire, Joubert allait passer l'hiver à Paris, où il retrouvait, dans le petit salon de la rue Neuve-du-Luxembourg, la société d'élite que Mme de Beaumont avait réunie autour d'elle. Cet hiver-là, il le passa tout entier à Villeneuve, « silencieux et comme enveloppé dans sa douleur
Il écrivait à Chênedollé, le 2 janvier 1804 : « Je ne vous dirai rien de ma douleur. Elle n'est pas extravagante, mais elle sera éternelle. Quelle place cette femme aimable occupait pour moi dans le monde! Chateaubriand la regrette sûrement autant que moi, *mais elle lui manquera moins longtemps*. Je n'avais pas eu depuis neuf ans une pensée où elle ne se trouvât de manière ou d'autre en perspective. Ce pli ne s'effacera point, et je n'aurai pas une idée à laquelle son souvenir et l'affliction de son absence ne soient mêlés. »

Cette affection tendre, profonde, presque féminine, était d'une essence particulière qu'il s'agit de définir, car elle

jette un certain jour sur la nature même de Joubert. La « justesse » de sa femme, manifestement, ne réalisait qu'à moitié son idéal féminin. A ce platonicien qui se déclarait lui-même « plus platonicien que Platon, *Platone platonior* », il fallait un peu d'idéalisme et de poésie dans le courant de la vie quotidienne. L'amitié de Pauline de Beaumont remplissait ce besoin dans la perfection. Amitié très pure, à laquelle Mme Joubert semble avoir eu la sagesse de s'être prêtée fort simplement, sans susceptibilité importune, — et dont Dieu veuille qu'elle n'ait jamais souffert ! « Nous nous étions liés, écrivait Joubert, dans un temps où nous étions tous les deux bien près d'être parfaits, de sorte qu'il se mêlait à notre amitié quelque chose de ce qui rend si délicieux tout ce qui rappelle l'enfance, je veux dire le souvenir de l'innocence. » Amitié si pure, si immatérielle en quelque sorte, si vraiment désintéressée de la part de notre moraliste, que lorsque Chateaubriand, comme un jeune dieu ravisseur, parut dans le temple et fit sa proie de la prêtresse, Joubert paraît n'en avoir pas conçu le moindre sentiment de jalousie. Mais les amitiés même les plus pures qui s'établissent entre un homme et une femme ont toujours quelque chose de plus tendre, de plus ému, de plus subtil aussi que les amitiés d'homme à homme ou de femme à femme. Joubert n'était pas insensible au charme délicat qui se dégageait de toute la personne de Mme de Beaumont ; il la comparait à « ces figures d'Herculanum qui coulent sans bruit dans les airs à peine enveloppées d'un corps ». Sa grâce aristocratique était encore relevée aux yeux d'un valétudinaire par cet air de mélancolie attendrissante que tous ses chagrins, — son mariage avait été très malheureux, — joints à la maladie, avaient répandu sur son pâle visage. Enfin elle avait « une admirable intelligence » : elle aimait passionnément les Lettres et le talent, comprenait toutes les idées, et André Chénier et Mme de Staël, avant Joubert et Chateaubriand,

avaient plus d'une fois éprouvé la fine sûreté de son goût. N'ayant pas de convictions fermes, elle sympathisait sans effort avec la pensée d'autrui ; elle excellait à la provoquer, à la faire naître, à la renvoyer épurée, agrandie, fortifiée ; c'était une merveilleuse excitatrice d'esprits. Joubert l'éprouva plus que personne : en aucun temps, les cahiers où il consignait ses pensées ne se remplirent aussi vite que durant l'époque de ses relations avec Mme de Beaumont. « Confidente de mes pensées et de mes erreurs, écrivait-il après sa mort, de mes travaux et de mes écarts, de mes témérités anciennes et de ma sagesse tardive, à qui les dire désormais? Vous étiez pour moi le public. » Dans l'affection qu'il avait pour elle, il entrait non seulement de cette amitié tendre, prévenante, ingénieuse et un peu câline, qui était sa manière propre d'aimer, de cette vigilance inquiète et comme tremblante qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver pour les êtres jeunes, délicats et fragiles, mais encore de l'admiration esthétique, de la reconnaissance intellectuelle, et de ces sentiments complexes et charmants qui sont l'habituel apanage des directions de conscience féminine. Joubert était né un peu directeur de conscience, et son passage aux Doctrinaires n'avait pas été sans fortifier en lui ce don de nature.

CHAPITRE III

DU CONSULAT JUSQU'A LA MORT

I. Joubert et Chateaubriand. — II. Les amitiés féminines de Joubert. III. Les dernières années et la mort.

I

Mme de Beaumont avait accueilli avec joie « l'avènement de Bonaparte », sur lequel Joubert fit d'abord quelques réserves. « Je n'ai partagé ni vos ravissements, ni ceux de mon frère, » écrivait-il à son amie en décembre 1799. Mais bientôt le « ravissement » le gagne : « Je ne vous parlerai pas de Bonaparte qui est un inter-roi admirable. Cet homme n'est point parvenu ; il est arrivé à sa place. Je l'aime. » En attendant qu'il fît la fortune de Fontanes, l' « inter-roi » ramenait en France peu à peu la sécurité et la paix sociales ; les émigrés rentraient ; Fontanes, que le 18 Fructidor avait forcé de chercher un refuge en Angleterre, y avait retrouvé Chateaubriand, qu'il avait connu à Paris avant la Révolution, et s'était lié avec lui d'une étroite amitié ; il lui avait beaucoup parlé de Joubert ; et quand tous deux furent de retour en France, Fontanes s'empressa de mettre en relations son ancien et son nouvel ami. Chateaubriand sut se faire beaucoup aimer de Joubert. Celui-ci qui, dans une lettre rendue célèbre par Sainte-Beuve, a jugé à fond et sans illusion, et même avec sévérité, le caractère de René,

a eu pour lui une réelle et profonde affection : il devina bien vite son génie d'écrivain et lui prodigua les encouragements et les conseils. On ne dira, je crois, jamais assez tout ce que le *Génie du Christianisme*, *Atala*, *René* et les *Martyrs* ont dû à sa critique à la fois excitatrice et modératrice : qui sait même s'il n'y a pas mis la main? Plus qu'aucun de ses contemporains il était préparé, par sa propre évolution morale, à comprendre l'Apologie nouvelle, et, tel que nous le connaissons, nous pouvons affirmer que certaines considérations sentimentales, ou sociales, ou esthétiques, n'ont pas été étrangères à son retour au christianisme. « La religion est la poésie du cœur, » lisons-nous dans ses *Pensées*; et n'est-ce pas la formule même du *Génie?* Et combien d'autres *pensées* ne nous rendent-elles pas comme un écho du grand livre de Chateaubriand ! « Ce sauvage me charme, disait de lui Joubert avec une rare pénétration. Il faut le débarbouiller de Rousseau, d'Ossian, des vapeurs de la Tamise, des révolutions anciennes et modernes, et lui laisser la croix, les missions, les couchers de soleil en plein océan, et les savanes de l'Amérique, et vous verrez quel poète nous allons avoir pour nous purifier des restes du Directoire, comme Épiménide, avec ses rites sacrés et ses vers, purifia jadis Athènes de la peste (1). » On ne saurait mieux exprimer la nature de l'heureuse transformation qui, du génial fatras de l'*Essai sur les Révolutions*, allait dégager le poète du *Génie du Christianisme*. Chateaubriand, c'était le poète tel que le concevait et tel que l'*attendait* Joubert : celui-ci l'a aimé, soutenu, dirigé, et même formé. Si, comme le conjecture avec vraisemblance M. Pailhès, il a collaboré aux célèbres articles de Fontanes sur le *Génie*, il a eu de plus l'insigne mérite de prononcer, au lendemain de son appa-

(1) Ce mot est cité par Villemain, *la Tribune moderne : M. de Chateaubriand*, p. 87, et par M. Paul de Raynal dans les *Correspondants de Joubert*, p. 126. Ce doit être un fragment d'une lettre à Fontanes, qu'on aurait bien dû recueillir dans la *Correspondance* de Joubert.

rition, sur l'œuvre naissante, le jugement même de la postérité.

II

D'autres amitiés, surtout féminines, presque toutes contractées, ou du moins délicatement cultivées dans le salon de Mme de Beaumont, vinrent sinon consoler Joubert de la mort prématurée de cette dernière, tout au moins lui en adoucir l'amertume. C'était Guéneau de Mussy, Chênedollé, surtout Molé, pour lequel Joubert semble avoir eu une affection presque déférente, et qu'il appelait « son Caton de vingt ans » : nous avons une lettre de Molé à Joubert qui est un joli modèle de juvénile assurance et d'impertinente fatuité ; il nous est difficile de pardonner à ce doctrinaire avant la lettre d'en avoir imposé au trop timide et scrupuleux Joubert, et d'avoir comme invité ce dernier, qui eut le tort de l'en croire sur parole, à condamner au feu une sorte d'oraison funèbre de Mme de Beaumont. Si vives d'ailleurs que fussent ces amitiés viriles, elles n'étaient pas pour remplir toute la « capacité » d'un cœur qui, tout naturellement, « aimait à aimer ». « Le châtiment, a dit Joubert, le châtiment de ceux qui ont trop aimé les femmes est de les aimer toujours. » Qu'on fasse subir à cette *pensée* toutes les atténuations, restrictions, corrections ou « purifications » que l'on voudra, pour l'appliquer à Joubert lui-même : j'y consens, pourvu que l'on maintienne le principe d'une application personnelle. Joubert, — je le dis sans ironie, et en dépouillant le mot de toute acception maligne ou équivoque, — Joubert a été un perpétuel « ami des femmes ». Il était né tel, et la pureté de ses intentions, en le rassurant sur lui-même, lui donnait comme le droit de s'abandonner à sa

propre nature. Le charme féminin agissait sur lui avec une promptitude et une force singulières : dès qu'il se trouvait en présence d'une femme aimable, intelligente et bonne, son « âme frôleuse » entrait en émoi ; une sorte d'inspiration s'emparait de lui ; il éprouvait le besoin de s'attacher cette âme de femme par tous les liens de la sympathie morale, et, si je puis dire, de communier avec elle par les parties les plus hautes, les plus fines, les plus délicates de son être intime. Causeur incomparable, plein de verve et d'humour, de grâce spirituelle ou de vivacité mordante, tour à tour éloquent, ingénieux, original, il possédait l'art subtil d'intéresser les autres à tout ce qu'il disait et, en même temps, de les provoquer à la réplique et de leur faire déployer toutes leurs secrètes ressources. L'entretien fini, il en ravivait et en prolongeait le souvenir par les délicieuses lettres qu'il savait écrire. Les femmes lui savaient gré de tous ses efforts pour leur plaire ; elles sentaient tout ce qui se cachait de poétique émotion, de tendresse chaste, de muette adoration sous ces souriantes coquetteries d'un valétudinaire ; elles lui étaient reconnaissantes du culte qu'il professait pour elles, et elles l'en récompensaient, comme il le souhaitait, en se laissant aimer et en aimant à leur tour. Imaginez un La Fontaine sans grossièreté : tel était exactement Joubert dans ce cercle d'amies qu'il avait su former autour de lui.

Elles étaient nombreuses, et dévouées, et fidèles ; et chacune de ces « amitiés amoureuses » mériterait d'être caractérisée à part, avec sa nuance propre : car ce délicat n'aimait pas Mme de Chateaubriand, Mme de Lévis ou Mme de Duras (1), ou Mme de Pastoret, de la même façon

(1) Nous avons de Mme Duras une lettre à Chateaubriand qui contient un joli et piquant portrait, encore qu'un peu caricatural, de Joubert. Le voici : « Je ne sais si je vous ai dit que j'avais vu M. Joubert. Il voulait me recommander un jeune homme auquel il s'intéresse. C'est certainement le plus grand effort qu'il ait fait de sa vie.

qu'il aimait Mme de Guitaut ou Mme de Vintimille. L'amitié n'a tout son prix que si elle est personnelle, et nous banalisons nos sentiments, quand nous les prodiguons, toujours les mêmes, à tout venant. Aimer tous ses amis de la même manière, c'est n'en aimer aucun véritablement. Joubert était un trop fin dilettante de l'amitié pour ne s'en point aviser : toutes ses amitiés étaient des « amitiés particulières », et qui aurait pu se plaindre qu'il y mêlât souvent le souvenir attendri de Mme de Beaumont? Il écrit par exemple à Mme de Guitaut pour la remercier de l'aimable accueil dont il a été l'objet au château d'Époisses, et lui parlant de ses deux filles, il ajoute :

Tout me plaît d'elles et m'occupe, jusqu'aux noms qu'elles portent. Celui de l'aînée est le vôtre, madame, et celui de sa sœur appartenait, il n'y a pas encore longtemps, à une femme bien regrettée, bien digne de l'être, et dont l'amitié a fait des délices des dix dernières années de ma vie. Pardonnez-moi d'oser vous en parler ici. *Ce mois est consacré à sa mémoire, et tout ce qui me la rappelle m'est cher.* J'ai déjà souhaité bien des fois que Pauline de Guitaut fût plus heureuse que Pauline de Montmorin !

Quelques semaines après, il écrivait à la même Mme de Guitaut :

Madame, on m'a remis, à mon réveil, le 20 novembre, deux lettres et de vieux journaux... La seconde lettre, madame,

Il m'a écrit et avoué qu'il avait recopié trois fois le brouillon : à l'un, il avait oublié un mot, à l'autre une virgule. Quel original ! Enfin la lettre est venue, tout entortillée. Je vous l'envoie par curiosité. Il arrive suant sang et eau ; il avait oublié son mouchoir ! Enfin, il s'explique ; nous faisons une reconnaissance ; il y avait sept ans que je ne l'avais vu. Nous nous sommes donné rendez-vous dans sept ans ; je ne sais s'il les emploiera à servir Léa, mais il n'aura pas Rachel. Vous savez que c'est un goût que je vous ai toujours disputé que M. Joubert. Il m'est quelque chose parce qu'il est votre ami ; mais il est trop affecté pour moi. » (A. Bardoux, *la Duchesse de Duras*, Paris, Calmann-Lévy, 1898, p. 351-352.)

était la vôtre. Le timbre en était effacé ; mais au premier coup d'œil j'en ai reconnu l'écriture, et *j'en ai baisé l'enveloppe*. La surprise que me causait cette faveur inespérée, et les bontés dont cette lettre était remplie, autorisaient un tel transport...

On conçoit sans peine que Mme de Guitaut « laissât lire » les lettres de Joubert « devant vingt-cinq personnes », qu'elle trouvât « son style charmant », et qu'elle lui écrivît ceci, qui dut singulièrement flatter un lecteur assidu et un admirateur enthousiaste de Mme de Sévigné, laquelle, disait-il, lui était « toutes choses » :

Je vais joindre vos lettres à celles que renferme un certain carton que vous avez vu avec autant d'intérêt que pouvait vous en laisser la brièveté du temps ; les grâces de Mme de Sévigné seront enchantées d'avoir une nouvelle compagne, et tous les autres *cartonnés* vous feront place avec empressement.

Mais de toutes ces amitiés féminines, celle qui fut, en même temps que la plus ancienne, la plus tendre peut-être, la plus voisine de celle de Mme de Beaumont, ce fut celle de Mme de Vintimille. Joubert l'avait connue en 1802, et bien vite il s'attacha à elle. « Il l'aimait, nous dit son frère, comme la plus tendre sœur ; elle l'entendait si bien, il existait entre leurs deux âmes un tel unisson, une harmonie si parfaite, que M. Joubert disait lui-même que le plaisir de converser avec elle avait pour lui la même douceur que le plus agréable concert. » Il allait jusqu'à la comparer à l'incomparable amie qu'il avait perdue. « Elle était, disait-il de cette dernière, elle était, pour les choses intellectuelles, ce que Mme de Vintimille est pour les choses morales. L'une est excellente à consulter sur les actions, l'autre l'était à consulter sur les idées. » Comme Mme de Vintimille aimait les vieux livres, Joubert, bibliophile passionné et délicat, se faisait une joie, au jour de l'an et le 22 juillet, anniversaire de leur première ren-

contre décisive, de lui offrir l'un des volumes les plus précieux de sa bibliothèque. Il y a telle lettre de lui, pour accompagner l'envoi d'un petit Pétrarque, qui devrait devenir chère à tous les amoureux des livres et à tous les amoureux de l'amitié :

La reliure est couleur de bois d'oranger et me rappelle vos petits meubles que j'aimais tant. La couverture est ornée d'un double W très délicatement tracé, qui semble multiplié par ses petites branches, et qui, par ce caractère, paraît à la fois l'emblème et le chiffre le plus convenable de votre nom. Les signets sont des rubans du plus beau blond, ainsi que les revers de la reliure, et les dorures un peu passées. Enfin, tout annonce que, dans son origine, ce livret fut destiné à la plus piquante des blondes. J'ai dans la tête qu'on le relia pour vous, qu'il vous a appartenu, qu'il fut volé ou que vous le perdîtes, et je vous le rends.

Je me suis dit, dans mes conjectures, qu'il vous fut donné il y a longtemps ; que, par conséquent, *celui qui le donna put vous aimer dès sa jeunesse; et c'est un bonheur que je lui envie.* Je me dis que, s'il vit encore, il vous aime toujours ; *et ce bonheur-là, je ne l'envierai jamais à personne, car je le partage avec tout ce qui vous connaît...*

Laissons-le encore nous raconter lui-même les débuts de cette amoureuse amitié :

Par un anachronisme qui me fait frémir le cœur, — écrivait-il à Mme de Vintimille le 21 juillet 1817, — vous confondiez, dans une commémoration dont j'étais d'ailleurs très flatté, deux époques très différentes, quoique également mémorables pour moi, le 6 mai 1802 et le 22 juillet, c'est-à-dire le jour où je vous vis pour la première fois et le jour où j'ai le mieux connu le bonheur qu'on trouve à vous voir, en me promenant avec vous et Chateaubriand dans une certaine allée des Tuileries, qui semble faite exprès pour s'y promener en rêvant, *où je me promène souvent*, et que je trouve toujours, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, tout embaumée de votre souvenir. C'est là

(et ne l'oubliez plus) l'événement qui m'a rendu sacré le jour de Sainte-Madeleine. C'est là aussi ce qui m'a fait tant aimer les tubéreuses, dont je vous donnai ce jour-là un beau bouquet, et c'est en l'honneur de ce beau bouquet que *je m'en donne un pareil tous les ans, à la même heure, s'il se peut, et que je vous ai dédié et cette fleur et son odeur.* Je voudrais bien n'être pas fade, mais il faut être vrai, et je dois vous avouer que le bonheur que j'éprouve à me rappeler ces importantes minuties fut un peu troublé, il y a un an, en voyant que seul j'en gardais bien nettement la mémoire.

Jusqu'à la fin, ces « importantes minuties », qui sont la poésie de la vie sentimentale, firent les délices de Joubert : la dernière lettre que nous ayons de lui est adressée à Mme de Vintimille : elle nous apprend... j'allais dire que les deux amoureux s'étaient écrit tous deux, suivant leur coutume, le 22 juillet précédent, pour commémorer le solennel anniversaire, et elle se termine par ces mots : « Je désire aussi... que vous reveniez bien vite, afin que je puisse, du moins, m'imaginer que vous n'êtes pas loin de moi, *E fra tanto*, je baise vos aimables mains. » Si ces lettres ont passé sous les yeux de Mme Joubert, je voudrais croire, encore une fois, sans en être très sûr, qu'elle n'en a point souffert.

III

Ainsi s'écoulait doucement, entre ses amis et ses livres, ses lettres et son journal, tantôt à Paris et tantôt en province, la vie tout intérieure de Joubert. Sa santé, qui fut toujours délicate, exigeait des soins de tous les instants, et souvent c'est autour de son lit qu'il recevait ses nombreux visiteurs ; mais il s'était fait de sa faiblesse même une souriante philosophie, et son aménité native n'en était

guère altérée. Son plus jeune frère avait épousé la nièce de sa femme, et les deux ménages vivaient en commun, très tendrement unis. En 1809, Fontanes, nommé grand maître de l'Université naissante, fit de son ami un « conseiller » et un inspecteur général. Le choix était on ne peut plus heureux. L'ancien Doctrinaire avait l'expérience de l'enseignement ; il connaissait la vie et les hommes ; son sens très fin des réalités morales, sa scrupuleuse conscience professionnelle, son ardent désir d'être utile faisaient de lui le plus précieux et le plus actif des collaborateurs de l'œuvre nouvelle. « Il s'est fait peu de bien dans cette Université, nous dit son frère, auquel il n'ait contribué de près ou de loin, et il est resté bien peu de mal qu'il n'ait essayé de déraciner. » Les lettres que nous avons de lui confirment pleinement ce témoignage : il est tel plaidoyer pécuniaire pour le nouveau corps professoral qui devrait rendre la mémoire de Joubert éternellement chère à tous les universitaires d'aujourd'hui, — notamment à ces professeurs de Sorbonne qui, moins heureux que nos généreux députés, vivent, — Dieu sait comme ! — avec leurs six mille francs de traitement.

La mort de Fontanes, survenue en 1820, fut pour Joubert une des dernières grandes douleurs de sa vie. Il avait espéré que son ami lui survivrait à lui, l'éternel malade, et il avait réservé les plus beaux livres de sa bibliothèque pour qu'on les lui remît après sa mort. Il ne devait pas d'ailleurs beaucoup tarder à le suivre. « Pour moi, écrivait-il à Mme de Vintimille, je ne suis plus qu'une âme, un souffle, un cœur qui vit de souvenirs, et le vôtre fait mes délices. » Ses forces, qui n'avaient jamais été bien grandes, diminuaient de jour en jour. Le 22 mars 1824, il écrivait ces derniers mots testamentaires dans son journal : « Le vrai, le beau, le juste, le saint. » Et le 4 mai, il s'éteignait paisiblement et chrétiennement, à l'âge de soixante-dix ans.

CHAPITRE IV

LA CORRESPONDANCE DE JOUBERT

I. Généralités sur la Correspondance. — II. Les caractères particuliers.

I

Quand on retrouverait d'autres écrits de Joubert que ceux que nous avons signalés, — car il n'est pas sûr qu'il n'ait rien publié sous l'Empire et sous la Restauration, — les deux seules choses, on peut l'affirmer, qui restent et resteront de lui, ce sont ses *Lettres* et ses *Pensées.* Certains écrivains, et non des moindres, sont ainsi faits qu'ils ne sauraient écrire un livre. Ils ont la science, ils ont des idées, ils ont du style ; il semble que rien ne leur manque, — rien qu'un je ne sais quoi, et qui est peut-être la résignation aux banalités nécessaires. Dans les livres, même les meilleurs, les belles et fortes pages, les pensées originales et profondes ne se succèdent pas d'une manière ininterrompue ; elles ont besoin d'être amenées ; il faut, pour y parvenir, traverser maints passages auxquels des écrivains, même médiocres, pourraient suffire. La plupart des auteurs prennent leur parti de ces nécessités du métier et finissent même par n'en pas souffrir : la fin pour eux justifie les moyens. Il en est d'autres à qui ces conditions de l'action littéraire sont insupportables ; le « remplissage », les longs

développements préparatoires, la rhétorique, en un mot, leur sont chose odieuse ; ils n'aiment, ils ne veulent, ils n'acceptent que l'excellent : ils volent de sommet en sommet ; ils dédaignent les vallées et les plaines, les grandes routes encombrées et poudreuses ; un beau mot leur tient lieu de tout un volume. Joubert était de ces délicats que « le goût de la perfection stérilise (1) ». « S'il est, disait-il, quelqu'un tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot, c'est moi. » Quand on a cette disposition d'esprit et qu'on la cultive, il faut renoncer à la fécondité qui seule peut-être fait les très grands écrivains. « J'ai souvent, avouait Joubert, touché du bout des lèvres la coupe où était l'abondance : c'est une eau qui m'a toujours fui. » « Je suis propre à semer, mais non pas à bâtir et à fonder. » « Je suis, je l'avouerai, comme une harpe éolienne qui rend quelques beaux sons, mais qui n'exécute aucun air. » En revanche, et si le talent d'expression ne trahit pas trop la pensée qu'il sert, on risque d'écrire des choses fines, profondes, exquises, et qui, faites pour les délicats, prendront définitivement place dans leur mémoire. C'est ce qui est arrivé à Joubert.

Il écrivait, nous l'avons vu, délicieusement les lettres. Les causeurs célèbres y réussissent quelquefois, non pas toujours. Mme de Staël ne s'est pas fait une réputation dans ce genre, et les lettres que nous avons d'elle ne la classent pas parmi nos « épistolières ». C'est que, s'il est très vrai qu'une lettre soit une conversation à distance, il n'est pas moins vrai que cette conversation est une conversation *écrite*, et faite pour être lue, non pour être écoutée ; et cela seul en change singulièrement les conditions. Que nos correspondants aient l'*illusion* de nous entendre causer, rien de mieux, et tel est bien, assurément, le but à

(1) Le mot est de M. Jules Lemaître sur Sully Prudhomme.

atteindre ; mais cette illusion, la pure et simple sténographie d'une libre improvisation familière ne saurait la produire ; il y faut une *transposition* préalable, et, sinon quelque apprêt, tout au moins un peu d'art et, pour tout dire, un minimum d' « état littéraire ». Cet état particulier, placé à mi-côte entre la verve désordonnée de la causerie prime-sautière et l'effort réfléchi de la création artistique, ne le réalise pas qui veut : un certain don est nécessaire, et un peu d'application n'y saurait nuire. Il semble bien que Joubert ait eu l'un et l'autre. Dans ce cadre restreint, en tête à tête avec une personnalité d'élection qui l'entend à demi-mot et lui fait grâce des développements inutiles, il se retrouve avec toutes ses qualités d'imagination pittoresque, de grâce caressante, de finesse piquante et d'expression ingénieuse ; et ses défauts, ses manques ou ses lacunes n'apparaissent guère. Sa subtilité, sa préciosité même ne vont pas sans charme, et ont d'ailleurs ici leur raison d'être : les sentiments fins et les idées délicates ne peuvent pas s'exprimer dans une langue trop usée et trop commune ; et ceux qui, comme Joubert, en matière de choses morales, ont le goût des nuances exactes, sacrifient souvent à la préciosité par amour de la précision.

Nous ne possédons guère qu'une centaine de lettres de Joubert (1). Nous n'irons pas, avec Mme de Guitaut, jusqu'à les mettre à côté de celles de Mme de Sévigné ; mais, quand un jour on fera l'inventaire de la littérature épistolaire du dix-neuvième siècle, elles y figureront, n'en doutons pas, en excellente place. Il est même fâcheux qu'on ne nous en ait pas conservé un plus grand nombre. Je ne puis, à cet égard, partager l'avis de Silvestre de Sacy, qui déclarait qu' « on aurait pu en retrancher encore quelques-

(1) Elles ont été publiées. — M. G. Pailhès en a fait la preuve péremptoire, — avec une singulière négligence. Joubert épistolier attend encore les honneurs d'une édition définitive.

unes. En fait de lettres surtout, ajoutait-il, je suis pour les œuvres choisies. » A quoi je réponds que les œuvres choisies doivent suivre, et non pas précéder les œuvres complètes, et que, pour bien choisir, il faut d'abord être sûr de ne rien négliger d'important. Or, il n'est pas admissible qu'il n'existe de par le monde qu'une centaine de lettres de cet exquis correspondant qu'était Joubert ; et il est à prévoir, il est à souhaiter qu'on en découvrira d'autres, et qu'on les publiera. En attendant de plus amples ou plus précieuses découvertes, on trouvera plus loin deux lettres inédites à la marquise de Pastoret, et l'on conviendra qu'il serait regrettable, — la première surtout, — qu'elles eussent été perdues (1).

II

Un trait, entre quelques autres, distingue les lettres de Joubert de tant d'autres correspondances, également remarquables par la grâce de la pensée ou du sentiment et par le charme du style : c'est l'abondance des vues générales, des « pensées » ou maximes dont elles sont parsemées. A chaque instant, et en vertu d'une pente toute naturelle de son esprit, son expérience personnelle se généralise, et il trouve, pour l'exprimer, des formules singulièrement concises et heureuses. C'est peut-être à ce don de généralisation que l'on reconnaît le véritable écrivain : voyez combien de « pensées », ou ingénieuses ou profondes, il serait facile d'extraire des œuvres de Bossuet ou de Molière, de Racine ou de Chateaubriand. Dans un ordre plus modeste, cela est vrai aussi des lettres de Joubert. Il n'y a qu'à les feuilleter, pour y cueillir nombre de *pensées* toutes faites :

(1) Voir ci-dessous, p. 67-71.

« Les consolations sont un secours que l'on se prête, et dont tôt ou tard chaque homme a besoin à son tour. » — « La vie est un devoir ; il faut s'en faire un plaisir, tant qu'on peut, comme de tous les autres devoirs, et un demi-plaisir, quand on ne peut pas mieux. » — « Il y a des défauts dont nous ne pouvons tirer d'autre parti que de nous en faire une vertu par la patience et par notre soumission à les avoir. » — « La vie est un ouvrage à faire, où il faut, le moins qu'on peut, raturer les affections tendres. » Au reste, Joubert sentait bien lui-même que ce don de formuler avec bonheur des vérités d'expérience morale était une partie de son originalité épistolaire, et, de propos délibéré, il l'a consciencieusement cultivé. Il appelle quelque part ses lettres une « pâte à maximes », et, plus d'une fois, il rapporte du « recueil de maximes qu'il a reçues de l'expérience » celles qui lui paraissent le mieux appropriées à ses correspondants. « J'ai fait autrefois, écrit-il à Mme de Guitaut, une observation importante, et je veux vous la dédier. La voici : On s'épargnerait bien des peines, si l'on entrait dans la vie, déterminé à garder à tout prix les opinions qui nous rendent plus sages, et tous les sentiments qui, en nous rendant contents des autres, nous rendent plus contents de nous. » Ainsi la *Correspondance* de Joubert nous achemine comme d'elle-même à l'étude de ce *Recueil de pensées*, où, pendant un demi-siècle, il a mis tout le meilleur, tout le plus exquis de son esprit et de son âme. Mais, comme elle vaut d'être lue et étudiée en elle-même et pour elle-même, nous allons d'abord en donner d'abondants extraits.



CORRESPONDANCE

I

LA DOULEUR PEUT ÊTRE UNE SOURCE DE JOIE

A Mademoiselle Moreau de Bussy.

Montignac, 21 novembre 1792.

Je ne prétends être insensible, en effet, à aucun des accidents de la vie, et je serais même bien fâché de l'être. Mais, dans la multitude infinie de manières dont nous pouvons être affectés, il n'est pas un de ces événements, heureux ou tristes, qui ne soit capable de produire en nous un sentiment sublime et beau. C'est ce sentiment que je cherche. Je passe rapidement par tous les autres, pour ne m'arrêter qu'à lui. Lorsque mon âme a pu y parvenir, elle s'y tient, et pour toujours. Mes douleurs ainsi que mes joies sont éternelles. J'en éprouve chaque jour qui durent depuis mon berceau. Mais ces douleurs pures valent de la joie, et je sais, par mon propre exemple, que l'affliction même n'est pas ennemie du bonheur, c'est-à-dire de l'état où l'âme goûte en soi une constante satisfaction. Il importe peu qu'elle soit contente des événements, pourvu que sa manière de les sentir la rende contente d'elle-même. Elle l'est par la perfection de cette sensibilité qui, bien apprise et bien menée, sait extraire du miel de tout. Il y en a jusque dans les peines.

II

COMMENT JOUBERT SOUHAITERAIT QU'ON LE PLEURÂT

A Mademoiselle Moreau de Bussy.

Montignac, le 16 janvier 1793.

... Je voudrais que mon souvenir ne se présentât jamais à mes amis sans amener une larme d'attendrissement sous leurs paupières et le sourire sur leurs lèvres. Je voudrais qu'ils pussent penser à moi, au sein de leurs plus vives joies, sans qu'elles en fussent troublées, et qu'à table même, au milieu de leurs festins, et en se réjouissant avec des étrangers, ils fissent quelque mention de moi, en comptant parmi leurs plaisirs le plaisir de m'avoir aimé et d'avoir été aimés de moi. Je voudrais avoir eu assez de bonheur et assez de bonnes qualités pour qu'il leur plût de citer souvent, à leurs nouveaux amis, quelque trait de ma bonne humeur, ou de mon bon sens, ou de mon bon cœur, ou de ma bonne volonté, et que ces citations rendissent tous les cœurs plus gais, mieux disposés et plus contents. Je voudrais que, jusqu'à la fin, ils se souvinssent ainsi de moi, qu'ils fussent heureux, et qu'ils eussent une longue vie, pour s'en souvenir plus longtemps. Je voudrais avoir un tombeau où ils pussent venir en troupe, dans un beau temps, dans un beau jour, pour parler ensemble de moi, avec quelque tristesse, s'ils voulaient, mais avec une tristesse douce, et qui n'exclût pas toute joie. Je voudrais surtout, et j'ordonnerais, si je le pouvais, que, pendant cette tendre cérémonie, pendant l'aller et le retour, il n'y eût, dans les sentiments et dans les contenances, rien de lugubre et rien de repoussant, en sorte qu'ils offrissent un spectacle qu'on fût bien aise d'avoir vu. Je voudrais, en un mot, exciter des regrets tels que ceux qui en seraient témoins ne craignissent ni de les éprouver, ni de les inspirer eux-mêmes.

C'est l'image des regrets affreux que l'on doit laisser après soi qui rend en partie la mort si amère : ce sont les horreurs dont on a environné la mort qui rendent, à leur tour, les regrets des survivants si terribles. Ces deux causes agissent perpétuellement l'une sur l'autre, et bouleversent les âmes dans leurs sentiments les plus louables et les plus inévitables. Nos passions ont fait de notre dernière heure un sujet de désespoir et d'effroi, un moment haï, d'où la prévoyance et le souvenir se détournent également. Nos institutions et nos coutumes en ont fait, à leur tour, un événement dont on se hâte d'oublier, le plus vite qu'on peut, l'épouvantable appareil. Au lieu de nous accoutumer dès l'enfance, par la pensée et par les sens, à ne regarder cette séparation que comme le moment du départ pour un voyage sans retour, voyage que nous ferons un jour nous-mêmes, sans doute pour nous réunir dans des régions invisibles, on n'a rien oublié de ce qui était propre à en faire un objet d'horreur. On nous l'a fait considérer comme un châtiment, comme le coup porté par un exécuteur tout-puissant, comme un supplice, enfin ; et nos amis, nos proches, quand nous avons cessé de vivre, quittent notre lit de repos comme ils quitteraient l'échafaud où l'on nous aurait mis à mort...

III

AMOUR DE LA PERFECTION

A M. de Fontanes.

Villeneuve, 26 novembre 1794.

... Je m'occupais ces jours derniers à examiner nettement comment était fait mon cerveau. Voici comment je le conçois. Il est sûrement composé de la substance la plus pure et a de hauts enfoncements ; mais ils ne sont pas tous égaux. Il n'est point du tout propre à toutes sortes d'idées. Il ne l'est point aux longs travaux.

Si la moelle en est exquise, l'enveloppe n'en est pas forte, la quantité en est petite, et ses ligaments l'ont uni aux plus mauvais muscles du monde. Cela me rend le goût très difficile et la fatigue insupportable ; cela me rend en même temps opiniâtre dans le travail, car je ne puis me reposer que quand j'atteins ce qui m'échappe. Mon âme chasse aux papillons, et cette chasse me tuera. Je ne puis ni rester oisif, ni suffire à mes mouvements. Il en résulte, pour me juger en beau, que je ne suis propre qu'à la perfection ; du moins, elle me dédommage, lorsque je puis y parvenir, et d'ailleurs elle me repose, en m'interdisant une foule d'entreprises : peu d'ouvrages et de matières, en effet, sont susceptibles de l'admettre. La perfection m'est analogue, car elle exige la lenteur autant que la vivacité. Elle permet qu'on recommence, et rend les pauses nécessaires. Je veux, vous dis-je, être parfait. Cela seul me sied et peut me contenter. Je vais donc me faire une sphère un peu céleste et fort paisible, où tout me plaise et me rappelle, et dont la capacité, ainsi que la température, se trouve exactement conforme à l'étendue et à la nature de mon pauvre petit cerveau. Je prétends ne plus rien écrire que dans l'idiome de ce lieu. J'y veux donner à mes pensées plus de pureté que d'éclat, sans pourtant bannir les couleurs, car mon esprit en est ami. Quant à ce qu'on nomme force, vigueur, nerf, énergie, élan, je prétends ne plus m'en servir que pour monter dans mon étoile...

IV

IMPORTANCE DE LA SANTÉ

A *Madame de Beaumont, à Passy.*

Villeneuve-sur-Yonne, ... 1795.

... Je suis bien aise de vous dire que je ne pourrai vous admirer à mon aise et vous estimer tant qu'il me plaira, que lorsque

j'aurai vu en vous le plus beau de tous les courages, le courage d'être heureux.

Il faudrait, pour y atteindre, avoir d'abord le courage de vous soigner, le désir de vous bien porter, et la volonté de guérir...

Je suis payé pour vous désirer de la santé, puisque je vous ai vue ; j'en connais l'importance, puisque je n'en ai pas. Un événement de ma vie m'a trop appris combien l'insouciance sur ce point peut devenir funeste pour que je transige avec la vôtre.

Enfin, madame, je suis tourmenté depuis trois mois de l'inquiétude que vous me causez à cet égard, à un tel excès, que j'aimerais encore mieux vous savoir cet été à Plombières qu'à Passy, et assurément c'est tout dire.

Un homme habile, bien consulté et bien écouté, peut rendre ce voyage inutile ; mais si vous tardez à prendre des précautions, votre éloignement nous deviendra indispensable et ne produira peut-être aucun fruit.

« Cela, dites-vous, serait plus tôt fait. » Plus tôt, oui, mais non pas bientôt. On meurt longtemps, et si, brutalement parlant, il est quelquefois agréable d'être mort, il est affreux d'être mourant pendant des siècles. Enfin, il faut aimer la vie quand on l'a : c'est un devoir. Les *pourquoi* seraient infinis ; je m'en tiens à l'assertion. Elle vous fâchera peut-être ; mais, fût-ce pour vous plaire, je ne puis pas vous taire cette vérité...

V

SUR BENJAMIN CONSTANT

A Madame de Pange.

Sens, 26 juin 1797.

... Cet homme est pour moi

Comme un violon faux qui jure sous l'archet,

tout ce qu'il dit me blesse l'esprit. D'abord, il écrit mal, très mal, et en vrai Suisse à prétentions. Il exprime avec importance,

et avec une sorte de perfection travaillée, des pensées extrêmement communes, signe de médiocrité le plus grand que je connaisse. Ensuite, je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus insupportable et de plus révoltant que le *faux* dans l'erreur. Or, madame, examinez les erreurs de Benjamin Constant, et dites-moi si vous croyez qu'elles soient en lui un effet de la bonne foi et une simple méprise de l'esprit. On sent qu'elles lui viennent du cœur, et que son ambition les a fabriquées de toutes pièces. J'avais lu déjà plusieurs passages de son livre, quand Mme de Beaumont a eu la bonté de me le faire parvenir. J'avais trouvé et je trouve le choix de ses expressions et de ses tournures mauvais ou déplacé, et le choix de ses opinions encore plus insoutenable. Dans cet ouvrage, tout repousse l'indulgence ; tout y tend à détruire l'humanité. Vous voyez à ma colère que je dois m'interdire d'en parler...

VI

L'AGITATION EST UNE SOTTISE

A Madame de Beaumont.

Villeneuve, 26 août 1797.

... Le monde est livré au hasard. Ceux qui prétendent l'arrêter, en jetant à ses vagues le gravier et le sable fin des petites combinaisons, sont ignorants de toutes choses. Je leur préfère de bien loin celui qui, sans prétention, s'amuse, à ses heures perdues, à faire des ronds dans son puits. Il se croit du moins inutile. Les autres se croient importants, et Dieu sait tout ce qu'ils perdent de temps, de raison, de mérite, pour le devenir en effet ! Je ne vois en eux qu'un besoin de tracas et de mouvement, semblable à celui des enfants, une puérile activité qui les excite à déplacer, non des chaises, mais des couronnes, et à façonner de leurs mains des débris de sceptres brisés. Ils vantent leur sollicitude, et ils ne sont rien qu'inquiets. L'inquiétude se

démène, va, revient, monte et redescend ; la sollicitude attentive est aux aguets et se tient coi : voilà ce que nous devons faire.

Ayez le repos en amour, en estime, en vénération, je vous en supplie à mains jointes. C'est, je vous assure, en ce moment, le seul moyen de ne faire que peu de fautes, de n'adopter que peu d'erreurs, de ne souffrir que peu de maux...

VII

SUR BONAPARTE

A Madame de Beaumont.

Montignac, 31 décembre 1799.

... Que le ciel désengoue Bonaparte de ces messieurs, et, à ce prix, qu'il le conserve ; car, malgré nos (1) anciens dires, la nature et la fortune l'ont rendu supérieur aux autres hommes, et l'ont fait pour les gouverner. Mais je n'attendrai rien de bon de son pouvoir ni de sa capacité, tant qu'il sera assez sot pour croire que Sieyès même a plus d'esprit que lui. Cet homme a, dans la tête, une grandeur réelle qu'il applique à tout ce qui se trouve avoir, autour de lui, une grandeur de circonstance. Il confond les individus avec les essences ; il prend l'Institut pour les sciences, les écrivains pour des savants, et les savants pour de grands hommes. Son esprit vaste porte en soi les erreurs et les vérités d'un siècle qu'il admire trop. Sa raison le détrompera avec le temps ; mais, en attendant, ses préjugés régleront sa conduite en beaucoup de points essentiels, et ses conseillers épaissiront ses préjugés. Quel dommage qu'il soit si jeune, ou qu'il ait eu de mauvais maîtres ! Il laissera, je crois, dans les têtes humaines, une haute opinion de lui ; mais s'il vit peu, il ne laissera rien de durable, ni qui soit digne de durer...

(1) Ne faudrait-il pas lire : *mes* anciens dires ?

Montignac... 1800.

... Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de Victor, ni même de Bonaparte, qui est un inter-roi admirable. Cet homme n'est point parvenu ; il est arrivé à sa place. Je l'aime.

Sans lui, on ne pourrait plus sentir aucun enthousiasme pour quelque chose de vivant et de puissant. Ce jeu de la réalité, placé en son vrai point de vue, et que vous nommez *illusion*, quand elle nous plaît et nous charme, ne s'opérerait dans notre âme, sans cet homme extraordinaire, en faveur de rien d'agissant. Je lui souhaite perpétuellement toutes les vertus, toutes les ressources, toutes les lumières, toutes les perfections qui lui manquent peut-être, ou qu'il n'a pas eu le temps d'avoir. Il a fait renaître, non seulement en sa faveur, mais en faveur de tous les autres grands hommes, pour lesquels il le ressent aussi, l'enthousiasme qui était perdu, oisif, éteint, anéanti. Ses aventures ont fait taire l'esprit et réveillé l'imagination. L'admiration a reparu et réjoui une terre attristée, où ne brillait aucun mérite qui imposât à tous les autres. Qu'il conserve tous ses succès ; qu'il en soit de plus en plus digne ; qu'il demeure maître longtemps. Il l'est, certes, et il sait l'être. Nous avions grand besoin de lui !... Mais il est jeune, il est mortel, et je méprise toujours infiniment ses associés !

VIII

SUR SA MÈRE (1)

A Madame de Beaumont.

Montignac,... 1800.

... Je ne vous ai pas encore parlé de ma bonne et pauvre mère. Il faudrait de trop longues lettres pour vous dire tout ce que

(1) Voir plus haut, p. 2, note 1.

notre réunion me fait éprouver de triste et de doux. Elle a eu bien des chagrins, et moi-même je lui en ai donné de grands, par ma vie éloignée et philosophique. Que ne puis-je les réparer tous, en lui rendant un fils à qui aucun de ses souvenirs ne peut reprocher du moins de l'avoir trop peu aimée !

Elle m'a nourri de son lait, et « jamais », me dit-elle souvent, « jamais je ne persistai à pleurer, sitôt que j'entendis sa voix. Un seul mot d'elle, une chanson, arrêtaient sur-le-champ mes cris et tarissaient toutes mes larmes, même la nuit et endormi ». Je rends grâce à la nature qui m'avait fait un enfant doux ; mais jugez combien est tendre une mère qui, lorsque son fils est devenu homme, aime à entretenir sa pensée de ces minuties de son berceau.

Mon enfance a pour elle d'autres sources de souvenirs maternels qui semblent lui devenir plus délicieux tous les jours. Elle me cite une foule de traits de ma tendresse, dont elle ne m'avait jamais parlé, et dont elle me rappelle fort bien tous les détails. A chaque moment que le temps ajoute à mes années, sa mémoire me rajeunit ; ma présence aide à sa mémoire.

Ma jeunesse fut plus pénible pour elle. Elle me trouva si grand dans mes sentiments, si éloigné des routes ordinaires de la fortune, si net de toutes les petites passions qui la font chercher, si intrépide dans mes espérances, si dédaigneux de prévoir, si négligent à me précautionner, si prompt à donner, si inhabile à acquérir, si juste, en un mot, et si peu prudent, que l'avenir l'inquiéta.

Un jour qu'elle et mon père me reprochaient ma générosité, avant mon départ pour Paris, je répondis très fermement « que je ne voulais pas que l'âme d'aucune espèce d'hommes eût de la supériorité sur la mienne ; que c'était bien assez que les riches eussent par-dessus moi les avantages de la richesse, mais que certes ils n'auraient pas ceux de la générosité ».

Elle me vit partir dans ces sentiments ; et, depuis que je l'eus quittée, je ne me livrai qu'à des occupations qui ressemblent à l'oisiveté, et dont elle ne connaissait ni le but, ni la nature. Elles m'ont procuré quelquefois des témoignages d'estime, des possibilités d'élévation, des hommages même dont j'ai pu être flatté. Mais rien ne vaut, je l'éprouve, ces suffrages de ma mère. Je vous parlerai d'elle pendant tout le temps que nous nous

reverrons, car j'en serai occupé tant que pourra durer ma vie. La sienne est bien affaiblie. Elle ne mange presque pas, et souffre souvent d'un asthme sec qui est l'infirmité décidée où la délicatesse de son tempérament a abouti. Elle dit cependant qu'elle se porte bien ; mais elle se trompe et nous trompe. Sa résignation domine maintenant sur toutes les autres perfections qui avaient autrefois tant d'éclat...

IX

SUR SES LECTURES

A Madame de Beaumont.

Villeneuve-sur-Yonne, 1er décembre 1800.

... Votre Condillac m'a roidi et desséché l'esprit, pendant dix jours, avec une telle force, qu'il n'y avait pas en moi une fibre qui ne s'en ressentît et ne se refusât à toute fonction. Il m'a fallu interrompre cette aride lecture et me jeter, pour digérer, dans d'autres livres. Un Massillon, qui m'est tombé par hasard sous la main, m'a réussi : il m'a huilé et détendu. M. Necker, qui est survenu, ne m'a pas nui : je suis tombé de l'huile dans la graisse, et je me sens rempâté.

Écoutez donc : il y a dans ce gros livre (1) du ridicule, et un ridicule qu'assurément on ne pardonnera pas ; mais tant pis pour ceux qui ne sauront pas y trouver de l'utilité et se borneront à en rire. Il y a de grands *profits* à y faire, en parlant comme M. Necker, pour sa vie et pour son esprit.

Je voudrais bien qu'il mît son rabat de ministre dans sa poche, qu'il jetât son froc aux orties, et qu'il nous redît tout cela en habit de ville et sans masque. Il y aurait là du grand et du beau, et du vrai et de l'important, que les citations de la Bible elles-mêmes ne dépareraient pas, car la plupart sont de

(1) Évidemment le *Cours de morale religieuse*, qui venait de paraître.

grandes beautés littéraires, qu'on ne trouverait point ailleurs. Quant aux singularités et même aux bizarreries de style qui y subsisteraient encore, on les pardonnerait au nom de l'homme, au pays où il est né, à celui où il a écrit, et au métier qu'il a quitté. Il faut qu'il y ait, dans ce vaste esprit, un coin de sottise bien déterminé, pour avoir fait, avec réflexion entière et pleine, une pareille gaucherie. Dieu veuille qu'il reprenne sa matière et qu'il la repétrisse ! Il en ferait un bel ouvrage, et qui serait bien nécessaire. Je fais des vœux pour sa santé ; car, s'il vit, il remaniera ces grands sujets, et il ne les gâtera plus (1).

X

SUR « ATALA »

A Madame de Beaumont, à Paris.

Villeneuve-sur-Yonne, 6 mars 1801.

Je ne partage point vos craintes, car ce qui est beau ne peut manquer de plaire ; et il y a dans cet ouvrage une Vénus, céleste pour les uns, terrestre pour les autres, mais se faisant sentir à tous.

Ce livre-ci n'est point un livre comme un autre. Son prix ne dépend point de sa matière, qui sera cependant regardée par les uns comme son mérite, et par les autres comme son défaut. Il ne dépend pas même de sa forme, objet plus important, et où les bons juges trouveront peut-être à reprendre, mais ne trouveront rien à désirer. Pourquoi? Parce que, pour être content, le goût n'a pas besoin de trouver la perfection. Il y a un charme, un talisman qui tient aux doigts de l'ouvrier. Il l'aura

(1) En d'autres termes, Joubert, — *qui ne connait pas encore Chateaubriand*, à ce qu'il me semble, — regrette que Necker n'ait pas écrit le *Génie du christianisme*. On rapprochera cette lettre des textes contemporains que j'ai cités dans mon *Chateaubriand, Etudes littéraires*, 2e édition. Paris, Hachette, 1912, p. 124-127.

mis partout, parce qu'il a tout manié, et partout où sera ce charme, cette empreinte, ce caractère, là sera aussi un plaisir dont l'esprit sera satisfait. Je voudrais avoir le temps de vous expliquer tout cela et de vous le faire sentir, pour chasser vos poltronneries ; mais je n'ai qu'un moment à vous donner aujourd'hui, et je ne veux pas différer de vous dire combien vous êtes peu raisonnable dans vos défiances. Le livre est fait, et, par conséquent, le moment critique est passé. Il réussira, parce qu'il est de l'enchanteur. S'il y a laissé des gaucheries, c'est à vous que je m'en prendrai ; mais vous m'avez paru si rassurée sur ce point, que je n'ai aucune inquiétude. Au surplus, eût-il cent mille défauts, il a tant de beautés qu'il réussira : voilà mon mot. J'irai vous le dire incessamment. Si j'étais garçon, je serais déjà parti.

Encore une quinzaine, et je pourrai vous gronder et vous regarder tout à mon aise. Portez-vous mieux, je vous en prie.

XI

CONSEILS A CHATEAUBRIAND

A Madame de Beaumont.

Villeneuve, 12 septembre 1801.

... Dites-lui, au surplus, qu'il en fait trop ; que le public se souciera fort peu de ses citations, mais beaucoup de ses pensées ; que c'est plus de son génie que de son savoir qu'on est curieux ; que c'est de la beauté, et non pas de la vérité, qu'on cherchera dans son ouvrage ; que son esprit seul, et non pas sa doctrine, en pourra faire la fortune ; qu'enfin il compte sur Chateaubriand pour faire aimer le christianisme, et non pas sur le christianisme pour faire aimer Chateaubriand. J'avouerai, à la suite de ce blasphème, qu'il ne doit rien dire, lui, qu'il ne croie la vérité ; que, pour le croire, il faut qu'il se le prouve, et que, pour se le prouver, il a souvent besoin de lire, de con-

sulter, de compulser, etc. Mais, hors de là, qu'il se souvienne bien que toute étude lui est inutile ; qu'il ait pour seul but, dans son livre, de *montrer la beauté de Dieu* dans le christianisme, et qu'il se prescrive une règle imposée à tout écrivain par la nécessité de plaire et d'être lu facilement, plus impérieusement imposée à lui qu'à tout autre par la nature même de son esprit, esprit à part, qui a le don de transporter les autres hors et loin de tout ce qui est connu. Cette règle trop négligée, et que les savants mêmes, en titre d'office, devraient observer jusqu'à un certain point, est celle-ci : *Cache ton savoir*. Je ne veux pas qu'on soit un charlatan et qu'on use en rien d'artifice ; mais je veux qu'on observe l'art. *L'art est de cacher l'art*. Notre ami n'est point un tuyau, comme tant d'autres ; c'est une source, et je veux que tout paraisse jaillir de lui. Ses citations sont, pour la plupart, des maladresses ; quand elles deviennent des nécessités, il faut les jeter dans les notes. On se fâchait autrefois de ce qu'à l'Opéra on entendait le bruit du bâton qui battait les mesures. Que serait-ce si on interrompait la musique pour lire quelque pièce justificative à l'appui de chaque air? Écrivain en prose, M. de Chateaubriand ne ressemble point aux autres prosateurs ; par la puissance de sa pensée et de ses mots, sa prose est de la musique et des vers. Qu'il fasse son métier : qu'il nous enchante. Il rompt trop souvent les cercles tracés par sa magie ; il y laisse entrer des voix qui n'ont rien de surhumain, et qui ne sont bonnes qu'à rompre le charme et à mettre en fuite les prestiges. Ses in-folio me font trembler. Recommandez-lui, je vous prie, d'en faire ce qu'il voudra dans sa chambre, mais de se garder bien d'en rien transporter dans ses opérations. Bossuet citait, mais il citait en chaire, en mitre et en croix pectorale ; il citait aux persuadés. Ces temps-ci ne sont pas les mêmes. Que notre ami nous raccoutume à regarder avec quelque faveur le christianisme ; à respirer, avec quelque plaisir, l'encens qu'il offre au ciel ; à entendre ses cantiques avec quelque approbation : il aura fait ce qu'on peut faire de meilleur, et sa tâche sera remplie. Le reste sera l'œuvre de la religion. Si la poésie et la philosophie peuvent lui ramener l'homme une fois, elle s'en sera bientôt réemparée, car elle a ses séductions et ses puissances, qui sont grandes. On n'entre point dans ses temples, bien préparé, sans en sortir asservi. Le difficile est de rendre

aujourd'hui aux hommes l'envie d'y revenir. C'est à quoi il faut se borner; c'est ce que M. de Chateaubriand peut faire; mais qu'il écarte la contrainte; qu'il renonce aux autorités que l'on ne veut plus reconnaître; qu'il ne mette en usage que des moyens qui soient nouveaux, qui soient siens exclusivement, qui soient du temps et de l'auteur.

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde,

a dit le siècle. Notre ami a été créé et mis au jour tout exprès pour les circonstances. Dites-lui de remplir son sort et d'agir selon son instinct. Qu'il file la soie de son sein; qu'il pétrisse son propre miel; qu'il chante son propre ramage; il a son arbre, sa ruche et son trou : qu'a-t-il besoin d'appeler là tant de ressources étrangères?

Je le reprends, au reste, et je le blâme avec une grande défiance de moi-même. Je sais que, dans le travail, on est quelquefois arrêté par des scrupules, des curiosités, même par de vains caprices qu'il est plus utile et plus aisé de satisfaire que de vaincre. Mais je sais aussi combien serait quelquefois profitable un bon avertissement qui viendrait à propos, et je vous charge de lui faire part du mien. S'il vous dit qu'il y aurait bien des choses à dire là-dessus, répondez-lui qu'il y aurait aussi bien des choses à répliquer à ce qu'il répondrait...

XII

SOLLICITUDE

A Madame de Beaumont, au Mont-Dore.

Villeneuve-sur-Yonne, 23 août 1803.

Quand vous ne recevez pas de nos lettres, c'est tout au plus pour vous un petit plaisir de moins dans le monde; mais quand nous ne recevons pas des vôtres, nous souffrons un insupportable tourment. Ne fût-ce qu'en sa qualité de croyance du mal et

d'opposé de l'espérance, la crainte est toujours en moi un sentiment contre nature. Jugez donc en quel état violent me réduisaient les peurs de toute espèce qui m'agitaient depuis huit jours, et dont vous étiez le sujet. J'avais tardé à m'effrayer ; mais, lorsque le temps que j'avais naturellement prescrit à mon attente eut expiré, quand ces courriers, qui passent trois fois la semaine, se furent succédé sans rien apporter de vos eaux, lorsque enfin le terrible *Non* qu'on répondait toujours à la question : *Y a-t-il des lettres de Mme de Beaumont?* m'eut échauffé les oreilles par son obstination et son uniformité, une espèce de tremblement s'empara de mon âme, et je désolai toute la maison de mes désolations. Enfin, enfin, une lettre que j'ai reçue hier de Mme de Vintimille m'a appris que vous lui aviez écrit du Mont-Dore ; que vous vous y ennuyiez mortellement, ce qui est toujours signe de vie, et que les eaux vous assoupissaient, ce qui vous repose d'autant. Je ne reverrai jamais son écriture sans un vif plaisir, non seulement à cause d'elle, mais encore à cause de vous, et pour l'extrême soulagement qu'elle m'a apporté dans cette circonstance. Maintenant, que vos lettres arrivent quand il plaira à la poste, me voilà aguerri. Il n'y aura perte que de plaisir, et après les agitations dont je suis sorti, tout me paraît repos et bonheur...

XIII

SUR LA MÉTAPHYSIQUE

A M. Molé.

Villeneuve, 17 septembre 1803.

... Il faut ne jamais perdre les réalités de vue, et n'employer ses expressions que comme des milieux, des verres propres à mieux représenter ses pensées. Je sais, par ma propre expérience, combien cette règle est difficile à observer ; mais je juge de son importance par le malheur de toutes les métaphysiques. Aucune

n'a prospéré, par la seule raison que, dans presque toutes, on a constamment usé de chiffres au lieu de valeurs, d'idées forgées au lieu d'idées natives, de jargon au lieu d'idiome. La plus belle, et la seule qui mérite qu'on y prenne garde, est celle qui du moins a donné des *images* au lieu de *raisons;* car ces images plaisent, elles amusent, elles remuent, elles donnent à l'esprit de belles dispositions...

XIV

TRISTESSE

A Madame de Beaumont, à Rome.

Villeneuve-sur-Yonne, 12 octobre 1803.

Si je ne vous ai pas écrit, c'est de chagrin.

Votre départ, dans les fatigues dont vous sortiez, et votre immense éloignement m'ont accablé.

Je ne crois pas avoir éprouvé un sentiment plus triste que celui dont je m'abreuvais tous les matins, comme d'un déjeuner amer, en me disant à mon réveil, depuis votre dernière lettre : *Elle est maintenant hors de France*, ou *elle en est loin*, etc.

En d'autres temps, en d'autres circonstances, j'aurais eu, à vous savoir et à vous imaginer en Italie, précisément la moitié du plaisir que je ressentirais à y être moi-même. En ce moment, je n'en ai que la douleur. Vous aviez besoin de repos, et vous allez chercher une activité qui vous épuisera. Il me semblait qu'à chaque pas que vous faisiez et à chaque regard que vous jetiez à droite et à gauche, pendant une si longue route, vous dispersiez par les chemins quelqu'une de vos forces.

Vous êtes arrivée en ce moment ; mais êtes-vous tranquille, êtes-vous en repos, êtes-vous réparée? c'est ce qu'il me sera impossible de croire pendant longtemps. Votre centre est un tourbillon. Quand vous n'y seriez tenue en haleine ou en action que par l'inévitable curiosité qui va vous agiter, elle suffirait pour vous nuire. Mon Dieu ! mon Dieu !... Hâtez-vous, si vous

voulez que je m'apaise, que je vous pardonne, que je retrouve un peu de paix, hâtez-vous de m'apprendre que vous vous portez mieux, ou je mourrai de rage mue.

Je n'ai jamais entendu dire que l'air de Rome fût bon à rien. Vous me ferez haïr et détester ce lieu, dont je rêvais avec tant de délices, par la seule raison que vous y êtes allée, ce me semble, mal à propos. Si je me trompe, je l'aimerai plus que jamais ; sinon, je le prendrai en guignon éternel, et de la vie je ne voudrai le voir, même en songe et en description.

J'ai rompu, dans ma tristesse et ma mauvaise humeur, toute correspondance avec le monde entier. Je laisse s'entasser les lettres qu'on m'écrit ; je ne les lis même pas tout entières. Je n'écris plus. Enveloppé de mon chagrin, comme d'un manteau brun, je m'y cache, je m'y enfonce, j'y vis sourd et taciturne.

Cependant, il me faut, pour le supporter, quelques distractions, et j'ai pris pour amusement d'immenses et profondes lectures. Tout mon esprit m'est revenu ; il me donne de grands plaisirs, mais une réflexion désespérante les corrompt : je ne vous ai plus, et sûrement je ne vous aurai de longtemps à ma portée pour entendre ce que je pense. Le plaisir que j'avais autrefois à parler est entièrement perdu pour moi. Je fais vœu de silence. Je reste ici l'hiver. Ma vie intime va tout entière se passer entre le ciel et moi. Mon âme conservera ses habitudes, mais j'en ai perdu les délices.

Vous me recommandez de vous aimer toujours. Hélas ! puis-je faire autrement, quelle que vous soyez, et quoi que ce soit que vous vouliez? Il y avait entre nous une sympathie à laquelle vous avez quelquefois opposé bien des obstacles et des contradictions. Mais, quand mes sentiments sont forts et bien fondés, rien ne peut les changer, les affaiblir ni les suspendre. Personne ne m'a jamais rempli d'un plus solide et plus fidèle attachement que vous.

Je vais écrire un mot à notre pauvre ami (1). Je lui dois depuis longtemps une réponse dont je ne puis que le payer bien mal, avec un cœur serré. Il a des peines, je le sais ; au nom de toutes choses, adoucissez-les par votre présence, mais n'allez pas les

(1) Chateaubriand, qui, attaché alors à l'ambassade de Rome, avait mille difficultés avec l'ambassadeur, le cardinal Fesch.

partager ; vous ne feriez que les doubler et rendre ses chagrins irrémédiables par le mal que vous vous feriez.

Nous parlons sans cesse de vous dans tous les coins de la maison, mon frère, Mme Joubert et moi. Je ne leur dis pas à eux-mêmes la moitié de ce que je souffre, et nous n'avons encore parlé à personne de ce quartier d'hiver qui nous désole. Vous mettez cette amitié que nous avons pour vous, et qui pourrait vous faire un peu de plaisir, à une épreuve bien rude, en nous réduisant, par le parti que vous avez pris, à l'impossibilité de vous être bons en quoi que ce soit.

Votre lettre datée de Milan, 1er octobre, est arrivée ici le 8. La date qui la terminait portait dans ses caractères une telle empreinte d'accablement et de fatigue, que les larmes m'en sont venues aux yeux.

Écrivez-nous le plus souvent que vous pourrez. Dans cette variété de lettres, il y en aura peut-être quelques-unes qui me consoleront. J'en ai et j'en aurai longtemps besoin. Il y aurait eu peut-être plus de prudence ou de ménagements à me taire à cet égard ; mais j'aurais trop blessé la vérité, et j'ose croire que vous aimerez mieux ma sincérité qu'une réserve qui, en vous laissant ignorer que vous m'avez affligé mortellement, vous aurait caché ce dernier et nouveau témoignage d'une affection sans bornes, et que rien ne saurait diminuer le moins du monde.

Adieu, cause de tant de peines, qui avez été pour moi si souvent la source de tant de biens. Adieu. Conservez-vous, ménagez-vous, et revenez quelque jour parmi nous, ne fût-ce que pour me donner un seul moment l'inexprimable plaisir de vous revoir...

XV

LE CARACTÈRE DE CHATEAUBRIAND

A M. Molé, à Paris.

Villeneuve-le-Roi, vendredi 21 octobre 1803.

Je voudrais vous dire aussi quelques mots de ce pauvre Chateaubriand.

Il est certain qu'il a blessé dans son ouvrage (1) des convenances importantes, et que même il s'en soucie fort peu, car il croit que son talent s'est encore mieux déployé dans ces écarts.

Il est certain qu'il aime mieux les erreurs que les vérités dont son livre est rempli, parce que ses erreurs sont plus siennes ; il en est plus l'auteur.

Il manque à cet égard d'une sincérité qu'on n'a et qu'on ne peut avoir que lorsqu'on vit beaucoup avec soi-même, qu'on se consulte, qu'on s'écoute, et que le sens intime est devenu très vif par l'exercice qu'on lui donne et l'usage que l'on en fait. Il a, pour ainsi dire, toutes ses facultés en dehors, et ne les tourne point en dedans.

Il ne se parle point, il ne s'écoute guère, il ne s'interroge jamais, à moins que ce ne soit pour savoir si la partie extérieure de son âme, je veux dire son goût et son imagination, sont contents, si sa pensée est arrondie, si ses phrases sont bien sonnantes, si ses images sont bien peintes, etc..., observant peu si tout cela est bon ; c'est le moindre de ses soucis.

Il parle aux autres, c'est pour eux seuls et non pas pour lui qu'il écrit ; aussi c'est leur suffrage plus que le sien qu'il ambitionne, et de là vient que son talent ne le rendra jamais heureux, car le fondement de la satisfaction qu'il pourrait en recevoir est hors de lui, loin de lui, varié, mobile et inconnu.

Sa vie est autre chose. Il la compose, ou, pour mieux dire, il la laisse s'arranger d'une tout autre manière. Il n'écrit que pour les autres, et ne vit que pour lui. Il ne songe point à être approuvé, mais à se contenter. Il ignore même profondément ce qui est approuvé dans le monde ou ce qui ne l'est pas.

Il n'y a songé de sa vie, et ne veut point le savoir. Il y a plus : comme il ne s'occupe jamais à juger personne, il suppose aussi que personne ne s'occupe à le juger. Dans cette persuasion, il fait avec une pleine et entière sécurité ce qui lui passe par la tête, sans s'approuver ni se blâmer le moins du monde.

Un fond d'ennui, qui semble avoir pour réservoir l'espace immense qui est vacant entre lui-même et ses pensées, exige perpétuellement de lui des distractions qu'aucune occupation, aucune société ne lui fourniront jamais à son gré, et auxquelles

(1) Le *Génie du christianisme.*

aucune fortune ne pourrait suffire, s'il ne devenait tôt ou tard sage et réglé. Tel est en lui ce qu'on pourrait appeler l'homme natif. Voici celui de l'éducation.

Il paraît qu'il se proposa ou qu'on lui proposa de bonne heure, pour dernier terme d'ambition, l'honneur d'être un homme de cœur. Si vous y prenez garde, la seule qualité acquise qui ait été imprimée en lui avec force, et qu'il ait invariablement retenue, est celle qui rendrait propre à ce métier, une grande circonspection. Tout transparent qu'il est par nature, il est boutonné par système. Il ne contredit point, il fait très volontiers des mystères de tout. Avec une âme ouverte, il garde non seulement les secrets d'autrui (ce que tout le monde doit faire), mais les siens. Je crois que de sa vie il ne les a bien dits à personne. Tout entre en lui et rien n'en sort. Il pousse les ménagements et la pratique de la discrétion jusqu'à laisser immoler à ses yeux la vérité, et peut-être quelquefois la vertu sans les défendre. Il prêterait volontiers sa plume, mais non sa langue, à la plus belle cause du monde. Enfin, dans les épanchements et l'abandon même de la société intime, il ne contrarie ses amis qu'avec une répugnance où l'on sent la résistance à l'habitude. Voilà le Chateaubriand social.

Ajoutez à cela quelques manies de grand seigneur, l'amour de ce qui est cher, le dédain de l'épargne, l'inattention à ses dépenses, l'indifférence aux maux qu'elles peuvent causer, même aux malheureux : l'impuissance de résister à ses fantaisies, fortifiée par l'insouciance des suites qu'elles peuvent avoir, en un mot, l'inconduite des jeunes gens très généreux dans un âge où elle n'est plus pardonnable, et avec un caractère qui ne l'excuse pas assez, car, né prodigue, il n'est point du tout né généreux. Cette vertu suppose un esprit de réflexion pratique, d'attention à autrui, d'occupation du sort des autres et de détachement de soi, qu'il n'a pas reçu, ce me semble, infus avec la vie, et qu'il a encore moins songé à se donner.

Le voilà, je crois, tout entier. Le voilà peint et estimé, en mal, à la rigueur : je ne crois pas que sa conduite et son caractère puissent mériter un reproche qui ne soit là.

Eh bien ! avec la même franchise et la même sévérité de jugement, je vous dirai, et en opposition avec les circonstances, que s'il me paraît inévitable qu'un tel homme fasse quelques

étourderies, il ne me paraît pas possible qu'il commette des fautes graves, des fautes qui méritent une disgrâce ; il y a et il y aura toujours en lui un fond d'enfance et d'innocence qui le rendent aussi incapable de torts sérieux que de bienfaits suivis.

Dites-moi donc, au nom du ciel, ce qu'il a fait. Qu'avez-vous vu, qu'avez-vous lu, qu'avez-vous su, qui vous porte à approuver en quelque sorte son malheur? Je croirai aisément que vous et moi, et nous tous, avons le droit de condamner en lui beaucoup de choses ; notre morale et l'amitié nous en donnent le droit ; mais ce droit, faudra-t-il aussi l'accorder à d'autres hommes qui certainement ne le valent pas? J'avais d'abord regardé les rigueurs de Mme de V... comme de forme, comme une manière de passeport et un droit de péage dont elle avait cru de sa prudence de prémunir sa lettre, pour lui ouvrir tous les passages ; mais la vôtre est survenue et m'embarrasse beaucoup.

J'ai une grande confiance en vos jugements ; elle est naturellement indulgente, et vous naturellement un peu austère (comme il est beau, comme il est bon, comme il est nécessaire et même indispensable de l'être à votre âge, ne fût-ce que pour s'accoutumer à ne pas se faire bon marché à soi-même de sa propre approbation) ; mais vous êtes tous deux justes, et vous n'allez jamais chercher dans votre humeur les règles qu'il faut prendre dans sa raison. Dites-moi donc, en révision et en dernier ressort, ce qu'il faut que je pense. J'ai écrit à Fontanes pour lui demander des détails ; mais il ne me les donnera pas, et jusqu'ici je n'ai rien su que par vous seul.

Il y a un point essentiel et dont il faut préalablement convenir entre nous, c'est que nous l'aimerons toujours, coupable ou non coupable ; que dans le premier cas, nous le défendrons ; dans le second, nous le consolerons. Cela posé, jugeons-le sans miséricorde, et parlons-en entre nous sans retenue ; vous avez fort bien commencé, vous voyez que je vous suis de près ; achevez, et déterminez-moi irrévocablement, car mon incertitude m'est insupportable... (1).

(1) On a beaucoup usé, et abusé, depuis Sainte-Beuve, contre Chateaubriand, de cette lettre célèbre, et d'ailleurs admirable de pénétration, de lucidité psychologique, mais qui, de l'aveu même de Joubert, ne montre, — un peu férocement, — que le revers de la médaille.

XVI

SUR SON ORGANISATION

A M. Molé, à Paris.

Villeneuve-sur-Yonne, 18 février 1804.

... Il y a, selon moi, dans tout homme, deux choses qu'il faut y distinguer soigneusement : son organisation et sa constitution. En supposant l'homme automate, j'appellerais organisation les ressorts de la machine, et constitution sa matière.

Or mes ressorts sont excellents, ce me semble ; mais le bois dont je suis construit est frêle, mou, délicat. Il nuit souvent au jeu de la machine ; souvent même il lui rend impossibles les mouvements où elle est le plus portée, et auxquels elle est le plus propre.

Ce qui sert à la pensée abonde en moi, mais ce qui sert à la vie est en petite quantité. Vous me disiez, au beau milieu du Palais-Royal, la dernière fois que nous nous sommes vus, que je m'affectionnais trop à tout ce que je faisais ; oui, et trop à tout ce qui m'occupe. De là naissent je ne sais quelles déperditions, qui ne peuvent être réparées que par la cessation subite de l'opération qui m'a lassé ; de là, comme vous le sentez, une grande irrégularité et des discontinuités fréquentes dans mes communications intellectuelles. Que si je veux forcer ma nature, je produis des apparences sans réalité ; j'écris ou je parle sans rien dire ; ma plume et ma langue se remuent, mais ma pensée et mon sentiment ne s'expriment pas ; je ne fais que de vains efforts, beaucoup plus propres à mécontenter ceux qui me lisent ou m'écoutent, que ne le serait mon inaction ou mon silence.

Voilà, depuis que je suis né, la cause et la seule origine des inégalités que j'ai toujours eues dans mes relations. On me croit paresseux ; je vous jure en toute vérité que je ne le suis point. Je ne suis pas changeant non plus ; je suis, au contraire,

immuable ; mais mon sang et ma chair sont capricieux au lieu de moi. Rien ne peut les dompter qu'un grand motif qui vient du cœur. Si, par exemple, je me sens évidemment nécessaire, aussitôt mon principe de mouvement se met en œuvre, avec une force, une égalité qui m'ont bien souvent étonné. Un épuisement absolu me force seul à m'y soustraire, car cette faculté vit toujours en moi par la partie de ses racines qui tient à la volonté.

Il me semble certain, d'un autre côté, que j'ai naturellement l'âme et la fibre aussi haut montées que l'harmonie humaine le permet, et que, dès qu'elles éprouvent quelque irritation, je sors du diapason. Tout ce qui porte à mon cerveau plus d'esprits qu'il n'y en a d'ordinaire le trouble et met obstacle à ses fonctions ; tout ce qui porte dans mon cœur plus de feu y produit le même embarras.

Voilà pourquoi, quant au premier point, une longue ou trop vive application me rend stérile, et pourquoi, quant au second, il me faudrait peu d'affections, peu d'amis. Ma tête et ma sensibilité auraient besoin, pour s'exercer avec succès, d'un mouvement qui dissipât ce qui s'y trouve, mais qui n'y amenât rien.

Le plaisir intellectuel qui m'est si nécessaire pour opérer, ce que je me reproche comme une espèce de vice spirituel, est peut-être cependant pour moi une ressource indispensable et que la Providence elle-même me prescrit. *Albus solor disgregat visum*, disait l'école ; voilà le cas où je me trouve. Ce qui me le démontre, c'est que les idées graves me viennent en abondance, quand je me joue, et s'arrêtent dès qu'elles m'ont beaucoup tendu. C'est ce qui fait aussi que mes bienveillances ont la tendresse et les feux des passions, et que toutes mes passions se sont promptement taries, en ne laissant rien d'elles-mêmes, quand tous mes sentiments laissaient en moi quelque racine indestructible. En tout il me faut quelque jeu. Si Dieu le veut, il n'y a rien à se reprocher ; or, en m'examinant à fond, jusque dans mon innocence première, car il est aussi important de ne pas se condamner que de ne pas s'absoudre mal à propos, j'ai trouvé que véritablement cette disposition ne venait pas en moi d'habitude.

Voilà ma confession. Si elle m'excuse aujourd'hui, elle ne me réjouit pas, je vous assure. Que ce soit, en effet, défaut de

vie ou défaut de nature, les inconvénients sont les mêmes. Ne m'épargnez donc pas là-dessus. Aidez-moi à combattre, par la honte et par la crainte de ses inconvénients, une infirmité qui est naturelle, mais à laquelle je dois résister autant que je le puis. Quant à ce qui passera la possibilité, je saurai m'y résigner comme à un mal qui vient d'en haut. Il y a des défauts dont nous ne pouvons tirer d'autre parti que de nous en faire une vertu par la patience et par notre soumission à les avoir. Apparemment le mien ne me permettra jamais d'être très utile ni à moi ni aux autres, et je mourrai rempli de beaux projets et de belles intentions qui n'aboutiront à rien du tout. Quelques plaisirs que mon esprit aura donnés par-ci par-là, pendant ma vie, seront la seule récompense ou le seul dédommagement des soins que j'aurai pris de sa culture. Comme il plaira à Dieu! C'est mon mot d'habitude et mon remède à tous ces maux. Il me rend le courage et la paix, et me rengage toujours avec joie, quand je le prononce du fond du cœur, aux soins, aux peines, aux travaux dont je vois l'inutilité. C'est le bois de mon sacrifice : je l'assemble tant que je peux ; ainsi je n'aurai rien perdu, parce que ce qui sera inutile pour mon usage servira du moins à mon offrande.

XVII

QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ?

A M. Molé.

Villeneuve-sur-Yonne, 30 mars 1804.

... Dire aux hommes que toute erreur est funeste, n'est-ce pas les porter, par leur propre intérêt et par leurs intérêts les plus grands, à tout examiner et, par conséquent, à tout rendre problématique, au moins quelques moments? situation la plus funeste où puisse être placé le genre humain. Il n'est pas exact, d'ailleurs, que toute erreur soit funeste. Que dis-je? il en est un grand nombre qui n'éloignent pas de la vérité, car elles en occupent. Telles sont presque partout les fables qui s'attachent

aux religions. En parlant de Dieu, elles en entretiennent la croyance et en inculquent les lois :

Le conte fait passer la morale avec lui.

Beaucoup d'erreurs sont moins des opinions que des vertus, moins des égarements de l'esprit que de beaux sentiments du cœur. Telles sont celles qui ne s'adoptent que par respect, par pitié, par soumission pour les parents, pour les anciens.

Il faut distinguer soigneusement les erreurs nouvelles des anciennes, les erreurs dogmatiques des erreurs de docilité, les systèmes inouïs et en opposition à toutes les idées antérieures des systèmes partiels et qui portent plus sur les formes que sur le fond...

Toute erreur qui est ancienne a perdu son venin, ou peut-être, pour parler plus exactement, toute erreur qui a subi l'épreuve du temps et y a résisté est une erreur qui est innocente par nature et peut s'amalgamer avec tout ce qui est bien. C'est ce qui l'a rendue vivace.

Dieu nous trompe perpétuellement, et veut que nous soyons trompés ; je veux dire qu'il nous donne perpétuellement des opinions à la place du savoir dont nous ne sommes pas capables. Quand je prétends qu'il nous trompe, j'entends par des illusions et non par des fraudes. Il nous trompe pour nous guider, pour nous sauver, non pour nous perdre. C'est l'éternel poète, si je puis user de ce mot, comme l'éternel géomètre...

XVIII

SUR MADAME DE BEAUMONT

A M. Molé.

Même date.

... Mme de Beaumont avait éminemment une qualité qui, sans donner aucun talent, sans imprimer à l'esprit aucune forme particulière, met une âme au niveau des talents les plus éclatants : une admirable intelligence. Elle entendait tout, et son

esprit se nourrissait de pensées, comme son cœur de sentiments, sans chercher dans les premières les satisfactions de la vanité, ni un autre plaisir qu'eux-mêmes dans les seconds. Mais vous ne l'avez tous connue que malade, et vous ne pouvez pas savoir cela comme moi. Nous nous étions liés dans un temps où nous étions tous les deux bien près d'être parfaits, de sorte qu'il se mêlait à notre amitié quelque chose de ce qui rend si délicieux tout ce qui rappelle l'enfance, je veux dire le souvenir de l'innocence. Vous rencontrerez dans le monde beaucoup de femmes d'esprit, mais peu qui, comme elle, aient du mérite pour en jouir, et non pour l'étaler. Ses amis disaient qu'elle avait une mauvaise tête ; cela peut être, mais aussi elle en avait une excellente, et que nous ne trouverons pas à remplacer, vous et moi. Elle était, pour les choses intellectuelles, ce que Mme de Vintimille est pour les choses morales. L'une est excellente à consulter sur les actions, l'autre l'était à consulter sur les idées. N'en ayant point de propres et de très fixes, elle entrait dans toutes celles qu'on pouvait lui présenter. Elle en jugeait bien, et l'on pouvait compter que tout ce qui l'avait charmée était exquis, sinon pour le public, au moins pour les parfaits. Je suis trop avancé dans la vie, trop mûri par la maladie, pour pouvoir espérer ni prétendre aucun dédommagement...

XIX

RECOMMANDATION ET PROJETS

A Madame Pastoret,
Colonnade de la place Louis XV, n° 3, à Paris (1).

[Villeneuve, 27 octobre 1805.]

Mon frère est parti ce matin, madame : il aura l'honneur de vous voir, à peu près à son arrivée.

(1) Le timbre de la poste porte : *Villeneuve-sur-Yonne.* Il faut dater la lettre du 27 octobre 1805, le 29 octobre 1805 tombant justement un mardi.

Il me semble que j'aurai approché de vous quand je saurai qu'il vous a vue. Je ne néglige point de cultiver toutes ces petites illusions qui viennent du cœur. On en recueille un fruit solide : des plaisirs qui sont très réels.

Si cela devient nécessaire, mon frère prendra la liberté de solliciter vos recommandations au ministère de l'intérieur, en faveur d'un de nos anciens amis, secrétaire général dans le département de la Corrèze, et à qui la perte d'un[e] épouse tendrement aimée a rendu odieux et insupportable depuis un an le plus horrible des séjours. Je donne hardiment ce titre à la ville de Tulle où il est relégué. Je la connais. C'est un lieu qui n'est pas même bon à s'y faire enterrer. Dieu me préserve de savoir là des cendres qui me seraient chères ! J'aurais horreur de les y imaginer.

Notre ami voudrait quitter ce vilain lieu et sa place modique pour un autre pays et pour un[e] autre place de la même nature, mais un peu plus payée. On lui a dit dans les bureaux qu'il s'en trouvait une à Bruxelles ; il nous en a écrit. Nous voudrions bien l'aider et, si vous pouvez le servir, nous recourrons à vous avec une extrême hardiesse. Au bout du compte, vous êtes née pour bien sentir, pour bien penser, pour bien agir et pour bien faire. Tout le monde a le droit de vous placer dans l'élément qui vous convient.

M. de Chateaubriand suivra de près mon frère. Il devait faire avec nous la Saint-Martin ; mais une brusque nécessité l'obligera à nous quitter après-demain mardi 29 de ce mois d'octobre. Je ne sais pas si celui-ci ira vous voir avant mon arrivée, malgré l'envie qu'il en a.

Il est habitué à être mené par la main à toutes les premières entrevues, et la première qu'il aura avec vous est de cette espèce pour lui ; car ce n'est pas les nœuds de la civilité qu'il veut contracter avec vous, mais ceux de cette amitié haute qui peut être formée entre les âmes, sans aucun intermédiaire et même sans l'assiduité.

Je lui ai dit que vous étiez la personne du monde la plus propre à l'enchaîner de ce lien, celui de tous peut-être qui laisse l'âme la plus libre, et qui cependant la captive le mieux. Je l'ai bien assuré qu'il ne vous échapperait pas, et que ce qu'il avait à faire de plus sage était de jouir promptement des douceurs

d'une destinée dont il ne peut pas fuir le joug. Il me croit, mais je ne sais ce qu'il fera. En tout cas, je le conduirai, s'il n'a pas su aller tout seul, à mon retour qui demeure toujours fixé à la fin du mois de novembre.

M. de Chateaubriand et moi avons parlé de vous tous les jours en nous promenant, et je n'ai pas manqué de lui dire tous les soirs, quand nous considérions les merveilles de l'Occident, spectacle dont il est aussi épris que moi : *Ce soleil se couche sur la cabane de paille qu'avait Mme Pastoret.*

J'ai passé près d'un mois sans avoir de vous aucune nouvelle. Votre lettre du 28 septembre ne m'est parvenue que dix-sept jours après sa date, par un de ces dérangements de courriers dont j'ai souvent entendu contester la possibilité, et dont en effet l'excès n'est jamais arrivé qu'à nous. J'ai conté cette histoire avant-hier à Mme de Vintimille. Mais j'en veux faire grâce à vous. Mme Gaudy nous avait bien appris qu'elle avait eu l'honneur de vous voir, mais elle ne se souvenait pas (disait-elle) si vous lui aviez dit que vous m'aviez écrit, ou que vous m'écririez, ou que je ne vous écrivais pas. Il a fallu que votre lettre en personne avec sa date sur le front m'apprît ce qu'il fallait choisir de ces trois suppositions. Je l'ai reçue et je l'ai lue avec un plaisir infini, mais je vous prie de croire que, pendant ces retardements, je n'ai pas cru un seul moment que vous eussiez pu m'oublier. Nous avons tant causé que je vous en défie. J'ai pour garants de ma sécurité mon instinct et mon propre exemple, car vous pouvez en toute sûreté me défier à votre tour. Il y a, madame, quelque part, dans l'âme immortelle, un coin tellement immortel, que les sentiments qui y entrent deviennent immortels aussi. C'est là qu'est votre souvenir.

Je vous prierai de me parler de vos lectures à mon retour. Je vous dirai quelque chose des miennes. J'avais emporté avec moi deux volumes des *Dialogues*. Je vous en indiquerai des passages qui m'ont ravi.

Mme de La Briche a eu en effet la bonté de m'écrire une lettre pleine de bonté et de saine critique. Je lui ai fait une réponse immense par laquelle je lui ai déclaré que, pour de bonnes raisons que j'ai déduites, je ne permettais qu'à elle seule d'aimer les romans de Mme Cottin et leurs pareils. Elle les juge en effet si bien et elle les apprécie si juste qu'on peut lui mettre la bride sur le cou.

Je lui ai bien promis de vous remercier sans fin de ses préventions en ma faveur, et en effet je vous en remercie de nouveau et à tout jamais, car je croirai toujours que c'est à vous que je les dois.

J'ai écrit à Mme de Vintimille que vous et elle vous amusiez à faire de moi une caricature à laquelle bien des gens voudraient ressembler, mais qui ne me ressemblait point. Mme de Vintimille a voulu s'amuser et a bien fait ; mais vous, madame, faites mieux, en prenant le parti d'un innocent persécuté.

Je parierais que les projets de bals et de cercles qu'on m'attribue aboutiront à rester au coin de mon feu et à aller au coin du vôtre le plus souvent que je pourrai. Je me propose fermement de vous étourdir aussi souvent cet hiver que je l'ai fait cet été, si le temps me laisse sortir. J'espère, dans mes matinées, voir Mme de Vintimille plus assidûment que jamais. J'ai pris avec Chateaubriand l'engagement d'aller de compagnie à tous les concerts de Mme La Briche, où nous demanderions un coin pour trois personnes derrière tous les sièges, ce qui ferait pour nous une loge grillée où nous aurions une place à donner. En outre, je m'étais promis de retenir le plus de noms et de regarder le plus de visages que je pourrais pendant six mois, afin que, dans l'isolement où je vivrais le reste de ma vie, je pusse imaginer facilement les gens dont j'entendrais parler. Voilà quels plans d'amusement, de dissipations et de courses j'avais formés, et voilà de quoi on se moque. Je m'enfermerai dans mon trou, si on continue à abuser de ma candeur. En attendant, je vous supplie de ne prendre aucune confiance ni directe, ni indirecte aux calomnies des railleurs. Si M. Molé est de la conspiration, je lui dirai : *Et toi aussi, mon cher Brutus!*

J'ai tout dit, et je finis en vous priant, madame, de penser à moi quelquefois, de m'écrire souvent, et de compter parfaitement sur mon respectueux et tendre attachement. Il est tel que vous pouvez l'imaginer en le faisant à votre fantaisie. Agréez-en l'hommage désintéressé, c'est-à-dire indépendant même de toutes vos bontés pour moi.

JOUBERT.

P.-S. — J'ai été ravi que M. Laborie s'intéressât au bon somnambule.

Je prends la liberté de vous recommander toujours la pauvre fille abandonnée et le pauvre vieux cordonnier qui s'est peut-être présenté à votre porte, etc. J'ai beaucoup tardé à vous répondre, dans l'espérance de vous apprendre que je me portais mieux que je ne fais depuis un mois. Et vous, madame, comment vous portez-vous?

XX

SUR LA NOURRITURE DE L'ESPRIT

A Madame de Pastoret.

15 novembre 1806.

Vous êtes à mes yeux, madame, dans le monde où naissent les livres, une colombe qui ne doit s'y désaltérer que d'eaux très pures.

J'appelle ainsi, en ce moment, ces idées, en apparence peu solides, où l'esprit boit avec délices une clarté qui le nourrit.

On ne trouve nulle part en abondance, dans toute sa limpidité, cette merveilleuse liqueur, qui est véritablement, pour parler comme le poète,

Une eau dont la source est aux cieux.

Les littératures anciennes ont des champs qui en sont imbibés, et on l'y respire en vapeur; les littératures nouvelles ont un sol qui en est ennemi. Ce sol est brûlant, ou glacé, et, toutes les fois qu'elle y tombe, cette eau céleste s'y durcit et s'y change en brillants stériles. Rien ne peut plus s'en humecter.

On en rencontre quelques gouttes d'une éblouissante fraîcheur, dans les plus arides contrées. Mais il faut, pour les découvrir dans toutes les langues modernes, aller par delà leurs cultures, dans leurs landes et leurs déserts.

Là, cette rosée étincelle, sur des productions obscures qui ne l'ont pas toujours été.

Là, on la voit avec surprise, attachée à des branches mortes

et à des feuilles desséchées, où brillent toutes les couleurs. Là on peut la boire à longs traits (quoique réduite à peu d'espace), avec toute son excellence et toutes ses variétés, dans des coupes qui la conservent, en lui prêtant, pour ainsi dire, leur indestructibilité : je veux dire, dans de vieux mots, qui ont subi l'épreuve du temps et n'ont rien perdu de leur prix : les uns semblables à des perles, les autres à des diamants.

J'ai cherché pour vous ce trésor, etc. (1).

XXI

APOLOGIE DE L'ANCIENNE ÉDUCATION FRANÇAISE

A M. de Fontanes.

Paris, 8 juin 1809.

... Regrettons nos anciens collèges ! C'étaient véritablement de petites universités élémentaires. On y recevait une première éducation très complète, puisqu'on en sortait capable de devenir, par ses propres efforts et par ses seules forces, tout ce que la nature voulait. La philosophie et les mathématiques, dont on fait tant de bruit, y avaient des chaires ; l'histoire, la géographie et les autres connaissances, dont on parle tant, y tenaient leur place, non pas en relief et avec fracas comme aujourd'hui, mais, pour ainsi dire, en secret et en enfoncement. Elles étaient fondues, insinuées et transmises avec les autres enseignements. On les goûtait et on emportait le désir de les apprendre ; on les apprend aujourd'hui, et on part avec le désir de les oublier. En se bornant, comme le ministre hollandais le désire, « à faire comprendre les meilleurs auteurs, non seulement quant au sens et à la construction des mots, mais encore quant aux choses

(1) Ces deux lettres à Mme de Pastoret font partie des précieuses collections de M. le comte Allard du Chollet, à qui j'en dois l'aimable communication, et à qui je suis heureux d'exprimer ici toute ma gratitude.

et à l'esprit des écrivains », on enseignait un peu de tout, et, pour me servir d'une métaphore musicale que je ne rejetterai pas, puisqu'elle se présente à propos, on faisait résonner la touche de toutes les dispositions. On déterminait tous les esprits à se connaître et tous les talents à éclore.

Instruit avec quelque lenteur, avec peu d'appareil et d'une manière insensible, on se croyait peu savant, et on se conservait modeste. Au lieu de cette ignorance qui s'ignore, et de ce savoir qui se connaît, fruits pernicieux et repoussants de notre éducation actuelle, on sortait des anciennes écoles avec une ignorance qui se connaissait et un savoir qui s'ignorait. On les quittait avide de s'instruire encore, et plein d'amour et de respect pour les hommes qu'on croyait instruits. Que ceux qui ont vu les temps passés portent leur mémoire en arrière, et qu'ils se souviennent d'eux-mêmes : ils avoueront que je dis vrai. La jeunesse, en ce temps-là, était un âge plein d'enthousiasmes et par là même de bonheur ; mais ses enthousiasmes étaient doux et ses félicités paisibles. Elle n'imposait pas la loi d'admirer ce qu'elle admirait et d'aimer ce qu'elle adorait. Ses goûts étaient vifs et décidés ; mais ils n'étaient pas tyranniques. Elle se fiait à son instinct, mais non pas à ses jugements.

Elle avait de l'orgueil, sans doute, mais un orgueil tout en lointains et en suppositions, fière non de ce qu'elle était, mais de ce qu'elle pourrait devenir avec le temps et le travail. Cet orgueil ne blessait personne ; on aimait à le caresser. Ceux à qui leurs épreuves et une exacte connaissance de soi-même, moins rare alors qu'elle ne peut l'être aujourd'hui, interdisaient ces espérances et ces brillantes perspectives se repliaient sur le passé. Ils cultivaient en eux, avec délices, les semences de morale et de bon goût qu'ils avaient reçues ; ils entretenaient leur mémoire de ce qu'ils avaient appris ou entendu dire de plus beau ; et, contents de pouvoir comprendre quelques bons livres, de pouvoir converser avec quelques hommes d'esprit, ils avaient quelque part aux félicités littéraires. Ce bonheur n'était impossible à personne. Il n'y avait point d'écolier, quelque médiocre qu'il pût être, qui fût absolument négligé et abandonné par ses maîtres ; on cultivait de chaque esprit ce qu'on en pouvait cultiver, et on n'en laissait aucun d'illettré et d'incapable d'admirer.

C'est par l'effet d'une telle éducation, c'est par cette succession non interrompue de générations, non pas savantes, mais amies du savoir et habituées aux plaisirs de l'esprit, que s'étaient multipliés en France, pays du monde où cette éducation était le mieux donnée, et peut-être le mieux reçue à cause de la tournure d'esprit naturelle à ses habitants, ces caractères où rien n'excellait, mais où tout était exquis dans son obscurité ; cette réunion de qualités où tout charmait, sans que rien y fût distinct ; ce tempérament moral singulier, que le philosophe suisse de Muralt croyait particulier à nos climats, et qui servait à former ce qu'on appelait proprement des hommes de mérite, « espèce d'hommes », dit-il, « commune en France et presque inconnue partout ailleurs » ; espèce d'hommes si nécessaire à l'ornement du monde et à l'honneur du genre humain que les siècles où aucune nation ne pourra se vanter d'en posséder un très grand nombre seront tous des siècles grossiers...

XXII

BADINAGE UNIVERSITAIRE

A M. de Fontanes.

Villeneuve, 22 octobre 1809.

... Je ne suis qu'un homme du monde, et je m'égare dans ma route ; car ce n'est pas des défauts du prochain que j'avais résolu, monseigneur, de vous entretenir aujourd'hui, mais de mes propres qualités. Elles ont été l'objet de mes méditations assidues dans un jour de maux et d'ennuis, et m'ont paru merveilleuses : je veux vous en féliciter. Je vous le dis sincèrement et dans le style populaire qui sied si bien à la franchise : *Monseigneur, vous êtes bien heureux de m'avoir!*

Je fais mon devoir à merveille, et je sais vous en amuser ; je me joue avec votre hermine, j'égaye votre royauté.

Vous avez subjugué tout le monde autour de vous, excepté

moi. Toutes les opinions se taisent devant la vôtre, excepté la mienne.

Je vous dis tout ce que je pense, et je pense avec vous ce que je veux.

Sans moi, vous n'auriez pas dans votre empire un sujet qui osât toujours vous dire la vérité pure. Sans moi, il n'y aurait pas dans votre cour un homme libre, ou qui du moins, vu l'intimité et la familiarité invétérées, pût, comme moi, sans offenser les bienséances, le paraître hautement et publiquement.

Sans moi, vous ne connaîtriez pas, hors de votre famille, les délices de la contradiction ; sans moi, rien ne rappellerait jamais à votre souvenir l'ancienne et douce égalité.

Et remarquez ceci, monseigneur : celui qui sait rire avec vous de ses occupations et des vôtres est un homme grave et même austère ; celui qui se joue avec vos dignités est l'homme qui attache le plus d'importance à votre rang, à vos fonctions, et qui les respecte le plus dans son esprit et dans son cœur ; enfin l'homme qui vous contredit le plus souvent est celui qui a pour vous, en secret, le faible le plus décidé ; l'homme qui vous est le moins asservi est aussi celui qui vous est le plus dévoué.

Vous n'avez jamais obtenu et vous n'obtiendrez jamais de moi tous les jours une aveugle approbation ; mais vous avez toujours exercé et vous exercerez toujours sur moi, tous les jours et à tous les moments, en dépit de vous et de moi-même, un ascendant plus glorieux.

Il y a trente ans et plusieurs mois que je vous aime : ce n'est là qu'une bagatelle ; il y a trente ans et plusieurs mois que, pour le talent dans tous ses détails, pour les grands traits de conduite et de caractère, j'ai pour vous, sans interruption, un sentiment bien supérieur à l'amitié ; un sentiment plus rare et plus élevé ; un sentiment que peu d'âmes peuvent inspirer et peu d'âmes garder ; un sentiment dont peu d'hommes sont dignes et peu de grands hommes même capables ; enfin un sentiment unique, celui d'une invariable et, pour tout dire franchement, d'une incurable admiration.

C'est sur quoi, monseigneur, j'ai voulu vous faire aujourd'hui mon très sincère compliment. Agréez-le, je vous prie, avec votre équité accoutumée.

Je suis très profondément, comme l'autre jour, monseigneur,

de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur,

JOUBERT.

XXIII

PLAIDOYER PÉCUNIAIRE POUR L'UNIVERSITÉ NOUVELLE

A M. de Fontanes, à Paris.

Villeneuve-sur-Yonne, 30 octobre 1811.

Je dis, monsieur le grand maître, qu'il n'y a pas, dans l'Université, un professeur qui ne doive être logé, chauffé, blanchi, éclairé, désaltéré, alimenté, rasé et porté ; j'ajouterai même, médicamenté.

J'ai deux grandes autorités pour étayer auprès de vous mon assertion :

1º Celle de Voltaire, homme qui savait aussi bien compter que bien écrire, et qui vous amuse toujours, au point de vous subjuguer. Vous savez qu'il promettait, textuellement et en toutes lettres, ces avantages au moindre précepteur et au plus mince secrétaire, quand il en appelait quelqu'un de Paris à Cirey, soit pour lui, soit pour ses amis ;

2º Celle d'un honnête Rhémois qui ne fut jamais soupçonné d'aucune prodigalité. Ne vous souvient-il pas que le prudent et riche père de ce pauvre Flins, qui serait assis parmi nous s'il avait pu vivre son âge, et qui n'y consumerait pas, comme moi, en sollicitudes pour les besoins d'autrui, son embonpoint et ses éclatantes couleurs, écrivait sans cesse à son fils : « Mon fils, mon fils, il faut que métier nourrisse homme ! »

Qu'on dise tout ce qu'on voudra, qu'on fasse comme on l'entendra ; mais il n'y aura jamais ni honneur, ni bonheur, ni succès constants dans l'Université, tant que la plupart de ses suppôts y seront exposés à loger en hôtel garni, à vivre à la gargote, à voyager un bâton à la main, et à se faire soigner, en cas de maladie, à l'hôpital.

Et cependant, *proh dolor et proh pudor!* c'est ce que nous voyons tous les jours !

Eh quoi ! lorsqu'un gras conseiller, comme M. Noël ou M. Rendu, ou un leste et pimpant inspecteur, comme M. Gueneau ou comme moi, partent en poste pour quelque expédition brillante, ils sont payés au poids de l'or, leur traitement demeure intact, et même leur épargne, s'il est permis de prendre garde à un tel effet des voyages, grossit de tous leurs mouvements. Et lorsqu'un maigre professeur, harassé du poids de l'année et accablé de ses soucis, se voit promu à quelque emploi aussi obscur, mais un peu plus lucratif que le premier, il faut qu'il aille l'occuper, quelquefois au bout de l'empire, à ses frais et dépens ; il faut qu'il s'appauvrisse, à chaque pas, et qu'il arrive ruiné !

Est-ce là faire droit? est-ce là comme on juge?

« Mais il avance », ai-je entendu M. Rendu nous dire en plein conseil. Il avance ! mais c'est pour arriver tout au plus au tiers ou à la moitié de ce que nous avons. Il avance ! mais on l'avance par justice, ou par le besoin qu'on a de lui, la faveur pure et simple ne pouvant être supposée. Si par justice, on impose son mérite ; si par besoin, on taxe son utilité : dans les deux cas, la raison suffisante manque, et il y a, dans la manière dont eux et nous sommes traités, différence offensante et inexcusable contradiction.

Je m'arrête, pour le moment, à cette inégalité de poids et de mesure, et je vous dis qu'il faut la redresser et l'expier, en proposant au conseil la loi que je vais écrire ici, puisque loi il y a : « Voyager à leurs dépens d'un lycée à un autre sera une peine infligée aux professeurs qui changeront de place pour avoir mal fait leur devoir. » Voilà ce que doit être votre loi, un règlement disciplinaire, et non un règlement bursal.

XXIV

LA MÉMOIRE DU CŒUR

A Madame de Vintimille.

Paris, 21 juillet 1817.

Vous m'avez écrit, à pareil jour, il y a un an, une lettre bien aimable, que je reçus en silence, mais non pas certes avec insensibilité.

Il y avait dans cette aimable lettre, si digne de reconnaissance et si propre à me causer de grands plaisirs, un passage qui me fit une peine extrême, et dont je ne vous ai jamais rien dit. Il faut que j'en parle aujourd'hui, et que je soulage, en l'exhalant, ma douleur trop longtemps muette. Je me plaindrai en peu de mots.

Par un anachronisme qui me fait frémir le cœur, vous confondiez, dans une commémoration dont j'étais d'ailleurs très flatté, deux époques très différentes, quoique également mémorables pour moi, le 6 de mai 1802 et le 22 juillet, c'est-à-dire, le jour où je vous vis pour la première fois et le jour où j'ai le mieux connu le bonheur qu'on trouve à vous voir, en me promenant avec vous et Chateaubriand dans une certaine allée des Tuileries, qui semble faite exprès pour s'y promener en rêvant, où je me promène souvent, et que je trouve toujours, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, tout embaumée de votre souvenir. C'est là (et ne l'oubliez plus) l'événement qui m'a rendu sacré le jour de Sainte-Madeleine. C'est là aussi ce qui m'a fait tant aimer les tubéreuses, dont je vous donnai ce jour-là un beau bouquet, et c'est en l'honneur de ce beau bouquet que je m'en donne un pareil tous les ans, à la même heure, s'il se peut, et que je vous ai dédié et cette fleur et son odeur. Je voudrais bien n'être pas fade, mais il faut être vrai, et je dois vous avouer que le bonheur que j'éprouve à me rappeler ces importantes

minuties fut un peu troublé, il y a un an, en voyant que seul j'en gardais bien nettement la mémoire. Je me suis ravisé. Je veux oublier votre oubli ; mais il était bon d'en faire mention en passant, ne fût-ce que pour constater notre état de situation et tenir nos comptes en règle : les bons comptes font, dit-on, les bons amis...

XXV

SUR LA MORT DE MADAME DE STAEL

(*Même lettre.*)

... Elle est bien pénible pour moi, cette vie. Mes affaiblissements secrets augmentent tous les jours. Je les déguise au dehors et je me les déguise à moi-même tant que je puis ; mais je les sens, et ils m'accablent au dedans. Heureusement, le cœur vit toujours, mais il ne vit guère tout entier que pour vous, et peut-être aussi pour Mme de Staël, que je n'ai jamais vue, que j'ai mille fois évitée, qui me paraissait un être fatal et funeste, dont la mort me paraît un bien, et m'attriste cependant, quand je vois l'indifférence avec laquelle ses amis mêmes ont vu descendre au tombeau cette femme encore si vivante et qu'on avait si longtemps fêtée ! Je me suis informé de toutes parts : il n'y a pas eu d'exprimé un seul véritable regret ; son quartier même l'a maudite, je ne sais pourquoi. Benjamin Constant a vu pendant deux heures M. Frisell, le jour de sa mort, sans lui en parler. Quand celui-ci lui en a fait des reproches, quelques jours après, il lui a répondu : « Je croyais que vous le saviez. » Le jour des louanges a été déplacé pour elle ; elle en avait reçu dans sa vie, il n'y en a point eu au delà. Cette infortune d'une telle célébrité m'a navré véritablement ; et quand j'ai vu que personne ne voulait penser à cette pauvre femme, je me suis mis à y penser tout seul, et à regretter, avec une amertume inconsolable, le mauvais emploi qu'elle a fait de tant d'esprit, de tant de force et de tant de bonté. Elle est morte comme vous le savez, madame, de La Roche ou *della Rocca*, et cet incident, qui égaye un peu

ma tristesse, n'a pas occupé la malignité ! Sans les journaux, la fin d'une vie qui a été si tumultueuse n'aurait pas fait le moindre bruit...

XXVI

DÉCRÉPITUDE

A Madame de Vintimille.

Paris, 21 juillet 1818.

Je suis mort au monde ; mais je ne le suis pas pour vous, quoique depuis six mois et vingt et un jours bien comptés je ne vous aie donné aucun signe de vie.

Si vous me demandez pourquoi, pendant tout ce temps-là, je me suis tenu si obstinément enfermé dans mon espèce de tombeau, sans vouloir en ouvrir la porte à personne, pas même à vous ; comment il est possible que j'y sois demeuré sourd à vos aimables invitations de venir m'y rendre visite, muet sur mes regrets et inébranlable à mes propres inclinations, je vous dirai que c'est là un secret dont on ne fait pas aisément la confidence, qu'on se dissimule à soi-même tant qu'on peut, et auquel on ne pense pas volontiers ; en vous l'avouant aujourd'hui, je fais le plus pénible effort où un honnête homme puisse être porté par une amitié sans bornes et une confiance sans réserve.

Apprenez donc ce que personne au monde ne sait enc re, mais ce qui sera bientôt sensible aux regards les moins clairvoyants ; c'est qu'au fond de moi-même je suis devenu imbécile, ennuyé de ce que j'entends, ennuyeux dans ce que je dis, indifférent à presque tout ce que je vois, ne comprenant presque plus rien ni aux livres, ni aux hommes, ni à mes propres pensées ; enfin je suis différent de moi-même. Le souvenir de moi vaut mieux que ma présence, et je n'ose plus me montrer à ceux dont je veux être aimé. Jugez si je suis payé pour vous fuir !

Ce n'est pas qu'en y réfléchissant longtemps, et en me tâtant avec une extrême attention, je ne retrouve en moi, de temps en

temps, le même cœur, le même esprit, le même fonds de feu et de tendresse ; mais tout cela est si enfoncé, si nébuleux, si engourdi, que je puis seul être assuré de mon identité parfaite. Je me supporte donc ; mais il me serait impossible de ne pas succomber à l'humiliation et à la peine d'être insupportable à autrui, surtout à vous, ne fût-ce qu'un quart d'heure, quelques minutes, un instant.

On dit que c'est un temps de crise, et que cette crise passera ; mais il y a dix mois qu'elle dure, et je suis descendu où je suis par des décadences insensibles et continues : on ne revient guère de ce qui s'est opéré si lentement.

Les grandes chaleurs et les souvenirs de la Sainte-Madeleine m'ont ranimé un moment. Je me sers de cette espèce de demi-retour pour vous offrir les hommages et les souvenirs d'une ombre. Ma chambre sera parée de tubéreuses au retour de la servante qui va porter ma lettre à la poste ; et si M. de Fontanes est fidèle à la promesse qu'il m'a faite de venir prendre mes commissions, il vous portera dimanche un petit livre qui m'est bien cher, parce qu'il me fait souvenir de vous depuis six mois que je vous le garde. Ce sont mes étrennes de cette année ; recevez-les, quoique tardives. C'est ce qu'après beaucoup de recherches j'ai cru trouver de plus digne de vous, ce qui est, en ce moment, le plus précieux, à mon goût, parmi mes livres, ce que j'aurais le plus de plaisir à garder, et ce qui, par cette raison, m'est le plus agréable à vous offrir.

Aimez-moi toujours un peu, puisque vous avez daigné m'aimer autrefois, et ne dédaignez pas mon oisive et inutile fidélité.

P.-S. — Il ne faut pas cependant que je vous expose à vous attendre à quelque merveilleuse rareté. Mon petit livre est tout bonnement un petit Pétrarque, dont tous les sonnets, rangés dans leur ordre chronologique, font imaginer, presque jour par jour, l'histoire entière de sa vie et de ses amours.

La traduction française est en regard, de même dimension que le texte. Cette traduction n'est pas fort bonne, mais elle est du bon temps, puisqu'elle est dédiée à M. de Montausier.

La reliure est couleur de bois d'oranger et me rappelle vos petits meubles que j'aimais tant. La couverture est ornée d'un double W très délicatement tracé, qui semble multiplié par ses petites branches, et qui, par ce caractère, paraît à la fois l'em-

blème et le chiffre le plus convenable de votre nom. Les signets sont des rubans du plus beau blond, ainsi que les revers de la reliure, et les dorures un peu passées. Enfin tout annonce que, dans son origine, ce livret fut destiné à la plus piquante des blondes. J'ai dans la tête qu'on le relia pour vous, qu'il vous a appartenu, qu'il fut volé ou que vous le perdîtes, et je vous le rends.

Je me suis dit, dans mes conjectures, qu'il vous fut donné il y a longtemps ; que, par conséquent, celui qui le donna put vous aimer dès sa jeunesse ; et c'est un bonheur que je lui envie. Je me dis que, s'il vit encore, il vous aime toujours ; et ce bonheur-là, je ne l'envierai jamais à personne, car je le partage avec tout ce qui vous connaît.

J'ai dit. Amusez-vous beaucoup et portez-vous bien.

XXVII

RECOMMANDATION

A Chateaubriand.

Paris, septembre 1819.

M. Maillet-Lacoste, vrai métromane en prose, et l'homme du monde le plus capable de bien écrire, si, ne voulant pas écrire trop bien, il pouvait quelquefois s'occuper d'autre chose que de ce qu'il écrit ; M. Maillet-Lacoste, qui sera jeune jusqu'à cent ans, et qui est le meilleur, le plus sensé, le plus honnête, le plus incorruptible et le plus naïf de tous les jeunes gens de tout âge, mais qui donne à sa candeur même un air de théâtre, parce que sa chevelure hérissée, ses attitudes et le son même de sa voix se ressentent des habitudes qu'il a prises sur le trépied où il est sans cesse monté quand il est seul, et d'où il ne descend guère quand il ne l'est pas ; M. Maillet, à qui il ne manque que de la paresse, du relâche, de la détente de tête, pour travailler admirablement, et qui a travaillé avec autant d'éloquence que

de courage, il y a vingt ans, contre la tyrannie de l'époque, comme l'attestent des opuscules, dont je vous ai remis, il y a dix ans, un exemplaire qui vous aurait fait connaître son mérite si vous l'aviez lu, mais que vous n'avez pas lu, parce que, occupé comme vous l'êtes, vous ne lisez rien, et je crois que vous faites bien, par une prérogative qui n'appartient qu'à vous ; M. Maillet, qui a perdu une assez grande fortune à Saint-Domingue, sans y prendre garde et sans pouvoir s'en souvenir parce qu'il était occupé d'une fable de Phèdre, et que depuis il est perpétuellement aux prises avec une période de Cicéron, ou avec une des siennes ; M. Maillet, qui, mis en déportation par le Directoire, entra dans une école de Bretagne, dont il fit la fortune, pour des souliers et un habit, sans s'apercevoir ni de l'injustice des hommes, ni de son changement de situation, parce qu'il est toujours en repos, quoique toujours agité sur le sommet de ses idées ; M. Maillet, qui, avec les plus hautes, mais les plus innocentes prétentions, met à ses fonctions obscures de professeur autant d'importance que s'il n'était qu'un sot ; qui en remplit tous les devoirs avec la conscience et le dévouement d'un Rollin ; qui excelle à tout enseigner, et enseigne tout ce qu'on veut, depuis le rudiment jusqu'à l'arithmétique, en passant par tous les degrés intermédiaires, humanités, rhétorique et philosophie ; M. Maillet, dont le destin est d'être apprécié et oublié ; que l'Université, tout en rendant justice à son mérite académique, laisse en province quand tant d'autres sont à Paris ; que M. de Fontanes lui-même a négligé, quoiqu'il fût très déterminé à le servir ; que M. Dussaut a quelquefois admiré ; qui compte un grand nombre de partisans, mais dont tout le monde parle en souriant, excepté moi ; M. Maillet, qui a une ambition que tous les lauriers du Parnasse ne couronneraient pas assez, et une modération que le suffrage d'un enfant contenterait ; qui donnerait tous les biens de ce monde, quoique occupé de ceux de l'autre, pour une louange, et toutes les louanges de la terre pour une des vôtres, ou pour un moment de votre bienveillance et de votre attention ; M. Maillet enfin, dont je vous ai parlé plusieurs fois, mais dont le nom peut-être vous sera nouveau, parce que la fatalité qui le poursuit, sans qu'il s'en doute, vous aura sûrement rendu sourd ; M. Maillet donc vient d'arriver à Paris, avec une lettre de l'évêque de Montpellier pour

M. Trouvé, laquelle lettre demande pour lui à ce dernier une mention au *Conservateur*. Or, M. Trouvé ayant répondu qu'il ferait la proposition, mais que le comité seul déciderait, le dit Maillet, après être venu me chercher à Villeneuve, où je n'étais pas arrivé, est revenu me chercher à Paris, d'où je partais, sans avoir l'habileté de me saisir sur le chemin, parce qu'il est trop distrait, c'est-à-dire trop occupé, pour être habile ; et il m'écrit pour jeter son cri de détresse et m'appeler à son secours. J'y vole autant que je le puis, c'est-à-dire que je lui réponds, moi qui ne réponds jamais, et que je vous écris, moi qui n'écris à personne, pas même à vous ni à Mme la duchesse de Lévis. Je lui envoie tout ouverte cette recommandation, dont un autre se fâcherait, et qui le comblera de joie. Ayez-y égard, je vous en conjure. Accueillez mon Maillet, le plus sage des fous et le plus fou des sages, mais un des meilleurs esprits du monde, si cet esprit était plus froid, et une des meilleures âmes que le ciel ait jamais créées, quoiqu'il ne soit occupé que de son esprit ; espèce d'aigle sans bec, sans serres, sans fiel, mais non pas sans élévation assurément ; un jeune homme de l'autre monde, que les connaisseurs généreux, comme vous l'êtes, doivent apprécier dans celui-ci, afin que justice soit faite, car il n'y fera pas fortune. Rendez-le heureux avec un mot et un sourire ; cela me fera du bien. Adieu.

CHAPITRE V

LES PENSÉES

I. Généralités sur l'ouvrage. — II. Variété et profondeur du livre. III. La « sagesse » de Joubert.

I

Joubert n'a pas publié lui-même son *Recueil de pensées*, et, à bien des égards, on peut le regretter. Mais il faut avouer que, depuis La Rochefoucauld, Pascal ou La Bruyère, il devient bien difficile, quand on a la secrète faiblesse d'en écrire, de publier soi-même ses propres *Pensées*. On a l'air de vouloir s'égaler aux maîtres du genre et de se décerner de sa propre autorité un brevet de « grand moraliste ». L'ironie de la critique trouve là si aisément matière à s'exercer qu'on est un peu excusable de ne s'y point exposer de gaieté de cœur. Les plus hardis, — un Chateaubriand, un Sainte-Beuve, — osent tout au plus insinuer ou glisser leurs « pensées, réflexions et maximes » au milieu de leurs œuvres complètes, ou à la fin d'un recueil d'articles. Le plus sûr est peut-être de laisser à ceux qui nous survivront le souci éventuel de notre réputation posthume de grand ou petit moraliste. C'est ce qu'a fait Joubert. Mais il semble bien avoir eu conscience qu'il ne tenait pas pour lui tout seul son propre journal, et avoir compté un peu sur l'attention de la postérité. Une note

inachevée, retrouvée parmi ses papiers, est fort significative à cet égard : « Si je meurs et que je laisse quelques pensées éparses sur des objets importants, je conjure, au nom de l'humanité, ceux qui s'en verront les dépositaires de ne rien supprimer de ce qui s'éloignera des idées reçues. Je n'aimai pendant ma vie que la vérité ; j'ai lieu de penser que je l'ai vue sur bien de grands objets ; peut-être un de ces mots que j'aurai jetés à la hâte... » Cette note semble même réclamer une publication intégrale, qui n'a d'ailleurs, — et peut-être à tort, — jamais eu lieu. Le premier éditeur des *Pensées*, Chateaubriand, dans un volume introuvable qui n'a pas été livré au commerce, et qu'il était peut-être bon de remettre en circulation, s'est borné à faire un choix (1). Son exemple a été suivi par tous ceux qui ont succédé au grand écrivain dans son rôle d'exécuteur testamentaire. L'édition courante, préparée par Paul de Raynal, et perfectionnée par son frère, est en général plus complète (2), mieux distribuée, plus commode à manier que l'édition de Chateaubriand ; mais elle n'est encore qu'un choix, et l'on voudrait être sûr que ce choix ne laisse de côté rien d'essentiel. D'autre part, et à supposer qu'une publication intégrale des manuscrits laissés par Joubert fût ou difficile, ou impossible, on aimerait bien à pouvoir dater chacune des *pensées* que les éditeurs ont cru devoir retenir. Dans cette « suite de petits livrets, au nombre de plus de deux cents, où Joubert avait inscrit, jour par jour, ses réflexions, ses maximes, l'analyse de ses lectures et les événements de

(1) Voyez notre *Reproduction de l'édition originale des Pensées de Joubert*, avec *la Notice historique* d'Arnaud Joubert, introduction et notes, 1 vol. in-16 ; Paris, Bloud ; 4e édition revue et corrigée.

(2) Il y a cependant certaines *pensées* qui figuraient dans l'édition originale, et qui ont disparu des éditions courantes ; par exemple celle-ci (cf. notre reproduction, article 1er, no 231, p. 52) : « Il y a des temps où le Pape doit être dictateur ; il y en a d'autres où il doit n'être considéré que comme premier préposé aux choses de la religion, comme son premier magistrat, comme roi des sacrifices. »

sa vie, » il y a évidemment toute l'histoire de la pensée et de l'âme même du moraliste : on serait, semble-t-il, en droit de connaître cette histoire, non seulement dans ses résultats exquis, mais bruts, mais encore dans la suite de ses étapes successives.

Résignons-nous donc, en attendant qu'on donne quelque jour peut-être satisfaction à notre curiosité légitime (1), résignons-nous à prendre en bloc, telles qu'on nous les présente, les *Pensées* de Joubert, et essayons d'en indiquer brièvement les mérites originaux et de mettre le livre à son rang.

Toutes ces *pensées* ne sont assurément pas d'égale valeur, et, puisqu'elles ont été choisies sans doute entre beaucoup d'autres, il en est certain nombre qu'on aurait pu laisser de côté sans très grand dommage pour la mémoire du moraliste. Tel est par exemple ce jugement sur Racine, que l'on pourrait pardonner à Victor Hugo, mais que j'ai quelque peine à passer au délicat Joubert : « Ceux à qui Racine suffit sont de pauvres âmes et de pauvres esprits ; ce sont des âmes et des esprits restés béjaunes et pensionnaires de couvent. Admirable, sans doute, pour avoir rendu poétiques les sentiments les plus bourgeois et les passions les plus médiocres, il ne tient lieu que de lui-même. C'est un écrivain supérieur, et en littérature, c'est tout dire. Mais ce n'est point un écrivain inimitable. Pradon, lui-même, a fait beaucoup de vers pareils aux siens. » — Racine renvoyé aux « pensionnaires de couvent » ! Joubert, qui lisait tout, n'a-t-il donc pas lu *Phèdre?* Et, s'il l'a lue, n'a-t-il donc pas vu tout ce que le drame recouvrait de profonde vérité, même physiologique? Passons sur cette stupéfiante, et d'ailleurs probablement unique méprise. Mais d'autres pensées sont bien subtiles, et bien « tirées par les cheveux ». D'autres encore sont exprimées par des métaphores si imprévues, si abondantes, si incohérentes

(1) C'est ce que fera sans doute prochainement M. André Beaunier.

aussi parfois, qu'il faut faire effort pour les entendre, et qu'on est tenté d'appliquer à l'auteur une autre de ses maximes : « Les mots, comme les verres, obscurcissent tout ce qu'ils n'aident pas à mieux voir. »

Mais il y aurait sans doute quelque injustice à trop insister sur ces imperfections, que Joubert nous eût apparemment dérobées, s'il avait été son propre éditeur, et qui sont l'inévitable rançon de toute publication posthume. Soyons sûrs que nous avons singulièrement gagné à ne pas connaître les brouillons de La Rochefoucauld ou de La Bruyère. Au reste, c'est par leurs qualités, plus que par leurs défauts, que les écrivains valent, s'imposent et se classent. Et celles de Joubert sont assez hautes pour attirer et retenir l'attention de la critique.

II

Ce qui frappe d'abord dans ce recueil de *Pensées*, c'est l'extrême variété des sujets qui y sont successivement abordés. On a vite fait le tour de la pensée d'un La Rochefoucauld, même d'un La Bruyère : avec Joubert, on se sent en présence d'un esprit infiniment plus curieux et plus accueillant. A vrai dire, il n'est guère de question à laquelle il ne se soit intéressé, et sur laquelle, rapide ou perçant, il n'ait tenu à dire son mot. Métaphysique et morale, politique et pédagogie, esthétique et histoire de l'art, théologie et littérature, psychologie et sciences même, les anciens et les modernes, il lisait tout, réfléchissait sur tout, parlait ou écrivait sur tout. « Ayons le cœur et l'esprit hospitaliers », dit-il quelque part ; et on le voit, dans sa *Correspondance*, mettre le précepte en pratique : il n'est aucune lecture, si abstruse soit-elle, qui le puisse rebuter. A peine Kant est-il traduit, qu'il se met en campagne pour avoir tous ses

livres et pour s'y « casser la tête ». « J'ai franchi, écrit-il, de terribles hauteurs, escaladé bien des greniers à livres pour me procurer tout cela. » Une autre fois, c'est dans Aristote qu'il se plonge. « Pour moi, je suis enfoncé dans Aristote. Après avoir achevé ses *Morales*, me voilà jeté à corps perdu dans ses *Métaphysiques;* il faudra le lire tout entier. Il me tuera ; mais je ne puis plus m'en défendre. » Et de tout ainsi. Il entreprenait parfois d'immenses lectures sur tel ou tel sujet qu'il voulait approfondir, afin « d'être quitte, disait-il, des opinions d'autrui, de connaître ce qu'on a su et de pouvoir être ignorant en toute sûreté de conscience ». Cette active curiosité d'esprit a laissé sa trace parmi les *Pensées*. Mettons à part Montaigne, et même Pascal, que je persiste à croire beaucoup moins ignorant qu'on ne l'a bien voulu dire : Joubert est le plus cultivé, le plus divers, le moins fermé de tous nos moralistes.

L'écueil d'une pareille tournure d'esprit est double : le pédantisme et la légèreté guettent également ceux qui la possèdent et qui s'y laissent entraîner. Avoir lu Kant dans une traduction latine et Aristote dans le texte grec, c'est admirable ; mais, pour Dieu ! n'allez pas, comme eût fait Bayle, nous le rappeler à toutes les lignes que vous écrivez ! Et de même, s'intéresser et s'ouvrir à tout, c'est chose excellente et infiniment louable ; mais, de grâce, gardez-vous de croire, ou de nous faire croire, comme n'y eût pas manqué Voltaire, qu'il suffit de cinq minutes de réflexion pour comprendre l'obscure question de la grâce, et abstenez-vous de trancher par une plaisanterie le problème de la liberté ! Il me semble que Joubert a su échapper à ces reproches : il a trop de tact naturel et acquis pour être pédant, et il a un sentiment trop vif et trop grave de la complexité des choses pour ne pas éviter d'être superficiel. Même, il abonde en pensées ingénieuses et profondes, qui sont comme le vivant témoignage et l'aboutissement

lointain de réflexions longuement poursuivies, véritables résidus d'expérience morale et de philosophie portative, dont l'alerte concision spirituelle provoque la méditation, sollicite la rêverie et s'impose à la mémoire :

Il faut craindre de se tromper en poésie, quand on ne pense pas comme les poètes, et en religion, quand on ne pense pas comme les saints.

La politesse est la fleur de l'humanité. Qui n'est pas assez poli n'est pas assez humain.

On a rompu les chemins qui menaient au ciel et que tout le monde suivait ; il faut se faire des échelles.

Il est tel auteur qui commence par faire sonner son style, pour qu'on puisse dire de lui : Il a de l'or.

Le poli et le fini sont au style ce que le vernis est aux tableaux ; ils le conservent, le font durer, l'éternisent en quelque sorte.

La force n'est pas l'énergie ; quelques auteurs ont plus de muscles que de talent.

Chacun est sa Parque à lui-même, et se file son avenir.

Platon se perd dans le vide ; mais on voit le jeu de ses ailes ; on en entend le bruit.

En élevant un enfant, il faut songer à sa vieillesse.

En morale, pour atteindre le milieu, il faut aspirer au faîte.

On n'a pas *une religion*, quand on a seulement de pieuses inclinations ; comme on n'a pas de patrie, quand on a seulement de la philanthropie.

La même croyance unit plus les hommes que le même savoir ; c'est sans doute parce que les croyances viennent du cœur.

Dieu a fait la vie pour être pratiquée, et non pas pour être connue.

Sans le devoir, la vie est molle et désossée ; elle ne peut plus se tenir...

Il serait aisé d'allonger la liste de ces *pensées*, qui toutes vont loin, et dont quelques-unes, — on l'a sans doute noté au passage, — ont une portée toute contemporaine et ont l'air, en vérité, de dater d'hier, ou même d'aujourd'hui. La forme en est d'une vivacité piquante et lapidaire, d'une

plénitude aisée qui ne laissent rien à désirer. « C'est un grand art, a dit encore Joubert, que de savoir darder sa pensée et l'enfoncer dans l'attention. » Cet art, il le possède excellemment : il a le don, précieux pour un « maximiste », des formules heureuses et qui se gravent. « Je voudrais, disait-il, monnayer la sagesse, c'est-à-dire la frapper en *maximes*, en *proverbes*, en *sentences*, faciles à retenir et à transmettre. » Il faut avouer qu'il a fort bien rempli son objet.

III

En quoi d'ailleurs consiste cette « sagesse » que Joubert voulait répandre? Et de son volume de *Pensées* peut-on dégager, sinon un système, tout au moins une doctrine, une conception nouvelle et originale du monde, de l'homme et de la vie? Le mot de système eût été répudié par lui. « Tout système, a-t-il écrit, tout système est un artifice, une fabrique qui m'intéresse peu ; j'examine quelles richesses naturelles il contient, et ne prends garde qu'au trésor. » Ce serait donc faire violence à ce souple et pénétrant esprit que de vouloir systématiser ses idées ; mais c'est lui rendre justice que de signaler l'intime unité de ses vues et d'en marquer l'orientation générale.

Joubert est, avant tout, un idéaliste. Nourri de Platon, auquel il a voué le plus fervent des cultes, convaincu que « toute belle philosophie ressemble » à la sienne, il estime comme son maître que « la matière est une apparence », et que la véritable réalité, la seule qui compte, la seule même qui existe, est esprit. Son effort consistera donc, par delà les apparences sensibles et trompeuses, à rechercher, à deviner, à exprimer la réalité profonde et immuable dont elles sont le grossier symbole. Pour qu'un tel effort

ne soit pas vain, et pour qu'on ne puisse pas être justement accusé de bâtir dans les nuages, il faut de toute nécessité étudier, observer longuement la réalité commune et sensible, afin d'y démêler l'âme de spiritualité qu'elle renferme. Il me semble, quoi qu'on en ait dit quelquefois (1), que Joubert s'est assez bien conformé à cette obligation primordiale : son recueil n'est pas d'un homme qui ignore l'homme et qui se fasse sur notre espèce beaucoup d'illusions. Je crois bien que, tout comme un autre, il est descendu

Dans le fond désolé du gouffre intérieur,

et que les bas-fonds de la nature humaine ne lui sont pas inconnus. « Il entre dans toute espèce de débauche beaucoup de froideur d'âme ; elle est un abus réfléchi et volontaire du plaisir. » Cette *pensée* n'est ni d'un naïf, ni d'un prude ! et cette autre, non plus, qui fait songer à Vigny et

(1) Je fais ici allusion à un joli sonnet de M. Jules Lemaître dans ses *Médaillons*. Voici cette « figurine » en vers :

JOUBERT

Le corps est la force fatale
Qui nous rive au pays d'exil.
Un corps, Joubert en avait-il?
N'est-ce pas guenille trop sale?

Sur la réalité brutale
Ta pensée, ô rêveur subtil,
Ténue et souple comme un fil,
Tissait une gaze idéale.

Et donc tu raffinais sur Dieu,
Sur l'éthique et sur l'esthétique,
Vaporisant l'homme par jeu.

La matière t'arrêtait peu...
Épicurien angélique,
Tu voyais bleu, tout bleu, tout bleu.

à Schopenhauer : « La haine entre les deux sexes ne s'éteint guère. » Seulement, si Joubert voit bien l'homme tel qu'il est, il est vrai qu'il aime mieux le voir tel qu'il doit être ; s'il a bien pénétré dans l'arrière-fond ténébreux et fangeux du cœur humain, il est certain qu'il ne s'y attarde pas. « Je reprends ma joie et mes ailes, et je vole à d'autres clartés. » Ce mot de lui le peint tout entier. Il n'estimait pas, — et avec raison, — que ce fût l'œuvre d'un vrai moraliste de montrer à l'homme toute sa misère, sans lui donner en même temps le sentiment de sa grandeur. « Il ne faut, disait-il, s'occuper des maux et des malheurs du monde que pour les soulager : *se borner à les contempler et à les déplorer, c'est les aigrir en pure perte.* Quiconque les couve des yeux en fait éclore des tempêtes. » Aux « clartés » de l'expérience, Joubert préférait celles de l'idéal.

Cet idéal, il se garde bien de le placer dans les révélations simplistes de la raison pure. La Révolution l'a dégoûté du philosophisme où il avait jadis trempé lui-même : il a éprouvé, à la voir à l'œuvre, que la raison toute seule n'engendre ni la sagesse, ni la vertu. La religion, au contraire, assure et entretient l'une et l'autre. D'abord, elle « est la seule métaphysique que le vulgaire soit capable d'entendre et d'adopter ». D'autre part, elle seule réalise pleinement ce besoin de bonheur, d'infini, de beauté qui est inné au cœur de l'homme. « La piété est au cœur ce que la poésie est à l'imagination, ce qu'une belle métaphysique est à l'esprit ; elle exerce toute l'étendue de notre sensibilité. » Enfin, elle est l'unique fondement de la morale. « Nous ne voyons bien nos devoirs qu'en Dieu. C'est le seul fond sur lequel ils soient toujours lisibles à l'esprit. » « Sans le dogme, la morale n'est que maximes et que sentences ; avec le dogme, elle est précepte, obligation, nécessité. » « Il faut du ciel à la morale, comme de l'air à un tableau. » Que d'ailleurs l'ensemble des dogmes chrétiens soit peut-être malaisé à admettre, il est possible : « La vertu n'est

pas une chose facile ; pourquoi la religion le serait-elle? » Gardons-nous au surplus d'exagérer les difficultés de croire, et que certains théologiens ne nous en imposent pas ! « C'est leur confiance en eux-mêmes, et la foi secrète qu'ils ont de leur infaillibilité personnelle qui déplaisent dans quelques théologiens. On pourrait leur dire : « Ne doutez jamais de « votre doctrine, mais doutez quelquefois de vos démons- « trations. » « La religion défend de croire au delà de ce qu'elle enseigne. » « Dieu a égard aux siècles. Il pardonne aux uns leurs grossièretés, aux autres leurs raffinements... Nous vivons dans un temps malade : il le voit. Notre intelligence est blessée : il nous pardonnera, si nous lui donnons tout entier ce qui peut nous rester de sain. »

Philosophie très humaine, comme on peut voir, et que saint François de Sales eût goûtée, plus peut-être que Jansénius. Pas plus qu'elle ne désespère de l'homme, elle ne désespère de Dieu. En un mot, elle est optimiste, comme l'était au fond celui qui l'a conçue. Nos idées générales sont toujours le reflet ou l'écho de notre tempérament personnel, et nous avons beau nous en défendre, nos conceptions du monde ne sont jamais que la projection de notre moi sur l'univers. Joubert était né optimiste, — car on naît optimiste, comme on naît pessimiste ; — la sérénité, la bienveillance, la gaîté même formaient le fond de son humeur, et c'est cette parfaite bonne grâce, inaltérable et souriante, qui rendait ce « Platon à cœur de La Fontaine » si justement cher à tous ses amis. Chateaubriand lui écrivait « qu'il voulait voir l'enfer même du bon côté », et, d'autre part, nous lisons dans les *Pensées* ce mot qui aurait pu lui servir de devise : « Ne vous exagérez pas les maux de la vie, et n'en méconnaissez pas les biens, si vous cherchez à vivre heureux. » Je crois bien au total que c'est son optimisme même qui a incliné Joubert au christianisme. On a trop dit que le christianisme était une religion pessimiste. Une doctrine n'est pas pessimiste quand elle

proclame l'accord final de la vertu et du bonheur ; et si l'on y songe, quel indéracinable optimisme que celui qui est au fond de la parole biblique : « Croissez et multipliez ! » Mais, ce qui est vrai, c'est que le christianisme n'a pas fermé les yeux aux innombrables misères de l'homme et de la vie ; il les a même soulignées d'autant plus énergiquement, ces misères, qu'il en savait le remède. L'optimisme qu'il professe et qu'il suggère n'est pas celui qui n'est qu'une forme de la niaiserie ou de l'égoïsme satisfait ; il a, si l'on peut dire, traversé le pessimisme, il en a subi l'épreuve, et il y a résisté. Les vrais optimistes, ceux-là seuls qui comptent et qui méritent que l'on discute leurs doctrines, sont ceux qui n'ignorent rien des tragiques dessous de l'existence humaine, et qui, *malgré tout*, gardent quelque espérance. Tel était exactement Joubert. Il avait souffert, il avait vu souffrir autour de lui ; de ces souffrances d'autrui, il avait pris généreusement sa part ; il avait longuement médité la maladie, la douleur et la mort : il était resté optimiste quand même. Plus que beaucoup d'autres, il en avait acheté le droit.

Il y a dans les *Pensées* un mot exquis : « Il faut mourir aimable, si on le peut. » Joubert enseigne non seulement à mourir, mais à vivre aimable. De combien de moralistes peut-on en dire autant?



PENSÉES

MAXIMES ET ESSAIS

ARTICLE PRÉLIMINAIRE

L'AUTEUR PEINT PAR LUI-MÊME

J'ai donné mes fleurs et mon fruit : je ne suis plus qu'un tronc retentissant ; mais quiconque s'assied à mon ombre et m'entend devient plus sage.

Je ressemble en beaucoup de choses au papillon : comme lui j'aime la lumière ; comme lui j'y brûle ma vie ; comme lui j'ai besoin, pour déployer mes ailes, que dans la société il fasse beau autour de moi, et que mon esprit s'y sente environné et comme pénétré d'une douce température, celle de l'indulgence ; j'ai l'esprit et le caractère frileux.

J'ai de la peine à quitter Paris, parce qu'il faut me séparer de mes amis, et de la peine à quitter la campagne, parce qu'il faut me séparer de moi.

J'ai la tête fort aimante et le cœur têtu. Tout ce que j'admire m'est cher, et tout ce qui m'est cher ne peut me devenir indifférent.

Philanthropie et repentir est ma devise.

Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil.

Je ne veux ni d'un esprit sans lumière, ni d'un esprit sans bandeau. Il faut savoir bravement s'aveugler pour le bonheur de la vie.

Au lieu de me plaindre de ce que la rose a des épines, je me félicite de ce que l'épine est surmontée de roses et de ce que le buisson porte des fleurs.

Les tournures propres à la confidence me sont familières. mais non pas celles qui sont propres à la familiarité.

Je n'ai jamais appris à parler mal, à injurier et à maudire.

Quand je ramasse des coquillages et que j'y trouve des perles, j'éxtrais les perles et je jette les coquillages.

S'il fallait choisir, j'aimerais mieux la mollesse qui laisse aux hommes le temps de devenir meilleurs, que la sévérité qui les rend pires, et la précipitation qui n'attend pas le repentir.

J'aime encore mieux ceux qui rendent le vice aimable que ceux qui dégradent la vertu.

Quand je casse les vitres, je veux qu'on soit tenté de me les payer.

Je n'appelle pas raison cette raison brutale qui écrase de son poids ce qui est saint et ce qui est sacré ; cette raison maligne qui se réjouit des erreurs quand elle peut les découvrir ; cette raison insensible et dédaigneuse qui insulte à la crédulité.

La bonté d'autrui me fait autant de plaisir que la mienne.

Mes découvertes, et chacun a les siennes, m'ont ramené aux préjugés.

Mon âme habite un lieu par où les passions ont passé : je les ai toutes connues.

Le chemin de la vérité! j'y ai fait un long détour; aussi le pays où vous vous égarez m'est bien connu.

La révolution a chassé mon esprit du monde réel en me le rendant trop horrible.

Je suis propre à semer, mais non pas à bâtir et à fonder.

Le ciel n'a mis dans mon intelligence que des rayons, et ne m'a donné pour éloquence que de beaux mots. Je n'ai de force que pour m'élever, et pour vertu qu'une certaine incorruptibilité.

Je suis, comme Montaigne, impropre au discours continu.

J'ai souvent touché du bout des lèvres la coupe où était l'abondance; mais c'est une eau qui m'a toujours fui.

Je suis comme une harpe éolienne, qui rend quelques beaux sons, mais qui n'exécute aucun air. Aucun vent constant n'a soufflé sur moi.

Comme Dédale, je me forge des ailes; je les compose peu à peu, en y attachant une plume chaque jour.

Mon esprit aime à voyager dans des espaces ouverts, et à se jouer dans des flots de lumière, où il n'aperçoit rien, mais où il est pénétré de joie et de clarté. Et que suis-je?... qu'un atome dans un rayon!

Mes effluvions sont les rêves d'une ombre.

Je ressemble au peuplier, cet arbre qui a toujours l'air jeune, même quand il est vieux.

Je rends grâce au ciel de ce qu'il a fait de mon esprit une chose légère, et qui est propre à s'élever en haut.

Mme Victorine de Châtenay disait de moi que j'avais l'air d'une âme qui a rencontré par hasard un corps, et qui s'en tire comme elle peut. Je ne puis disconvenir que ce mot ne soit juste.

J'aime, comme l'alouette, à me promener loin et au-dessus de mon nid.

Dans mes habitations, je veux qu'il se mêle toujours beaucoup de ciel et peu de terre. Mon nid sera d'oiseau, car mes pensées et mes paroles ont des ailes.

Oh ! qu'il est difficile d'être à la fois ingénieux et sensé ! J'ai été privé longtemps des idées qui convenaient à mon esprit, ou du langage qui convenait à ces idées. Longtemps j'ai supporté les tourments d'une fécondité qui ne peut pas se faire jour.

Je n'aime la philosophie, et surtout la métaphysique, ni quadrupède ni bipède ; je la veux ailée et chantante.

Vous allez à la vérité par la poésie, et j'arrive à la poésie par la vérité.

On peut avoir du tact de bonne heure et du goût fort tard ; c'est ce qui m'est arrivé.

Ah ! si je pouvais m'exprimer par la musique, par la danse, par la peinture, comme je m'exprime par la parole, combien j'aurais d'idées que je n'ai pas, et combien de sentiments qui me seront toujours inconnus !

J'ai fort étroite cette partie de la tête destinée à recevoir les choses qui ne sont pas claires.

Quand je luis... je me consume.

Je ne puis faire bien qu'avec lenteur et avec une extrême fatigue. Derrière ma faiblesse il y a de la force ; la faiblesse est dans l'instrument. Derrière la force de beaucoup de gens, il y a de la faiblesse. Elle est dans le cœur, dans la raison, dans le trop peu de franche bonne volonté.

J'ai trop de cervelle pour ma tête ; elle ne peut pas jouer à l'aise dans son étui.

J'ai beaucoup de formes d'idées, mais trop peu de formes de phrases.

En toutes choses, il me semble que les idées intermédiaires me manquent, ou m'ennuient trop.

J'ai voulu me passer des mots et les ai dédaignés : les mots se vengent par la difficulté.

S'il est un homme tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot, c'est moi.

De certaines parties naissent naturellement trop finies en moi pour que je puisse me dispenser de finir de même tout ce qui doit les accompagner. Je sais trop ce que je vais dire, avant d'écrire.

On dira que je parle avec subtilité. C'est quelquefois le seul moyen de pénétration que l'esprit ait en son pouvoir, soit par la nature de la vérité où il veut atteindre, soit par celle des opinions ou des ignorances au travers desquelles il est réduit à s'ouvrir péniblement une issue.

J'aime à voir deux vérités à la fois. Toute bonne comparaison donne à l'esprit cet avantage.

J'ai toujours une image à rendre, une image et une pensée, deux choses pour une et double travail pour moi.

Ce n'est pas ma phrase que je polis, mais mon idée. Je m'arrête jusqu'à ce que la goutte de lumière dont j'ai besoin soit formée et tombe de ma plume.

Je voudrais monnayer la sagesse, c'est-à-dire la frapper en *maximes*, en *proverbes*, en *sentences* faciles à retenir et à transmettre. Que ne puis-je décrier et bannir du langage des hommes, comme une monnaie altérée, les mots dont ils abusent et qui les trompent !

Je voudrais faire passer le sens exquis dans le sens commun, ou rendre commun le sens exquis.

J'avais besoin de l'âge pour apprendre ce que je voulais savoir, et j'aurais besoin de la jeunesse pour bien dire ce que je sais.

Le ciel n'avait donné de la force à mon esprit que pour un temps, et ce temps est passé.

Les hommes sont comptables de leurs actions ; mais moi, c'est de mes pensées que j'aurai à rendre compte. Elles ne servent pas seulement de fondement à mon ouvrage, mais à ma vie.

Mes idées ! c'est la maison pour les loger qui me coûte à bâtir.

Le ver à soie file ses coques, et je file les miennes ; mais on ne les dévidera pas. Comme il plaira à Dieu !



ARTICLE PREMIER

DE DIEU, DE LA CRÉATION, DE L'ÉTERNITÉ, DE LA PIÉTÉ, DE LA RELIGION, DES LIVRES SAINTS ET DES PRÊTRES.

---

1. — On connaît Dieu par la piété, seule modification de notre âme par laquelle il soit mis à notre portée et puisse se montrer à nous.

2. — Nous croyons toujours que Dieu est semblable à nous-mêmes : les indulgents l'annoncent indulgent ; les haineux le prêchent terrible.

3. — Tout ce qui est très spirituel, et où l'âme a vraiment part, ramène à Dieu, à la piété. L'âme ne peut se mouvoir, s'éveiller, ouvrir les yeux, sans sentir Dieu. On sent Dieu avec l'âme, comme on sent l'air avec le corps.

4. — Oserai-je le dire? On connaît Dieu facilement, pourvu qu'on ne se contraigne pas à le définir.

5. — On ne comprend la terre que lorsqu'on a connu le ciel. Sans le monde religieux, le monde sensible offre une énigme désolante.

6. — Le Dieu de la métaphysique n'est qu'une idée, mais le Dieu des religions, le Créateur du ciel et de la terre, le Juge souverain des actions et des pensées, est une force.

7. — Notre immortalité nous est révélée d'une révélation innée et infuse dans notre esprit. Dieu lui-même, en le créant, y dépose cette parole, y grave cette vérité, dont les traits et le son demeurent indestructibles. Mais, en ceci, Dieu nous parle tout bas et nous illumine en secret. Il faut, pour l'entendre, du silence intérieur ; il faut, pour apercevoir sa lumière, fermer nos sens et ne regarder que dans nous.

8. — Notre âme est toujours pleinement vivante ; elle l'est dans l'infirme, dans l'évanoui, dans le mourant ; elle l'est plus encore après la mort.

9. — Il n'est permis de parler aux hommes de la destruction que pour les faire songer à la durée, et de la mort que pour les faire songer à la vie ; car la mort court à la vie, et la destruction se précipite dans la durée.

10. — Le courroux de Dieu est d'un moment ; la miséricorde divine est éternelle.

11. — Rien dans le monde moral n'est perdu, comme dans le monde matériel rien n'est anéanti. Toutes nos pensées et tous nos sentiments ne sont ici-bas que le commencement de sentiments et de pensées qui seront achevés ailleurs.

12. — Où vont nos idées? Elles vont dans la mémoire de Dieu.

13. — Dieu, en les créant, parle aux âmes et aux natures, et leur donne des instructions dont elles oublient le sens, mais dont l'impression demeure. De cette parole et de ce rayon ainsi déposés, il nous reste, dans les plus grands obscurcissements de l'âme et dans les plus grandes inattentions de l'esprit, une espèce de bourdonnement et de crépuscule qui ne cessent jamais, et nous troublent tôt ou tard dans nos dissipations extérieures.

14. — Dieu mettra-t-il les belles pensées au rang des belles actions? Ceux qui les ont cherchées, qui s'y plaisent et s'y attachent, auront-ils une récompense? Le philosophe et le politique seront-ils payés de leurs plans, comme l'homme de

bien sera payé de ses bonnes œuvres? Et les travaux utiles ont-ils un mérite, aux yeux de Dieu, comme les bonnes mœurs? Peut-être bien; mais le premier prix n'est pas assuré comme le second et ne sera pas le même; Dieu n'en a pas mis dans nos âmes l'espérance et la certitude; d'autres motifs nous déterminent. Pourtant, je me représente fort bien Bossuet, Fénelon, Platon, portant leurs ouvrages devant Dieu, même Pascal et La Bruyère, même Vauvenargues et La Fontaine, car leurs œuvres peignent leur âme et peuvent leur être comptées dans le ciel. Mais il me semble que J.-J. Rousseau et Montesquieu n'auraient osé y présenter les leurs : ils n'y ont mis que leur esprit, leur humeur et leurs efforts. Quant à Voltaire, les siennes le peignent aussi, et elles lui seront comptées, je pense, mais à sa charge.

15. — Dieu a égard aux siècles. Il pardonne aux uns leurs grossièretés, aux autres leurs raffinements. Mal connu par ceux-là, méconnu par ceux-ci, il met à notre décharge, dans ses balances équitables, les superstitions et les incrédulités des époques où nous vivons. Nous vivons dans un temps malade : il le voit. Notre intelligence est blessée : il nous pardonnera, si nous lui donnons tout entier ce qui peut nous rester de sain.

16. — Il faut aller au ciel; là sont dans leurs types toutes les choses, toutes les vérités, tous les plaisirs, dont nous n'avons ici-bas que les ombres. Telle est la suprême beauté de ce monde, que bien nommer ce qui s'y trouve, ou même le désigner avec exactitude, suffirait pour former un beau style et pour faire un beau livre.

17. — Le ciel est pour ceux qui y pensent.

18. — La piété est une sagesse sublime, qui surpasse toutes les autres, une espèce de génie, qui donne des ailes à l'esprit. Nul n'est sage s'il n'est pieux.

19. — La piété est une espèce de pudeur. Elle nous fait baisser la pensée, comme la pudeur nous fait baisser les yeux, devant tout ce qui est défendu.

20. — La piété est au cœur ce que la poésie est à l'imagination, ce qu'une belle métaphysique est à l'esprit ; elle exerce toute l'étendue de notre sensibilité. C'est un sentiment par lequel l'âme reçoit une telle modification, qu'elle a par lui sa rondeur absolue et toute la perfection dont sa nature est susceptible.

21. — La piété est le seul moyen d'échapper à la sécheresse que le travail de la réflexion porte inévitablement dans les sources de nos sensibilités.

22. — Il faut aux femmes une piété plutôt tendre que raisonnée, et aux hommes une grave plutôt que tendre piété.

23. — La charité est une espèce de piété. Les dégoûts se taisent tellement devant elle, qu'on peut dire que, pour les pieux, toutes les afflictions ont de l'attrait.

24 — La religion fait au pauvre même un devoir d'être libéral, noble, généreux, magnifique par la charité.

25. — Dieu n'a pas seulement mis dans l'homme l'amour de soi, mais aussi l'amour des autres. Le pourquoi de la plupart de nos qualités, c'est qu'on est bon, c'est qu'on est homme, c'est qu'on est l'ouvrage de Dieu.

26. — Aimer Dieu et se faire aimer de lui, aimer nos semblables et nous faire aimer d'eux : voilà la morale et la religion ; dans l'une et dans l'autre, l'amour est tout : fin, principe et moyen.

27. — Il faut rendre les hommes insatiables de Dieu ; c'est une faim dont ils seront malheureusement assez distraits par les passions et les affaires.

28. — Penser à Dieu est une action.

29. — Dieu aime l'âme, et comme il y a un attrait qui porte l'âme à Dieu, il y en a un, si j'ose ainsi parler, qui porte Dieu à l'âme. Il fait de l'âme ses délices.

30. — Dieu! et de là toutes les vertus, tous les devoirs. S'il en est où l'idée de Dieu ne soit mêlée, il s'y trouve toujours quelque défaut ou quelque excès ; il y manque ou le nombre, ou le poids, ou la mesure, toutes choses dont l'exactitude est divine.

31. — Nous ne voyons bien nos devoirs qu'en Dieu. C'est le seul fond sur lequel ils soient toujours lisibles à l'esprit.

32. — Il n'y a d'heureux que les bons, les sages et les saints ; mais les saints le sont plus que tous les autres, tant la nature humaine est faite pour la sainteté.

33. — Rendons-nous agréables à Dieu ; on le peut en tout temps, en tout lieu, en tout état de décadence. L'estime de Dieu, si l'on peut s'exprimer ainsi, est plus facile à obtenir que l'estime des hommes, parce que Dieu nous tient compte de nos efforts.

34. — Il faut céder au ciel et résister aux hommes.

35. — Quand Dieu se retire du monde, le sage se retire en Dieu.

36. — Ceux-là seuls veillent, ô mon Dieu, qui pensent à vous et qui vous aiment. Tous les autres sont endormis ; ils font des rêves et s'attachent à des fantômes. Vous seul êtes la réalité. Rien n'est bien que d'occuper de vous son cœur et son esprit, de faire toutes choses pour vous, de n'être mû que par vous. Mais l'homme est-il fait pour jouir ici-bas d'une telle félicité? S'il en était capable, il aurait sa perfection.

37. — L'oubli des choses de la terre, et l'intention aux choses du ciel ; l'exemption de toute ardeur, de tout souci, de tout trouble et de tout effort ; la plénitude de la vie, sans aucune agitation ; les délices du sentiment, sans le travail de la pensée ; les ravissements de l'extase, sans les apprêts de la méditation ; en un mot, la spiritualité pure, au sein du monde et parmi le tumulte des sens : ce n'est que le bonheur d'une minute, d'un

instant ; mais cet instant de piété répand de la suavité sur nos mois et sur nos années.

38. — La religion est la poésie du cœur ; elle a des enchantements utiles à nos mœurs ; elle nous donne et le bonheur et la vertu.

39. — La piété n'est pas une religion, quoiqu'elle soit l'âme de toutes. On n'a pas une religion quand on a seulement de pieuses inclinations, comme on n'a pas de patrie quand on a seulement de la philanthropie. On n'a une patrie, et l'on n'est citoyen d'un pays, que lorsqu'on se décide à observer et à défendre certaines lois, à obéir à certains magistrats, et à adopter certaines manières d'être et d'agir.

40. — La religion n'est ni une théologie, ni une théosophie ; elle est plus que tout cela : une discipline, une loi, un joug, un indissoluble engagement.

41. — Ne pourrait-on pas dire que, depuis l'avènement de Jésus-Christ, Dieu a infusé dans la nature plus de lumière et plus de grâce? Il semble, en effet, que depuis ce temps il y a eu dans le monde une connaissance plus générale de tous les devoirs, et une facilité plus répandue et plus commune à pratiquer les vraies vertus et toutes les grandes vertus.

42. — Il faut aimer la religion comme une espèce de patrie et de nourrice : c'est elle qui a allaité nos vertus, qui nous a montré le ciel, et qui nous a appris à marcher dans les sentiers de nos devoirs.

43. — La religion est pour l'un sa littérature et sa science ; elle est pour l'autre ses délices et son devoir.

44. — Aucune doctrine ne fut jamais aussi bien proportionnée que la doctrine chrétienne à tous les besoins naturels du cœur et de l'esprit humain. La pompe et le faste qu'on reproche à l'Église ont été l'effet et sont la preuve de son incomparable excellence. D'où sont venues, en effet, cette puissance et ces richesses poussées à l'excès, si ce n'est de l'enchantement

où elle mit le monde entier? Ravis de sa beauté, des millions d'hommes la comblèrent, de siècle en siècle, de dons, de legs, de cessions. Elle eut le don de se faire aimer et celui de faire des heureux. C'est ce qui fit tant de prodiges ; c'est de là que lui vint son pouvoir.

45. — On ne peut ni parler contre le christianisme sans colère, ni parler de lui sans amour.

46. — Dans le christianisme, et surtout dans le catholicisme, les mystères sont des vérités purement spéculatives, d'où naissent, par la réunion d'un mystère à l'autre, des vérités éminemment pratiques.

47. — La religion défend de croire au delà de ce qu'elle enseigne.

48. — Quand on ne peut pas croire qu'il y a eu révélation, on ne croit rien fixement, fermement, invariablement.

49. — Les sectes austères sont d'abord les plus révérées ; mais les sectes mitigées ont toujours été les plus durables.

50. — La même croyance unit plus les hommes que le même savoir ; c'est sans doute parce que les croyances viennent du cœur.

51. — Il est permis de s'affliger, mais il n'est jamais permis de rire de la religion d'autrui.

52. — Il faut attaquer la superstition par la religion, et non par la physique : c'est un terrain où elle n'est pas. Que si vous l'y amenez, en la faisant sortir d'elle-même, vous la faites sortir aussi de toute idée du ciel, et au lieu de la corriger, vous risquez de la rendre pire.

53. — La superstition est la seule religion dont soient capables les âmes basses.

54. — Tous ceux qui manquent de religion sont privés d'une vertu, et eussent-ils toutes les autres, ils ne pourraient être parfaits.

55. — Qu'est-ce qui est le plus difforme, ou d'une religion sans vertu, ou de vertus sans religion?

56. — L'incrédulité n'est qu'une manière d'être de l'esprit ; mais l'impiété est un véritable vice du cœur. Il entre dans ce sentiment de l'horreur pour ce qui est divin, du dédain pour les hommes, et du mépris pour l'aimable simplicité.

57. — Il y a deux sortes d'athéisme : celui qui tend à se passer de l'idée de Dieu, et celui qui tend à se passer de son intervention dans les affaires humaines.

58. — L'irréligion par ignorance est un état de rudesse et de barbarie intérieure. L'esprit qu'aucune croyance, aucune foi n'a plié et amolli, reste sauvage et incapable d'une certaine culture et d'un certain ensemencement. Mais l'incrédulité dogmatique est un état d'irritation et d'exaltation ; elle nous met en guerre perpétuelle avec nous-mêmes, notre éducation, nos habitudes, nos premières opinions ; avec les autres, nos pères, nos frères, nos voisins, nos anciens maîtres ; avec l'ordre public, que nous regardons comme un désordre ; avec le temps présent, que nous croyons moins éclairé qu'il ne doit l'être ; avec le temps passé, dont nous méprisons l'ignorance et la simplicité. L'avenir et le genre humain dans son éternité future, voilà les deux idoles et les seules idoles de l'incrédulité systématique.

59. — La différence est grande d'accepter pour idoles Mahomet ou Luther, ou de ramper aux pieds de J.-J. Rousseau et de Voltaire. On crut du moins n'obéir qu'à Dieu, en suivant Mahomet, qu'aux Écritures, en écoutant Luther. Et peut-être ne faut-il pas décrier le penchant qu'a le genre humain d'abandonner à ceux qu'il croit amis de Dieu le soin de régler sa conscience et de déterminer son esprit. Considéré seulement sous le rapport de l'utilité sociale et présente, ce penchant est utile et conforme à l'ordre. C'est l'assujettissement aux esprits irréligieux qui seul est funeste et proprement dépravateur.

60. — La vertu n'est pas une chose facile ; pourquoi la religion le serait-elle?

61. — Ferme les yeux, et tu verras.

62. — Pour arriver aux régions de la lumière, il faut passer par les nuages. Les uns s'arrêtent là ; d'autres savent passer outre.

63. — Il faut craindre de se tromper en poésie, quand on ne pense pas comme les poètes, et en religion, quand on ne pense pas comme les saints.

64. — Avec Dieu il ne faut être ni savant ni philosophe, mais enfant, esclave, écolier, et tout au plus poète.

65. — La dévotion embellit l'âme, surtout l'âme des jeunes gens.

66. — Ceux qui n'ont pas été dévots n'ont jamais eu l'âme assez tendre.

67. — Quand l'humilité n'accompagne pas la dévotion, celle-ci devient inévitablement orgueil.

68. — Dieu éclaire ceux qui pensent souvent à lui et qui lèvent les yeux vers lui.

69. — L'idée de Dieu est une lumière, une lumière qui guide, qui réjouit ; la prière en est l'aliment.

70. — Les meilleures prières sont celles qui n'ont rien de distinct et qui participent ainsi de la simple adoration. Dieu n'écoute que les pensées et les sentiments. Les paroles intérieures sont les seules qu'il entende.

71. — Le prie-Dieu est un meuble indispensable au bon ordre ; où il n'est pas, il n'y a point de pénates, point de respect.

72. — Ce qui rend le culte utile, c'est sa publicité, sa manifestation extérieure, son bruit, sa pompe, son fracas et son observance universellement et visiblement insinuée dans tous les détails de la vie publique et de la vie intérieure ; c'est là seulement ce qui fait les fêtes, les temps et les véritables variétés de l'année. Aussi faut-il dire hardiment que les chants, les

cloches, l'encens, le maigre, l'abstinence, etc., étaient des institutions profondément sages, et des choses utiles, importantes, nécessaires, indispensables.

73. — Il n'y a de véritables fêtes que les fêtes religieuses. Le pauvre offre à Dieu, dans ces saints jours, le sacrifice de son salaire, par son repos.

74. — Les évolutions religieuses, comme les processions, les génuflexions, les inclinations du corps et de la tête, la marche et les stations, ne sont ni de peu d'effet, ni de peu d'importance. Elles assouplissent le cœur à la piété et courbent l'esprit vers la foi.

75. — La religion est un feu que l'exemple entretient, et qui s'éteint, s'il n'est communiqué.

76. — Pour être pieux, il faut qu'on se fasse petit. Les attitudes qui, en nous faisant ployer nos membres, en amoindrissent le volume ou en inclinent la hauteur, sont favorables à la piété. Aussi dit-on que la piété nous porte à nous anéantir devant Dieu.

77. — Les cérémonies du catholicisme plient à la politesse.

78. — Les saints qui ont eu de l'esprit me paraissent supérieurs aux philosophes. Ils ont tous vécu plus heureux, plus utiles, plus exemplaires.

79. — Les prêtres sont les vrais philosophes, quoiqu'ils en rejettent le nom ; les vrais amis de la sagesse, de l'ordre public et secret.

80. — Ainsi que le médecin fait souvent la médecine avec son tempérament, et le moraliste la morale avec son caractère, le théologien fait souvent la théologie avec son humeur.

81. — C'est leur confiance en eux-mêmes, et la foi secrète qu'ils ont de leur infaillibilité personnelle, qui déplaisent dans quelques théologiens. On pourrait leur dire : Ne doutez jamais de votre doctrine, mais doutez quelquefois de vos démonstra-

tions. La modestie sied bien à la dignité ; elle sied à la majesté même. Il faut porter la défiance de soi jusque dans l'exposition des vérités les plus sacrées et les plus indubitables.

82. — La Bible est aux religions ce que l'Iliade est à la poésie.

83. — Il y a dans l'Écriture beaucoup de choses qui, sans être d'une clarté parfaite, sont cependant toutes vraies. Il était nécessaire de nous entretenir, par l'obscurité, dans la crainte et dans le mérite de la foi. Il faut insister sur ce qui est clair, et glisser sur ce qui est obscur ; éclaircir ce qui est incertain par ce qui est manifeste ; ce qui est trouble par ce qui est serein ; ce qui est nébuleux par ce qui est lucide ; ce qui embarrasse et contrarie la raison par ce qui la contente. Les jansénistes ont fait tout le contraire : ils insistent sur ce qui est incertain, obscur, affligeant, et glissent sur le reste ; ils éclipsent les vérités lumineuses et consolantes par l'interposition des vérités opaques et terribles. Application : *Multi vocati*, voilà une vérité claire ; *Pauci electi*, voilà une vérité obscure. « Nous sommes enfants de colère », voilà une vérité sombre, nébuleuse, effrayante. « Nous sommes tous enfants de Dieu ; il est venu sauver les pécheurs, et non les justes ; il aime tous les hommes et veut les sauver tous ; » voilà des vérités où il y a de la clarté, de la douceur, de la sérénité, de la lumière. Rappelons et confirmons la règle : 1° il y a beaucoup d'oppositions et même d'apparentes contradictions dans l'Écriture et dans les doctrines de l'Église, dont cependant aucune n'est fausse ; 2° Dieu les y a mises ou permises, pour tenir, par l'embarras et l'incertitude, dans la crainte et le mérite de la foi. Il faut tempérer ce qui effraye la raison par ce qui la rassure, ce qui est austère par ce qui console. Les jansénistes troublent la sérénité et n'illuminent pas le trouble. On ne doit cependant pas les condamner pour ce qu'ils disent, car cela est vrai, mais pour ce qu'ils taisent, car cela est vrai aussi, et même plus vrai, c'est-à-dire d'une vérité plus facile à saisir, et plus complète dans son cercle et dans tous ses points. La théologie, quand ils nous l'exposent, n'a que la moitié de son disque, et leur morale ne regarde Dieu que d'un œil.

84. — Les jansénistes ont trop d'horreur de la nature, qui est cependant l'œuvre de Dieu. Dieu avait mis en elle plus d'incorruptibilité qu'ils ne le supposent ; en sorte que l'infection absolue de la masse était impossible. Ils ôtent au bienfait de la création, pour donner au bienfait de la rédemption, au Père pour donner au Fils.

85. — Il n'y a de beau que Dieu : et, après Dieu, ce qu'il y a de plus beau, c'est l'âme ; et après l'âme, la pensée ; et après la pensée, la parole. Or donc, plus une âme est semblable à Dieu, plus une pensée est semblable à une âme, et plus une parole est semblable à une pensée plus tout cela est beau.



ARTICLE II

DE L'HOMME, DES ORGANES DE L'AME ET DES FACULTÉS INTELLECTUELLES

---

1. — Il y a deux existences que l'homme enfermé dans lui-même pourrait connaître : la sienne et celle de Dieu ; je suis, donc Dieu est. Mais la sensation seule peut lui apprendre celle des corps.

2. — Nous voyons tout à travers nous-mêmes. Nous sommes un milieu toujours interposé entre les choses et nous.

3. — Le corps est la baraque où notre existence est campée.

4. — Ce n'est guère que par le visage qu'on est soi. Le corps montre le sexe plus que la personne, l'espèce plus que l'individu.

5. — Au-dessous de la tête, des épaules et de la poitrine commence l'animal, ou cette partie du corps où l'âme ne doit pas se plaire.

6. — Il y a, dans le visage, quelque chose de lumineux, qui ne se trouve pas dans les autres parties du corps.

7. — Il y a, dans les yeux, de l'esprit, de l'âme et du corps.

8. — Les sens sont des lieux où l'âme a des plaisirs et des douleurs. Par la mort, par l'âge et souvent par la maladie, ces

lieux sont détruits. Par le recueillement, la prière et l'austérité religieuse ou philosophique, l'âme en est absente.

9. — Plus j'y pense, plus je vois que l'esprit est quelque chose hors de l'âme, comme les mains sont hors du corps, les yeux hors de la tête, les branches hors du tronc. Il aide à *pouvoir*, mais non pas à *être plus*.

10. — La réminiscence est comme l'ombre du souvenir.

11. — L'esprit consiste à avoir beaucoup de pensées inutiles, et le bon sens, à être bien pourvu des notions nécessaires.

12. — C'est à l'imagination que les plus grandes vérités sont révélées : par exemple, la Providence, sa marche, ses desseins ; ils échappent à notre jugement ; l'imagination seule les voit.

13. — L'imagination est tellement nécessaire, dans la littérature et dans la vie, que ceux même qui n'en ont pas et la décrient sont obligés de s'en faire une.



ARTICLE III

DE LA NATURE DES ESPRITS

1. — Les esprits sont semblables aux champs : dans quelques-uns, ce qui vaut le mieux, c'est la superficie ; dans quelques autres, c'est le fond, à une grande profondeur.

2. — Chaque esprit a sa lie.

3. — Les esprits délicats sont tous des esprits nés sublimes, mais qui n'ont pas pu prendre l'essor, parce que ou des organes trop faibles, ou une santé trop variée, ou de trop molles habitudes ont retenu leurs élans.

4. — Génies gras, ne méprisez pas les maigres !

5. — Il y a une faiblesse de corps qui procède de la force de l'esprit, et une faiblesse d'esprit qui vient de la force du corps.

6. — Il est des esprits légers, mais qui n'ont pas de légères opinions ; leurs doctrines et leurs vertus les rendent graves, quand il le faut. Il y a, au contraire, des esprits sérieux et sombres qui ont des doctrines très futiles, et alors tout est perdu.

7. — Il y a des hommes qui n'ont tout leur esprit que lorsqu'ils sont de bonne humeur, et d'autres que lorsqu'ils sont tristes.

8. — On n'est jamais médiocre quand on a beaucoup de bon sens et beaucoup de bons sentiments.

9. — Se mêler des petits objets comme des grands, être propre et prêt aux uns comme aux autres, n'est pas faiblesse et petitesse, mais capacité et suffisance.

10. — Ceux qui ont refusé à leur esprit des pensées graves tombent dans les idées sombres.

11. — Les esprits pénétrants dépassent les préliminaires : ils ne s'arrêtent pas sur le bord des questions et n'y arrêtent personne.

12. — Il est des têtes qui n'ont point de fenêtres et que le jour ne peut frapper d'en haut. Rien n'y vient du côté du ciel.

13. — Il y a dans certains esprits un noyau d'erreur qui attire et assimile tout à lui-même.

14. — L'esprit dur est un marteau qui ne sait que briser. La dureté d'esprit n'est pas quelquefois moins funeste et moins odieuse que la dureté de cœur.

15. — Il est des esprits semblables à ces miroirs convexes ou concaves, qui représentent les objets tels qu'ils les reçoivent, mais qui ne les reçoivent jamais tels qu'ils sont.

16. — Il y a dés esprits-machines qui digèrent ce qu'ils apprennent, comme le canard de Vaucanson digérait les aliments : digestion mécanique et qui ne nourrit pas.

17. — Il est des esprits méditatifs et difficiles qui sont distraits dans leurs travaux par des perspectives immenses et les lointains du τό καλόν ou du beau céleste, dont ils voudraient mettre partout quelque image ou quelque rayon, parce qu'ils l'ont toujours devant la vue, même alors qu'ils n'ont rien devant les yeux ; esprits amis de la lumière, qui, lorsqu'il leur vient une idée à mettre en œuvre, la considèrent longuement et attendent qu'elle reluise, comme le prescrivait Buffon, quand il définis-

sait le génie l'aptitude à la patience ; esprits qui ont éprouvé que la plus aride matière et les mots même les plus ternes renferment en leur sein le principe et l'amorce de quelque éclat, comme ces noisettes des fées, où l'on trouvait des diamants, quand on en brisait l'enveloppe, et qu'on avait des mains heureuses ; esprits qui sont persuadés que ce beau dont ils sont épris, le beau élémentaire et pur, est répandu dans tous les points que peut atteindre la pensée, comme le feu dans tous les corps ; esprits attentifs et perçants qui voient ce feu dans les cailloux de toute la littérature, et ne peuvent se détacher de ceux qui tombent en leurs mains qu'après avoir cherché longtemps la veine qui le recélait, et l'en avoir fait soudainement jaillir ; esprits qui ont aussi leurs systèmes, et qui prétendent, par exemple, que voir en beau et embellir, c'est voir et montrer chaque chose telle qu'elle est réellement dans les recoins de son essence, et non pas telle qu'elle existe aux regards des inattentifs, qui ne considèrent que les surfaces ; esprits qui se contentent peu, à cause d'une perspicacité qui leur fait voir trop clairement et les modèles qu'il faut suivre et ceux que l'on doit éviter ; esprits actifs, quoique songeurs, qui ne peuvent se reposer que sur des vérités solides, ni être heureux que par le beau, ou du moins par ces agréments divers qui en sont des parcelles menues et de légères étincelles ; esprits bien moins amoureux de gloire que de perfection, qui paraissent oisifs et qui sont les plus occupés, mais qui, parce que leur art est long et que la vie est toujours courte, si quelque hasard fortuné ne met à leur disposition un sujet où se trouve en surabondance l'élément dont ils ont besoin et l'espace qu'il faut à leurs idées, vivent peu connus sur la terre et y meurent sans monument, n'ayant obtenu en partage, parmi les esprits excellents, qu'une fécondité interne et qui n'eut que peu de confidents.



ARTICLE IV

DES PASSIONS ET DES AFFECTIONS DE L'AME

---

1. — Il faut purger les passions ; toutes peuvent devenir innocentes, si elles sont bien dirigées et modérées. La haine même peut être une affection louable, quand elle n'est causée en nous que par le vif amour du bien. Tout ce qui rend les passions plus pures les rend plus fortes, plus durables et plus délicieuses.

2. — Nous employons aux passions l'étoffe qui nous a été donnée pour le bonheur.

3. — Les passions ne sont que nature ; c'est le non-repentir qui est corruption.

4. — Le remords est le châtiment du crime ; le repentir en est l'expiation. L'un appartient à une conscience tourmentée ; l'autre à une âme changée en mieux.

5. — Quand on a trop craint ce qui arrive, on finit par éprouver quelque soulagement lorsque cela est arrivé.

6. — Le sentiment rend insipide tout ce qui n'est pas lui ; c'est là son inconvénient. C'est aussi le grand inconvénient du plaisir : il dégoûte de la raison.

7. — Celui qui craint les plaisirs vaut mieux encore que celui qui les hait.

8. — Il entre, dans toute espèce de débauche, beaucoup de froideur d'âme ; elle est un abus réfléchi et volontaire du plaisir.

9. — Rien ne rapetisse l'homme comme les petits plaisirs.

10. — Les aveugles sont gais, parce que leur esprit n'est pas distrait de la représentation des choses qui peuvent leur plaire, et qu'ils ont encore plus d'idées que nous n'avons de spectacles. C'est un dédommagement que le ciel leur accorde.

11. — Tout ce qui occupe des autres égaye ; tout ce qui n'occupe que de soi attriste. De là cette mélancolie, sentiment de l'homme qui vit enfermé en lui-même.

12. — On n'est guère malheureux que par réflexion.

13. — Dieu a ordonné au temps de consoler les malheureux.

14. — Il y a, dans la colère et la douleur, une détente qu'il faut savoir saisir et presser.

15. — Ce sont toujours nos impuissances qui nous irritent.

16. — Le bonheur est de sentir son âme bonne ; il n'y en a point d'autre, à proprement parler, et celui-là peut exister dans l'affliction même ; de là vient qu'il est des douleurs préférables à toutes les joies, et qui leur seraient préférées par tous ceux qui les ont ressenties.

17. — Ceux qui aiment toujours n'ont pas le loisir de se plaindre et de se trouver malheureux.

18. — Il faut non seulement cultiver ses amis, mais cultiver en soi ses amitiés, les conserver avec soin, les soigner, les arroser, pour ainsi dire.

19. — Qui ne voit pas en beau est mauvais peintre, mauvais ami, mauvais amant ; il ne peut élever son esprit et son cœur jusqu'à la bonté.

20. — Il faut servir son estime à ses amis comme un repas où tout abonde, sans taxer ni couper les parts.

21. — Ceux qui épient d'un œil malin les défauts de leurs amis les découvrent avec joie. Qui n'est jamais dupe n'est pas ami.

22. — Quand on aime, c'est le cœur qui juge.

23. — Qui n'a pas les faiblesses de l'amitié n'en a pas les forces.

24. — Nous perdons toujours l'amitié de ceux qui perdent notre estime.

25. — C'est une cruelle situation que celle de ne pouvoir se résoudre à haïr et mépriser l'homme qu'on ne peut aimer ni estimer.

26. — La franchise se perd par le silence, par les ménagements, par la discrétion dont les amis usent entre eux.

27. — Le temps calme les ivresses, même celle de l'amitié ; une longue fidélité a ses dernières admirations.

28. — Un homme qui ne montre aucun défaut est un sot ou un hypocrite dont il faut se méfier. Il est des défauts tellement liés à de belles qualités, qu'ils les annoncent et qu'on fait bien de ne pas s'en corriger.

29. — Il faut se faire aimer, car les hommes ne sont justes qu'envers ceux qu'ils aiment.

30. — On ne peut espérer de véritable affection que de ceux qui sont naturellement doux et aimants.

31. — N'admets les avides ni parmi tes amis, ni parmi tes disciples, car ils sont incapables de sagesse et de fidélité.

32. — La haine entre les deux sexes ne s'éteint guère.

33. — Le châtiment de ceux qui ont trop aimé les femmes est de les aimer toujours.

34. — La tendresse est le repos de la passion.

35. — Il y a moins d'indifférence à médire qu'à oublier. L'oubli ! comment ce mot est-il si doux !

36. — Il faut compenser l'absence par le souvenir. La mémoire est le miroir où nous regardons les absents.

37. — Les parfums cachés et les amours secrets se trahissent.

38. — Quiconque éteint dans l'homme un sentiment de bienveillance le tue partiellement.

39. — Tout ce qui multiplie les nœuds qui attachent l'homme à l'homme le rend meilleur et plus heureux.

40. — La multitude des affections élargit le cœur.

41. — Il faut tenir ses sentiments près de son cœur. Lorsqu'on accoutume son cœur à aimer les espèces qui n'existent que pour l'esprit, on n'a plus d'attache qu'aux abstractions, et on leur sacrifie aisément les réalités. Quand on aime tant les hommes en masse, il ne reste plus d'affection à leur distribuer en détail ; on a dépensé toute sa bienveillance pour l'universalité : les individus se présentent trop tard. Ces affections philosophiques, qu'on ne ressent point sans effort, ruinent et dessèchent notre capacité d'aimer.

42. — Si l'apathie est, comme on le dit, de l'égoïsme en repos, l'activité, qu'on vante tant, pourrait bien être de l'égoïsme en mouvement. Ce serait donc l'égoïsme en action qui se plaindrait de l'égoïsme en repos.

43. — Nul n'est bon, ne peut être utile et ne mérite d'être aimé, s'il n'a quelque chose de céleste, soit dans l'intelligence par des pensées, soit dans la volonté par des affections qui sont dirigées vers le ciel.

44. — C'est un bonheur, une grande fortune d'être né bon.

45. — Une partie de la bonté consiste peut-être à estimer et à aimer les gens plus qu'ils ne le méritent ; mais alors une partie de la prudence est de croire que les gens ne valent pas toujours ce qu'on les prise.

46. — On n'est bon que par la pitié. Il faut donc qu'il y ait quelque pitié dans tous nos sentiments, même dans notre indignation, dans nos haines pour les méchants. Mais faut-il qu'il y en ait aussi dans notre amour pour Dieu? Oui, de la pitié pour nous, comme il y en a toujours dans la reconnaissance. Ainsi tous nos sentiments sont empreints de quelque pitié pour nous ou pour les autres. L'amour que nous portent les anges n'est lui-même qu'une pitié continuelle, une éternelle compassion. Chacun est compatissant aux maux qu'il craint.

47. — Si l'on n'y prend garde, on est porté à condamner les malheureux.

48. — N'ayez pas l'esprit plus difficile que le goût, et le jugement plus sévère que la conscience.

49. — Le cœur doit marcher avant l'esprit, et l'indulgence avant la vérité.

50. — Soyez doux et indulgent à tous ; ne le soyez pas à vous-même.

51. — Les bons mouvements ne sont rien, s'ils ne deviennent de bonnes actions.

52. — Recevoir les bienfaits de quelqu'un est une manière plus sûre de se l'attacher, que de l'obliger lui-même. Souvent la vue d'un bienfaiteur importune ; celle d'un homme à qui l'on fait du bien est toujours agréable : on aime en lui son ouvrage.

53. — Vouloir se passer de tous les hommes et n'être l'obligé de personne est le signe certain d'une âme dépourvue de sensibilité.

54. — Tout homme doit être auteur, sinon de bons ouvrages, au moins de bonnes œuvres. Il ne suffit pas d'avoir son talent en manuscrits, et sa noblesse en parchemins.

55. — Il faut faire du bien, lorsqu'on le peut, et faire plaisir à toute heure, car à toute heure on le peut.

56. — Etes-vous pauvre, signalez-vous par des vertus ; êtes-vous riche, signalez-vous par des bienfaits.

57. — Le plaisir de donner est nécessaire au vrai bonheur ; mais le plus pauvre peut l'avoir.

58. — Usez d'épargne, mais non pas aux dépens de toute libéralité. Ayez l'âme d'un roi et les mains d'un sage économe.

59. — Notre crédit est un de nos biens, et nous devons en assister les malheureux.

60. — Quand tu donnes, donne avec joie et en souriant.

61. — Il est permis d'être content de soi par conscience, non par réflexion.

62. — Ayons le cœur haut et l'esprit modeste.

63. — La vanité qui consiste dans le désir de plaire ou de se rendre agréable aux autres est une demi-vertu ; car c'est évidemment une demi-humilité et une demi-charité.

64. — La vanité n'entend raison que lorsqu'elle est contente.

65. — L'amour-propre satisfait est toujours tendre. L'orgueil lui-même a ses tendresses.

66. — Les caractères fiers aiment ceux qu'ils servent.

67. — Il est un besoin d'admirer ordinaire à certaines femmes dans les siècles lettrés, et qui est une altération du besoin d'aimer.

68. — Il est une admiration qui est fille du savoir.

69. — Il faut tâcher, autant qu'on peut, de ne mépriser personne.

70. — Tout vieillit, même l'estime, si l'on n'y prend garde.

71. — Le respect est meilleur encore à éprouver qu'à inspirer, car le respectueux est toujours estimable. Ce sentiment a pour principe une opinion d'excellence qui ne peut se former dans ceux où rien n'est excellent.

72. — Il serait difficile de vivre méprisé et vertueux : nous avons besoin de support.

73. — Par la chasteté, l'âme respire un air pur dans les lieux les plus corrompus ; par la continence, elle est forte en quelque état que soit le corps ; elle est royale par son empire sur les sens ; elle est belle par sa lumière et par sa paix.

74. — Dieu ! que la chasteté produit d'admirables amours ! et de quels ravissements nous privent nos intempérances !

75. — Il suffit de la raison pour être modéré ; mais la piété seule peut rendre chaste.

76. — On a dit que la chasteté était la mère des vertus. Elle enchaîne, en effet, la plus chère et la plus impérieuse de nos passions. L'âme qu'elle habite acquiert, par elle, une énergie qui lui fait surmonter facilement les obstacles qu'elle rencontre dans la route du devoir. Quand la chasteté est perdue, l'âme est molle et lâche : elle n'a plus que les vertus qui ne lui coûtent rien.

77. — Il faut que les regards soient respectueux.

78. — « Dieu punira, disent les Orientaux, celui qui voit et celui qui est vu. » Belle et effrayante recommandation de la pudeur !

79. — Il y a une certaine pudeur à garder dans la misère. Elle a pour principe cette répugnance louable et naturelle à

tous les hommes bien nés, d'exposer aux yeux d'autrui des objets désagréables et dégoûtants. Il faut bien se garder de porter atteinte à ce sentiment honnête dans les autres ou dans soi-même. Il est des hommes dont les bienfaits violent l'infortune ; d'autres dont les plaintes ou la contenance prostituent, en quelque sorte, leur malheur aux passants. Le pauvre doit avoir la modestie des jeunes vierges, qui ne parlent de leur sexe et de leurs infirmités qu'avec retenue, en secret et par nécessité.

80. — Une femme doit avoir de la pudeur, non seulement pour elle-même, mais pour tout son sexe, c'est-à-dire qu'elle doit être jalouse que toutes les femmes en gardent les lois, car ce qui blesse la modestie de l'une blesse la modestie de toutes. Celle qui se met nue aux yeux des hommes déshabille en quelque sorte toutes les femmes honnêtes ; en se montrant sans voiles, elle montre sans voiles toutes les autres.



ARTICLE V

QU'EST-CE QUE LA PUDEUR?

J'ai à peindre un objet charmant, mais qui se refuse sans cesse à la couleur de tous les styles et souffre peu d'être nommé. Je l'envisage ici de haut, et on le saisit avec peine, même quand on le considère dans soi-même ou auprès de soi. Mon entreprise est donc pénible ; elle est impossible peut-être. Je demande au moins qu'on me suive avec persévérance dans le dédale et les détours où mon chemin m'a engagé. Je désire qu'on m'abandonne à la pente qui me conduit. Enfin, je réclame pour moi ce que j'ai moi-même donné à mon sujet et à mon style, une espérance patiente et une longue attention.

La pudeur est on ne sait quelle peur attachée à notre sensibilité, qui fait que l'âme, comme la fleur qui est son image, se replie et se recèle en elle-même, tant qu'elle est délicate et tendre, à la moindre apparence de ce qui pourrait la blesser par des impressions trop vives ou des clartés prématurées. De là cette confusion qui, s'élevant à la présence du désordre, trouble et mêle nos pensées, et les rend comme insaisissables à ses atteintes. De là ce tact mis en avant de toutes nos perceptions, cet instinct qui s'oppose à tout ce qui n'est pas permis, cette immobile fuite, cet aveugle discernement, et cet indicateur muet de ce qui doit être évité ou ne doit pas être connu. De là cette timidité qui rend circonspects tous nos sens, et qui préserve la jeunesse de hasarder son innocence, de

sortir de son ignorance et d'interrompre son bonheur. De là ces effarouchements par lesquels l'inexpérience aspire à demeurer intacte, et fuit ce qui peut trop nous plaire, craignant ce qui peut la blesser.

La pudeur abaisse notre paupière entre nos yeux et les objets, et place un voile plus utile, une gaze plus merveilleuse entre notre esprit et nos yeux. Elle est sensible à notre œil même par un lointain inétendu et un magique enfoncement, qu'elle prête à toutes nos formes, à notre voix, à notre air, à nos mouvements, et qui leur donnent tant de grâce. Car, on peut le voir aisément : ce qu'est leur cristal aux fontaines, ce qu'est un verre à nos pastels, et leur vapeur aux paysages, la pudeur l'est à la beauté et à nos moindres agréments.

Quelle importance a la pudeur? Pourquoi nous fut-elle donnée? De quoi sert-elle à l'âme humaine? Quelle est sa destination, et quelle est sa nécessité? Je vais tâcher de l'expliquer.

Quand la nature extérieure veut créer quelque être apparent, tant qu'il est peu solide encore, elle use de précautions. Elle le loge entre des tissus faits de toutes les matières, par un mécanisme inconnu, et lui compose un tel abri, que l'influence seule de la vie et du mouvement peut, sans effort, y pénétrer. Elle met le germe en repos, en solitude, en sûreté, le parachève avec lenteur et le fait tout à coup éclore. Ainsi s'est formé l'univers ; ainsi se forment en nous toutes nos belles qualités.

Quand la nature intérieure veut créer notre être moral et faire éclore en notre sein quelque rare perfection, d'abord elle en produit les germes, et les dépose au centre de notre existence, loin des agitations qui se font à notre surface. Elle nous fait vivre à l'ombre d'un ornement mystérieux, tant que nous sommes trop sensibles et ne sommes pas achevés, afin que les développements qu'elle prépare à cette époque puissent se faire en sûreté dans nos capacités modestes, et n'y soient pas interrompus par les impressions trop nues des passions dures et fortes, qui s'exhalent des autres êtres et qui émanent de tous les corps.

Comme les molécules qui causent nos sensations, si elles entraient, sans retardement, dans cet asile ouvert à toutes les invasions, détruiraient ce qu'il contient de plus tendre, en livrant notre âme à l'action de la matière, la nature leur oppose un rempart. Elle environne d'un réseau inadhérent et circulaire, transparent et inaperçu, cette alcôve aimante et vivante, où, plongé dans un demi-sommeil, le caractère en son germe reçoit tous ses accroissements. Elle n'y laisse pénétrer qu'un demi-jour, qu'un demi-bruit et que l'essence pure de toutes les affections. Elle oppose une retenue à toutes nos sensations, et nous arme d'un mécanisme suprême qui, aux téguments palpables destinés à protéger, contre la douleur, notre existence extérieure, en surajoute un invisible, propre à défendre du plaisir nos sensibilités naissantes. A cette époque de la vie, enfin, la nature nous donne une enveloppe : cette enveloppe est la pudeur.

On peut, en effet, se la peindre en imaginant un contour où notre existence en sa fleur est de toutes parts isolée, et reçoit les influences terrestres à travers des empêchements qui les dépouillent de leur lie ou en absorbent les excès. Elle arrête à notre surface les inutiles sédiments des impressions qui arrivent du dehors, et, n'admettant entre ses nœuds que leur partie élémentaire, dégagée de toute superfluité, elle fait sans effort contracter à l'âme la sagesse, et à la volonté l'habitude de n'obéir qu'à des mobiles spirituels comme elle. Elle assure à nos facultés le temps et la facilité de se déployer, hors d'atteinte et sans irrégularité, en un centre circonscrit, où la pureté les nourrit et la candeur les environne, comme un fluide transparent. Elle tient nos cœurs en repos et nos sens hors de tumulte, dans ses invisibles liens, incapable de nous contraindre dans notre développement, mais capable de nous défendre, en amortissant tous les chocs et en opposant sa barrière à nos propres excursions, lorsque trop d'agitation pourrait nous nuire ou nous détruire. Elle établit, entre nos sens et toutes leurs relations, une telle médiation et de tels intermédiaires, que, par elle, il ne peut entrer, dans l'enceinte où l'âme réside, que des images ménagées, des émotions mesurées et des sentiments approuvés.

Est-il besoin maintenant de parler de sa nécessité? Ce qu'est aux petits des oiseaux le blanc de l'œuf et cette toile où leur essence est contenue ; ce qu'est au pépin sa capsule ; ce qu'est à la fleur son calice, et ce que le ciel est au monde, la pudeur l'est à nos vertus. Sans cet abri préservateur, elles ne pourraient pas éclore ; l'asile en serait violé, le germe mis à nu et la couvée perdue.

Appliquons cette idée aux faits, et le système aux phénomènes. Nous avons tous de la pudeur, mais non une pudeur pareille. Cette toile immatérielle a des contextures diverses. Elle nous est donnée à tous, mais ne nous est pas départie avec une égale largesse, ni avec la même faveur. Quelques-uns ont une pudeur peu subtilement ourdie ; d'autres n'en ont qu'un lambeau. Ceux qui portent en eux les germes de toutes les perfections ont seuls une pudeur parfaite, seuls une pudeur entière, et dont les innombrables fils se rattachent à tous les points où aboutit leur existence. C'est celle-là que je décris.

Nous ne la gardons pas toujours. Elle est semblable à la beauté : d'affreux accidents nous l'enlèvent, et d'elle-même, sans efforts, elle diminue et s'efface, lorsqu'elle serait inutile et que le but en est atteint. La pudeur, en effet, subsiste aussi longtemps qu'il est en nous quelque particule inconnue qui n'a pas pris sa substance et toute sa solidité, et jusqu'à ce que nos organes aient été rendus susceptibles d'adopter et de retenir des impressions éternelles. Mais quand les molles semences de nos solides qualités ont pris tout leur développement ; quand nos bienveillances premières, comme un lait qui se coagule, ont produit en nous la bonté, ou que notre bonté naturelle est devenue inaltérable ; quand, nourri de notions chastes, notre esprit s'est développé et peut garder cet équilibre que nous appelons la raison, ou que notre raison est formée ; quand nos rectitudes morales ont insensiblement acquis cette indestructibilité qu'on nomme le caractère, ou que le caractère en son germe a reçu tous ses accroissements ; enfin, quand le secret principe d'aucune dépravation ne pouvant plus s'introduire en nous que par notre volonté, et nous blesser qu'à notre su,

notre défense est en nous-mêmes : alors l'homme est achevé, le voile tombe et le réseau se désourdit.

Même alors, cependant, la pudeur imprime en nous ses vestiges et nous laisse son égide. Nous en perdons le mécanisme, mais nous en gardons la vertu. Il nous reste une dernière ombre du réseau : je veux dire cette rougeur qui nous parcourt et nous revêt, comme pour effacer la tache que veut nous imprimer l'affront, ou pour s'opposer au plaisir excessif et inattendu que peut nous causer la louange.

Elle nous lègue encore de plus précieux fruits : un goût pur dont rien n'émoussa les premières délicatesses ; une imagination claire dont rien n'altéra le poli ; un esprit agile et bien fait, prompt à s'élever au sublime ; une flexibilité longue que n'a desséchée aucun pli ; l'amour des plaisirs innocents, les seuls qu'on ait longtemps connus ; la facilité d'être heureux, par l'habitude où l'on vécut de trouver son bonheur en soi ; je ne sais quoi de comparable à ce velouté des fleurs qui furent longtemps contenues entre des freins inextricables, où nul souffle ne put entrer ; un charme qu'on porte en son âme et qu'elle applique à toutes choses, en sorte qu'elle aime sans cesse, qu'elle a la faculté d'aimer toujours ; une éternelle honnêteté ; car il faut ici l'avouer, comme il faut l'oublier peut-être : aucun plaisir ne souille l'âme, quand il a passé par des sens où s'est déposée à loisir et lentement incorporée cette incorruptibilité ; enfin, une telle habitude du contentement de soi-même, qu'on ne saurait plus s'en passer, et qu'il faut vivre irréprochable pour pouvoir vivre satisfait.



ARTICLE VI

DES DIFFÉRENTS AGES DE LA VIE, DE LA MALADIE ET DE LA MORT

1. — Rien ne coûte tant aux enfants que la réflexion. C'est que la dernière et essentielle destination de l'âme est de voir, de connaître, et non de réfléchir. Réfléchir est un des travaux de la vie, un moyen d'arriver, un chemin, un passage, et non pas un centre. Connaître et être connu, voilà les deux points de repos ; tel sera le bonheur des âmes.

2. — Pendant notre jeunesse, il y a souvent en nous quelque chose de meilleur que nous-mêmes, je veux dire que nos désirs, nos plaisirs, nos consentements, nos approbations. Notre âme alors est bonne, quoique notre intelligence et notre volonté ne le soient pas.

3. — Un seul âge est propre à recevoir les semences de la religion. Elles ne germent pas sur un sol qu'ont ravagé les passions, ou qu'elles ont desséché et durci.

4. — Tout enfant impie est un enfant méchant ou débauché.

5. — N'estimez que le jeune homme que les vieillards trouvent poli.

6. — La sagesse philosophique des jeunes gens est toujours folle par quelque point. Comment, dans les troubles de l'âge,

garderait-on l'équilibre de la raison? Comment aurait-on une raison droite, quand le cœur a tant de penchants, et le sang tant de turbulence et de fougue?

7. — Il est un âge où les forces de notre corps se déplacent et se retirent dans notre esprit.

8. — Les passions des jeunes gens sont des vices dans la vieillesse.

9. — Il n'y a de bon, dans l'homme, que ses jeunes sentiments et ses vieilles pensées.

10. — Deux âges de la vie ne doivent pas avoir de sexe; l'enfant et le vieillard doivent être modestes comme des femmes.

11. — Les quatre amours correspondant aux quatre âges de la vie humaine bien ordonnée sont l'amour de tout, l'amour des femmes, l'amour de l'ordre, et l'amour de Dieu. Il est cependant des âmes privilégiées qui, s'adonnant, dès la jeunesse et presque dès l'enfance, à l'amour de l'ordre et à l'amour de Dieu, s'interdisent l'amour des femmes et passent une longue vie à n'aimer rien que d'innocent.

12. — Le soir de la vie apporte avec soi sa lampe.

13. — Chaque année il se fait en nous un nœud, comme dans les arbres; quelque branche d'intelligence se développe, ou se couronne et se durcit.

14. — Avec l'âge, il se fait comme une exfoliation dans la partie morale et intellectuelle du cerveau; l'esprit se décrépit; les notions et les opinions se détachent, comme par couches, de la substance médullaire; et les premières impressions, qui y sont plus intimement unies, revivent et reparaissent, à mesure que les autres s'en séparent et les y laissent à découvert.

15. — Ce surcroît de vie que nous appelons la vieillesse aurait toujours beaucoup de prix, quand même il ne nous serait donné que pour nous repentir et devenir meilleurs, sinon plus habiles.

16. — L'âge a ses glaçons ; ils se sentent sur les genoux, sur les coudes, sur tous nos nœuds ; ils vont au cœur, mais ils n'y arrivent qu'à la fin.

17. — Il semble que, pour certaines productions de l'esprit, l'hiver du corps soit l'automne de l'âme.

18. — Les vieillards sont la majesté du peuple.

19. — Ceux qui ont une longue vieillesse sont comme purifiés du corps.

20. — La politesse aplanit les rides.

21. — Craignons une vieillesse sourcilleuse.

22. — Il n'est pas vrai que la vieillesse soit nécessairement dépourvue de grâce. Elle peut en avoir dans les regards, dans le langage, dans le sourire. L'harmonie d'action et l'espèce de franchise tempérée qui produisent la grâce peuvent se rencontrer à tout âge entre notre esprit et nos paroles, entre notre âme et nos manières.

23. — Il y a, dans les vêtements propres et frais, une sorte de jeunesse dont la vieillesse doit s'entourer.

24. — L'amitié qu'on a pour un vieillard a un caractère particulier : on l'aime comme une chose passagère ; c'est un fruit mûr qu'on s'attend à voir tomber. Il en est à peu près de même du valétudinaire ; on lui appliquerait volontiers le mot d'Épictète : « J'ai vu casser ce qui était fragile. »

25. — La vie est un pays que les vieillards ont vu et habité. Ceux qui doivent le parcourir ne peuvent s'adresser qu'à eux pour en demander les routes.

26. — Il faut recevoir le passé avec respect, et le présent avec défiance, si l'on veut pourvoir à la sûreté de l'avenir.

27. — Il ne suffit pas de suivre le grand chemin de la vie humaine, de naître, de se marier et de mourir. Il faut, tandis

qu'on croît, vivre soumis à la volonté de ses parents. Il faut, plus tard, fonder, gouverner et pourvoir, pour le présent et pour l'avenir, sa maison, sa famille et sa société, en inculquant dans tout ce qui nous touche des principes solides de probité et de vertu, en assujettissant assidûment à la règle et soi-même et les siens, en approvisionnant sa maison des biens nécessaires, sa famille de bons exemples, et ses amis de bons souvenirs. Enfin il faut mourir en espérant une meilleure vie.

28. — Un peu de vanité et un peu de volupté, voilà de quoi se compose la vie de la plupart des femmes et des hommes.

29. — La vie entière est employée à s'occuper des autres; nous en passons une moitié à les aimer, l'autre moitié à en médire.

30. — Il est des âmes limpides et pures où la vie est comme un rayon qui se joue dans une goutte de rosée.

31. — Chacun est sa parque à lui-même, et se file son avenir.

32. — Il faut traiter notre vie comme nous traitons nos écrits : mettre en accord, en harmonie, le commencement, le milieu et la fin. Nous avons besoin, pour cela, d'y faire beaucoup d'effaçures.

33. — Songe au passé quand tu consultes, au présent quand tu jouis, à l'avenir dans tout ce que tu fais.

34. — Les dettes abrégent la vie.

35. — N'aimer plus que les belles femmes, et supporter les méchants livres : signes de décadence.

36. — Il faut accepter de bonne grâce les difformités que le ciel envoie ou que le temps amène.

37. — Le meilleur des expédients, pour s'épargner beaucoup de peine dans la vie, c'est de penser très peu à son intérêt propre.

38. — On est heureux quand on sort de la santé pour entrer dans la sagesse.

39. — Les valétudinaires n'ont pas, comme les autres hommes, une vieillesse qui accable leur esprit par la ruine subite de toutes leurs forces. Ils gardent jusqu'à la fin les mêmes langueurs ; mais ils gardent aussi le même feu et la même vivacité. Accoutumés à se passer de corps, ils conservent, pour la plupart, un esprit sain dans un corps malade. Le temps les change peu ; il ne nuit qu'à leur durée.

40. — Vivre médicinalement, ce n'est pas toujours vivre malheureux, quoi qu'en dise le proverbe, si, pendant ce temps, on vit en soi ou avec soi. Vivre en soi, c'est n'avoir de mouvement que ceux qui nous viennent de nous, ou de notre consentement ; et vivre avec soi, c'est ne rien éprouver qui ne nous soit connu ; c'est être le témoin, le confident, l'arbitre de tout ce qu'on fait, de tout ce qu'on dit et de tout ce qu'on pense ; c'est se servir de compagnon, d'ami et de régulateur ; c'est à la fois mener et contempler la vie.

41. — L'air d'innocence qu'on remarque sur le visage des convalescents vient de ce que les passions se sont reposées et n'ont pas encore repris leur empire.

42. — Il faut mourir aimable, si on le peut.

43. — La patience et le mal, le courage et la mort, la résignation et la nécessité arrivent ordinairement ensemble. L'indifférence pour la vie naît avec l'impossibilité de la conserver.

44. — Cette vie n'est que le berceau de l'autre. Qu'importent donc la maladie, le temps, la vieillesse, la mort, degrés divers d'une métamorphose qui n'a sans doute ici-bas que ses commencements?

45. — Quand on a trouvé ce qu'on cherchait, on n'a pas le temps de le dire : il faut mourir !



ARTICLE VII

DE LA FAMILLE ET DE LA MAISON, DE LA SOCIÉTÉ, DE LA CONVERSATION, DE LA POLITESSE ET DES MANIÈRES.

---

1. — Peu d'hommes sont dignes d'être chefs de famille, et peu de familles sont capables d'avoir un chef.

2. — La sévérité rend les parents plus tendres. On aime ceux dont on est craint d'une crainte respectueuse.

3. — Il est une classe de la société où les enfants pieux ne savent pas que leurs parents sont mortels. Ils n'ont jamais osé y penser.

4. — Les malédictions des pères abrégent la vie ; celles des mères donnent la mort.

5. — Il faut ne choisir pour épouse que la femme qu'on choisirait pour ami, si elle était homme.

6. — Rien ne fait autant d'honneur à une femme que sa patience, et rien ne lui en fait aussi peu que la patience de son mari.

7. — De l'indissolubilité seule du mariage peut naître pour les femmes une communauté réelle des dignités de leurs époux,

et de là, la considération extérieure, les honneurs et les respects.

8. — On n'est, avec dignité, épouse et veuve qu'une fois.

9. — Le divorce déplaît même dans les oiseaux. Buffon a diffamé les tourterelles.

10. — Les enfants ne sont bien soignés que par leurs mères, et les hommes que par leurs femmes.

11. — Il est de bonnes qualités qui ne se transmettent pas, ou qui n'entrent pas dans le cours de l'hérédité. Ce qui est délicat s'évapore. Le fils d'un homme grave et robuste est ordinairement un homme sensé ; le fils d'un homme d'esprit est rarement homme d'esprit.

12. — L'usage du lit, quand on y est seul, est pour la sagesse. « Il faut, dit Pythagore, se faire un temple de son lit. »

13. — La table est une espèce d'autel qu'il faut parer les jours de fête et les jours de festin.

14. — Il y a dans la sobriété de la propreté et de l'élégance.

15. — On n'aime pas la tempérance où la vertu n'entre pour rien.

16. — L'attention qu'on donne à la maison et aux meubles distrait du maître, comme le temple distrait du Dieu.

17. — Il faut porter son velours en dedans, c'est-à-dire montrer son amabilité de préférence à ceux avec qui l'on vit chez soi.

18. — L'aménité, le bon accueil sont un billet d'invitation qui circule toute l'année.

19. — Épurer son goût, en écumant son esprit, e t un des avantages de la bonne compagnie et de la société des lettres à Paris. Les idées médiocres s'y dépensent en conversation ; on garde les exquises pour les écrire.

20. — Que de choses on dit de bonne foi, en discourant sur un sujet, qu'on ne penserait pas, si l'on se bornait à le connaître, sans en parler! L'esprit s'échauffe, et sa chaleur produit ce qu'il ne tirerait pas de sa lumière. Parler est une source d'erreurs, mais peut-être aussi de quelques vérités. La parole a des ailes; elle porte où l'on n'irait pas.

21. — On ne doit mettre dans un livre que la dose d'esprit qu'il faut; mais on peut en avoir, dans la conversation, plus qu'il ne faut.

22. — Le but de la dispute ou de la discussion ne doit pas être la victoire, mais l'amélioration.

23. — La contradiction ne nous irrite que parce qu'elle trouble la paisible possession où nous sommes de quelque opinion ou de quelque prééminence. Voilà pourquoi les faibles s'en irritent plus que les forts, et les infirmes plus que les sains.

24. — On peut convaincre les autres par ses propres raisons; mais on ne les persuade que par les leurs.

25. — Souvent une raison est bonne, non comme concluante, mais comme dramatique, parce qu'elle a le caractère de celui qui l'allègue, et qu'elle naît de son propre fonds; car il y a des arguments *ex homine*, comme il en est *ad hominem*.

26. — On ne peut s'expliquer franchement qu'avec l'espoir d'être entendu, et l'on ne peut espérer d'être entendu que par les gens qui sont [à] moitié de notre avis.

27. — Il faut savoir entrer dans les idées des autres et savoir en sortir, comme il faut savoir sortir des siennes et y rentrer.

28. — Que peut-on faire entrer dans un esprit qui est plein, et plein de lui-même?

29. — De toutes les monotonies, celle de l'affirmation est la pire.

30. — Il faut toujours avoir dans la tête un coin ouvert et libre, pour y donner une place aux opinions de ses amis, et les y loger en passant. Il devient réellement insupportable de converser avec des hommes qui n'ont, dans le cerveau, que des cases où tout est pris, et où rien d'extérieur ne peut entrer. Ayons le cœur et l'esprit hospitaliers.

31. — Il faut porter en soi cette indulgence et cette attention qui font fleurir les pensées d'autrui. Tout genre d'esprit qui exclut de notre caractère la complaisance, l'indulgence, la condescendance, la facilité de vivre et de converser avec les autres, de les rendre contents de nous et contents d'eux-mêmes, en un mot, d'être aimable et d'être aimant, est un mauvais genre d'esprit. Un entendement doux est patient ; il cherche à comprendre avec lenteur, se prête à se laisser convaincre, évite de s'opiniâtrer, aime mieux s'éclairer que dominer.

32. — Il vaut mieux se faire agréer que de se faire valoir.

33. — Dans la société, on parle de ce qu'on effleure ; mais dans l'intimité, on ne parle guère que de ce qu'on approfondit.

34. — Les véritables bons mots surprennent autant ceux qui les disent que ceux qui les écoutent ; ils naissent en nous malgré nous, ou du moins sans notre participation, comme tout ce qui est inspiré.

35. — Il vaut mieux remuer une question, sans la décider, que la décider, sans la remuer.

36. — La taciturnité est, dans quelques hommes, une qualité politique, espèce de charlatanisme qui a tous les effets des charlatanismes cachés.

37. — N'usez que de pièces d'or et d'argent dans le commerce de la parole.

38. — On doit respecter la pudeur et la piété dans la légèreté de la conversation. Les exposer à rougir et les flétrir est un jeu grossier, un véritable attentat.

39. — Rendre risible ce qui ne l'est pas, c'est en quelque sorte rendre mauvais ce qui était bon.

40. — Quiconque rit du mal, quel que soit ce mal, n'a pas le sens moral parfaitement droit. S'égayer du mal, c'est s'en réjouir.

41. — Il faut haïr et mépriser avec esprit. Les gros mots blessent le bon goût ; le sot rire est toujours le rire d'un sot ; il rend haïssable celui qui l'a.

42. — Dans les qualifications odieuses, les âmes douces restent toujours en deçà : elles ménagent et se ménagent.

43. — Ne montrez pas le revers et l'exergue à ceux qui n'ont pas vu la médaille. Ne parlez pas des défauts des gens de bien à ceux qui ne connaissent ni leur visage, ni leur vie, ni leur mérite.

44. — La médisance est le soulagement de la malignité.

45. — En prenant pour un travers d'esprit ce qui n'est qu'un travers d'opinion, ou pour un défaut de caractère ce qui n'est qu'un défaut d'humeur, en jugeant un homme d'après un propos, une vie d'après un fait, une âme d'après un mouvement, quand tout cela est irrégulier, on fait beaucoup de mal et beaucoup d'injustices.

46. — S'il est pardonnable de juger les vivants avec son humeur, il n'est permis de juger les morts qu'avec sa raison. Devenus immortels, ils ne peuvent plus être mesurés que par une règle immortelle, celle de la justice.

47. — Braver toujours les bienséances est d'une âme abjecte ou corrompue ; en être esclave dans toutes les occasions est d'une âme petite. Le devoir et les bienséances ne sont pas toujours d'accord.

48. — La politesse est la fleur de l'humanité. Qui n'est pas assez poli n'est pas assez humain.

49. — La politesse est une sorte d'émoussoir qui enveloppe les aspérités de notre caractère, et empêche que les autres n'en soient blessés. Il n'est jamais permis de s'en dépouiller, même pour lutter contre les gens grossiers.

50. — La crédulité est l'indice d'un bon naturel.

51. — La gravité n'est que l'écorce de la sagesse ; mais elle la conserve.

52. — Le bon goût est nécessaire à la moitié de la morale, car il règle les bienséances.

53. — Les vêtements doivent entrer dans l'idée de la beauté ; ils font la grâce.

54. — La grâce imite la pudeur, comme la politesse imite la bonté.

55. — Toute grâce provient de quelque patience, et par conséquent de quelque force qui s'exerce sur elle-même. Grâce ou retenue, c'est tout un.

56. — La force est naturelle ; mais il y a de l'habitude dans la grâce. Cette qualité charmante a besoin d'être pratiquée, pour devenir continuelle.



ARTICLE VIII

DE LA SAGESSE, DE LA VERTU, DE LA MORALE, DE LA RÈGLE ET DU DEVOIR

---

1. — La sagesse est une science par laquelle nous discernons les choses qui sont bonnes à l'âme, et celles qui ne le sont pas. Elle est la science des sciences, car elle en connaît seule la valeur, le juste prix, le véritable usage, les dangers et les utilités.

2. — La sagesse est le repos dans la lumière. Heureux sont les esprits assez élevés pour se jouer dans ses rayons !

3. — Le bon sens s'accommode au monde ; la sagesse tâche d'être conforme au ciel.

4. — Il ne faut jamais regretter le temps qui a été nécessaire pour bien faire.

5. — La vertu est la santé de l'âme. Elle fait trouver de la saveur aux moindres feuilles de la vie.

6. — Sa vertu propre et le bonheur d'autrui, voilà la double fin de l'homme sur la terre. Son bonheur, en effet, est sa destination suprême ; mais ce n'est pas ce qu'il doit chercher ; c'est seulement ce qu'il peut attendre et obtenir, s'il en est digne.

7. — La nécessité peut rendre innocente une action douteuse ; mais elle ne saurait la rendre louable.

8. — On aime plus les qualités ; on estime devantage les vertus.

9. — Peut-être, pour les succès du monde, faut-il des vertus qui fassent aimer, et des défauts qui fassent craindre.

10. — Les gens de bien de toute espèce sont faciles à tromper parce qu'aimant le bien passionnément, ils croient facilement tout ce qui leur en donne l'espérance.

11. — La vertu sans récompenses ne se plaint pas, ne s'indigne pas, ne s'agite pas ; l'injustice ne produit en elle aucun ressentiment, mais seulement une douce mélancolie.

12. — Tout s'apprend, même la vertu.

13. — Faites que ce qui est vice chez les autres soit chez vous une vertu. Que la colère vous rende modéré, l'avarice généreux, et la débauche tempérant.

14. — Il faut du ciel à la morale, comme de l'air à un tableau.

15. — Il y a des gens qui n'ont de la morale qu'en pièce ; c'est une étoffe dont ils ne se font jamais d'habit.

16. — Sans modèle, et sans un modèle idéal, nul ne peut bien faire.

17. — Une conscience à soi, une morale à soi, une religion à soi ! Ces choses, par leur nature, ne peuvent point être privées.

18. — Chacun ne peut voir qu'à sa lampe ; mais il peut marcher ou agir à la lumière d'autrui.

19. — Une maxime est l'expression exacte et noble d'une vérité importante et incontestable. Les bonnes maximes sont les germes de tout bien ; fortement imprimées dans la mémoire, elles nourrissent la volonté.

20. — Il ne faut jamais offrir à l'attention et faire entrer dans la mémoire des hommes de mauvaises maximes bien exprimées.

21. — Les idées claires servent à parler ; mais c'est presque toujours par quelques idées confuses que nous agissons ; ce sont elles qui mènent la vie.

22. — La raison peut nous avertir de ce qu'il faut éviter ; le cœur seul dit ce qu'il faut faire. Dieu est dans notre conscience, mais non dans nos tâtonnements (1). Quand nous raisonnons, nous marchons seuls et sans lui.

23. — La règle doit être droite comme un fil, et non pas comme une barre de fer. Le cordeau indique la ligne, même lorsqu'il fléchit ; l'inflexion ne le fausse pas. Toute règle bien faite est souple et droite ; les esprits durs la font de fer.

24. — Le but n'est pas toujours placé pour être atteint, mais pour servir de point de mire. Tel le précepte de l'amour des ennemis.

25. — On ne doit placer la règle suprême ni en soi, ni autour de soi, mais au-dessus de soi.

26. — Il faut, quand on agit, se conformer aux règles, et, quand on juge, avoir égard aux exceptions.

27. — Dans les temps où l'on n'a pas de règles, les gens de bien même valent moins. La vie alors est un pont sans parapets, d'où les emportés se précipitent dans le vice quand ils le veulent, et les gens ivres sans le vouloir. On est, dans les bons temps, meilleur que soi-même, et pire dans les temps mauvais.

28. — Nos qualités ne sont qu'un ordre sans lumière, une régularité sans règle, une droiture sans cordeau, un équilibre sans aplomb, une harmonie dont rien ne nous bat la mesure, un

(1) Ne faudrait-il pas lire : *raisonnements?*

instinct de ce qu'il faut être et non pas de ce qu'il faut faire. Sans le devoir et son idée, point de solidité dans la vertu.

29. — Notre nature se compose de sa faiblesse et de ses forces, de son étendue et de ses limites. Il nous faut des doctrines convenables à notre faiblesse, sinon nous ne pouvons les supporter, les retenir, les conserver ; convenables à notre force, sinon nous ne pouvons les admettre ou nous en contenter.

30. — Nous avons beau faire, nous n'aurons jamais en propre que la pénétration dont le ciel nous a doués. Tout le reste n'est qu'une apparence trompeuse, un mensonge qui cache notre nullité. Mais par le cœur et par les actions nous pouvons devenir tous les jours meilleurs.

31. — Etre meilleurs ou pires dépend de nous ; tout le reste dépend de Dieu.

32. — Sans le devoir, la vie est molle et désossée, elle ne peut plus se tenir.

33. — Il ne faut pas regarder le devoir en face, mais l'écouter et lui obéir les yeux baissés. Il y a de l'impudence à laisser sans voiles, à ses propres yeux, ce qui est sacré.

34. — Heureux ceux qui ont une lyre dans le cœur, et dans l'esprit une musique qu'exécutent leurs actions ! Leur vie entière aura été une harmonie conforme aux nômes éternels.



ARTICLE IX

DE L'ORDRE ET DU HASARD, DU BIEN ET DU MAL

---

1. — La faiblesse qui ramène à l'ordre vaut mieux que la force qui en éloigne.

2. — Les changements subits de fortune ont un grand inconvénient : les enrichis n'ont pas appris à être riches, et les ruinés à être pauvres.

3. — Le hasard est une part que la Providence s'est réservée dans les affaires de ce monde, part sur laquelle elle n'a pas même voulu que les hommes pussent se croire aucune influence.

4. — La prudence et le succès, les semailles et la moisson, les vertus et le bonheur se suivent naturellement, mais non indissolublement. L'essence des choses les unit, mais souvent le train du monde les sépare.

5. — Pensez aux maux dont vous êtes exempt.

6. — Ne vous exagérez pas les maux de la vie, et n'en méconnaissez pas les biens, si vous cherchez à vivre heureux.

7. — Il n'y a pour l'âme qu'un moyen d'échapper aux maux de la vie, c'est d'échapper à ses plaisirs et de chercher les siens plus haut.

8. — Il ne faut s'occuper des maux et des malheurs du monde que pour les soulager : se borner à les contempler et à les déplorer, c'est les aigrir en pure perte. Quiconque les couve des yeux en fait éclore des tempêtes.

9. — Ni l'amour ni l'amitié, ni le respect ni l'admiration, ni la reconnaissance ni le dévouement ne doivent nous ôter la conscience et le discernement du bien et du mal. C'est un bien qu'il nous est défendu de vendre, et que rien ne saurait payer.

10. — Peut-être ce qui est mal, ou entaché de mal, ne pro duit jamais que du mal. Dieu se réserve les malheurs pour les infliger à propos. Nous sommes chargés de bien faire, et de bien faire uniquement ; c'est là notre tâche.



ARTICLE X

DE LA VÉRITÉ, DE L'ILLUSION ET DE L'ERREUR

---

1. — Nos moments de lumière sont des moments de bonheur ; quand il fait clair dans notre esprit, il y fait beau.

2. — Cherchons nos lumières dans nos sentiments. Il y a là une chaleur qui contient beaucoup de clarté.

3. — Ce qui est vrai à la lampe n'est pas toujours vrai au soleil.

4. — « La vérité, dit-on, est toujours utile à la société. » Il serait donc toujours permis de publier ce que l'on croit la vérité? C'est ce que prétendaient les sophistes, et ce que prétendent encore quelques philosophes. Ils font consister la vérité à ne rien dire qu'ils ne puissent prouver. Ils l'aiment et la considèrent comme une prérogative, une dignité, une sorte d'affranchissement personnel. Persuadés que tous leurs sentiments sont la vertu même, et toutes leurs pensées la vérité, ils se croient magistrats nés, législateurs par nature, et, comme tels, non seulement autorisés, mais obligés à répandre leurs opinions. Oui, la vérité de Dieu est toujours utile à la société, parce qu'elle est toujours vérité ; mais la vérité de l'homme n'est souvent qu'erreur, parce que l'esprit de l'homme est faillible. Tout honnête homme, s'il a des opinions nouvelles, ne doit se permettre de publier que celles qui, éprouvées par l'avis des esprits

bien faits, sont évidemment innocentes et évidemment utiles par elles-mêmes. L'utilité surtout peut fixer son indécision, car elle est un des caractères de la vérité ; elle en est le corps, comme la clarté en est l'ombre.

5. — Le soin de bien dire la vérité et d'apprivoiser l'attention est un devoir, une fonction du sage et une marque de sa bonté.

6. — Éclaircir une vérité, la rendre plus intelligible, la montrer sous un jour plus beau et qui attire l'attention, lui donner enfin un lustre nouveau, c'est là répandre la lumière.

7. — Une goutte de lumière vaut mieux à donner ou à recevoir qu'un océan d'obscurités.

8. — Ce qui est ingénieux est bien près d'être vrai.

9. — La joie que causent la vérité et les belles pensées se fait sentir dans les paroles avec lesquelles on les exprime.

10. — L'évidence a quelque chose de poétique, car elle descend des régions de la lumière. Son langage ne doit-il pas s'en ressentir?

11. — Celui qui illumine une question dore et colore la vérité.

12. — Ayez un esprit où la vérité puisse entrer nue, pour en sortir parée.

13. — La vérité prend le caractère des âmes où elle entre. Rigoureuse et rude dans les âmes arides, elle se tempère et s'adoucit dans les âmes aimantes.

14. — Gardez-vous de traiter comme contesté ce qui doit être regardé comme incontestable. Ne rendez pas justiciable du raisonnement ce qui est du ressort du sens intime. Exposez et ne prouvez pas les vérités de sentiment. Il y a du danger dans les preuves ; car, en argumentant, il est nécessaire de supposer

problématique ce qui est en question ; or, ce qu'on s'accoutume à supposer problématique finit par paraître douteux. Dans ce qui est visible et palpable, ne prouvez jamais ce qui est cru ; dans ce qui est certain et caché par sa grandeur et sa nature, faites croire et ne prouvez pas ; dans ce qui est de pratique et de devoir, ordonnez et n'expliquez pas. « Crains Dieu » a rendu des hommes pieux ; les preuves de l'existence de Dieu ont fait beaucoup d'athées. Les défis font naître l'attaque ; tout plaidailleur rend chicaneur, et l'on passe presque toujours, du désir de contredire le docteur, au désir de contredire la doctrine. L'audace avec laquelle on défend la vérité excite une audace contraire ; les bravades de ses champions lui ont fait beaucoup d'ennemis. Parez-la et ne l'armez pas : on lui fera bien moins la guerre.

15. — Dieu se sert de tout, même de nos illusions.

16. — Les illusions viennent du ciel, et les erreurs viennent de nous.

17. — La présomption apporte autant d'erreurs que la crédulité ; or, il vaut mieux se tromper de l'erreur d'autrui que de la sienne propre ; d'où je conclus que la crédulité est encore préférable à la présomption.

18. — La crédulité qui vient du cœur ne fait aucun mal à l'esprit.

19. — Une des plus utiles sciences est de savoir qu'on s'est trompé, et une des plus délicieuses découvertes, de découvrir son erreur. « Capable de se détromper » : belle louange et belle qualité !

20. — On peut tomber dans la contradiction par l'erreur. Il est beau d'y tomber par la vérité, et alors il faut s'y jeter à corps perdu.

21. — Dieu fit du repentir la sagesse autant que la vertu des mortels. La rétractation est à nos erreurs ce que la confession est à nos fautes : un devoir, un remède, une expiation.

L'esprit du sage a, comme sa conscience, ses examens, ses afflictions, sa honte et ses fermes propos.

22. — Ceux qui ne se rétractent jamais s'aiment plus que la vérité.

23. — Malheur à qui se trompe tard ! il ne se détrompera pas.

24. — « Douter », dit M. de Servan, « c'est sortir d'une erreur ». Il aurait dû ajouter que c'était aussi souvent sortir d'une vérité.

25. — Quand l'esprit est rentré dans une vérité dont il était sorti, il ne la quitte plus.

26. — On ne peut sortir de certaines erreurs que par le haut, c'est-à-dire en élevant son esprit au-dessus des choses humaines.

27. — Expliquer toujours le monde moral par le monde physique n'est pas sûr, car nous prenons souvent, dans celui-ci, les apparences pour des réalités, et nos conjectures pour des faits. Nous risquons ainsi d'avoir deux erreurs au lieu d'une, en appliquant à un monde les fausses dimensions que nous donnons à l'autre.

28. — Ce n'est pas du vrai et du faux qu'il faut s'occuper avant toutes choses, mais du mal et du bien ; car c'est moins l'erreur qu'il faut craindre que le mal.

29. — Il y a des esprits qui vont à l'erreur par toutes les vérités ; il en est de plus heureux qui vont aux grandes vérités par toutes les erreurs.

30. — Les esprits simples et sincères ne se trompent jamais qu'à demi.

31. — Presque toutes les erreurs des bons esprits ne sont

qu'un déplacement, une mauvaise application de quelque vérité. C'est par méprise qu'ils se trompent.

32. — Il y a souvent plus d'esprit et de perspicacité dans une erreur que dans une découverte.

33. — L'erreur agite ; la vérité repose.



ARTICLE XI

DE LA PHILOSOPHIE, DE LA MÉTAPHYSIQUE DES ABSTRACTIONS, DE LA LOGIQUE, DES SYSTÈMES

---

1. — Il est une philosophie pleine de fleurs, d'aménité et d'enjouement, science gaie autant que sublime.

2. — En bonne philosophie, le beau est toujours le plus vrai, ou du moins le plus approchant de la vérité.

3. — Ne confondez pas ce qui est spirituel avec ce qui est abstrait, et souvenez-vous que la philosophie a une muse et ne doit pas être une simple officine à raisonnement.

4. — Spiritualiser les corps, c'est aller droit à leur essence ; il faut en faire un mérite plutôt qu'un reproche à ceux qui l'ont tenté avec quelque succès.

5. — La métaphysique est une espèce de poésie ; la dévotion en est l'ode.

6. — La religion est la seule métaphysique que le vulgaire soit capable d'entendre et d'adopter.

7. — Les métaphysiciens pratiques, ce sont les dévots.

8. — Affirmons hardiment qu'il n'y a souvent que des expressions figurées qui soient propres à représenter et à faire

concevoir exactement l'état de l'âme, et ce qui se passe en elle, c'est-à-dire la vérité. Hobbes a beau vouloir qu'on les bannisse de l'argumentation : il faut, ou nous interdire beaucoup d'explications, ou les y admettre. Non seulement notre entendement, mais aussi la nature des choses le demande. Quand l'âme, s'entretenant avec elle-même, se donne le spectacle de ses propres pensées, elle les revêt de figures et se parle par images. Ce langage est vraiment intime. Celui de l'esprit pur, que les malebranchistes ont tant recommandé, dépouille la pensée de sa pâte et de ses couleurs, pour n'en représenter que les plus secs linéaments. C'est l'art du névrologue ou du géomètre. L'âme ne se borne pas là : elle se peint tout et le peint ; l'esprit pur n'est qu'un de ses aides.

9. — On a beau dire, les métaphores ne sont pas moins nécessaires à la métaphysique que les abstractions. Ayez donc recours à l'abstraction, quand la métaphore vous manque, et à la métaphore, quand l'abstraction est en défaut. Saisissez l'évidence, et montrez-la comme vous pourrez : voilà tout l'art et toutes les règles.

10. — Combien de gens se font abstraits pour paraître profonds ! La plupart des termes abstraits sont des ombres qui cachent des vides.

11. — Tous ces métaphysiciens prétendus n'apprennent rien qu'à ne rien croire en métaphysique ; et tout leur savoir à eux-mêmes se bornait là. O métaphysicaille !

12. — L'utilité la plus assurée du syllogisme est d'être une espèce d'escrime, de gymnastique qui délie l'esprit de ceux qu'on y exerce.

13. — Ce choix de mots qui, vous offrant d'abord des images dont vous conviendrez, vous engage insensiblement à en admettre d'autres dont vous ne seriez pas convenu, c'est un raisonnement caché. Il a la force et la puissance d'un raisonnement véritable, et n'en a pas la dureté, l'impérieux, le rebutant.

14. — Il se fait dans l'esprit une perpétuelle circulation d'insensibles raisonnements.

15. — La justesse de raisonnement a ses règles et sa physionomie. La justesse de conception n'en a pas ; mais elle est bien supérieure à l'autre.

16. — Dès qu'un raisonnement attaque l'instinct et la pratique universels, il peut être difficile à réfuter, mais à coup sûr il est trompeur. Quoiqu'on ne puisse pas parvenir à y répondre, il ne faut pas moins s'obstiner à y résister. L'homme sage s'en affranchit en gardant l'opinion commune.

17. — Examiner le principe par les conséquences est permis par la sainte logique et ordonné par la saine raison.

18. — Tout système est un artifice, une fabrique qui m'intéresse peu ; j'examine quelles richesses naturelles il contient, et ne prends garde qu'au trésor.

19. — Si les systèmes sont des toiles d'araignée, qu'au moins elles soient faites avec des fils de soie.



ARTICLE XII

DE L'ESPACE, DU TEMPS, DE LA LUMIÈRE, DE L'AIR DE L'ATMOSPHÈRE, DES CHAMPS, DES ANIMAUX DES FLEURS, ETC.

1. — Les idées de l'éternité et de l'espace ont quelque chose de divin, ce que n'ont pas celles de la pure durée et de la simple étendue.

2. — L'année est une couronne qui se compose de fleurs, d'épis, de fruits et d'herbes sèches.

3. — La lumière vient de Dieu aux astres, et des astres à nous.

4. — Il y a, pendant la pluie, une certaine obscurité qui allonge tous les objets: Elle cause, d'ailleurs, par la disposition où elle oblige notre corps à se placer, une sorte de recueillement qui rend l'âme plus sensible. Le bruit qu'elle produit, en occupant continuellement l'oreille, éveille l'attention et la tient en haleine. L'espèce de teinte brune qu'elle donne aux murailles, aux arbres, aux rochers, ajoute encore à l'impression causée par ces objets. Enfin, la solitude et le silence qu'elle étale autour du voyageur, en obligeant les animaux et les hommes à se taire et à se tenir à l'abri, achèvent de rendre pour lui les sensations plus distinctes. Enveloppé dans son manteau, la tête recouverte, et cheminant dans des sentiers déserts, il est frappé de tout, et

tout est agrandi devant son imagination ou ses yeux. Les ruisseaux sont enflés, les herbes plus épaisses, les minéraux plus apparents ; le ciel est plus près de la terre, et tous les objets renfermés dans un horizon plus étroit semblent avoir plus de place et plus d'importance.

5. — La tulipe est une fleur sans âme ; mais il semble que la rose et le lis en aient une.

6. — Les lieux meurent comme les hommes, quoiqu'ils paraissent subsister.

7. — Le plaisir de la chasse est le plaisir d'atteindre.



ARTICLE XIII

DES GOUVERNEMENTS ET DES CONSTITUTIONS

---

1. — La politique est l'art de connaître et de mener la multitude ou la pluralité ; sa gloire est de la mener, non pas où elle veut, mais où elle doit aller.

2. — Le plus grand besoin d'un peuple est d'être gouverné ; son plus grand bonheur, d'être bien gouverné.

3. — Ceux qui veulent gouverner aiment la république ; ceux qui veulent être bien gouvernés n'aiment que la monarchie.

4. — Dans les gouvernements qui obéissent à la supériorité du nombre, c'est une dignité de statistique ou d'arithmétique, une prépondérance grossière ou de quantité, qui juge des choses humaines.

5. — Quoi qu'on fasse, le pouvoir est un partout, nécessairement, inévitablement, indispensablement un, et homme. C'est bien la peine de se tant tourmenter pour donner à cette unité une apparence multiple et trompeuse !

6. — La souveraineté appartient à Dieu, et à Dieu seul. Il la pose, il la maintient, il la retire, il la suspend et la promène à son gré.

7. — Ne dégoûtez pas les rois de leur rôle, car c'est un rôle nécessaire.

8. — Un roi doit toujours être un législateur armé, et ne se mettre en tutelle, comme disait Henri IV, que l'épée au côté.

9. — Un roi sans religion paraît toujours un tyran.

10. — Comme le sauvage sacrifie sa subsistance à sa faim, le despote sacrifie sa puissance à son pouvoir ; son règne dévore le règne de ses successeurs.

11. — Toute autorité légitime doit aimer son étendue et ses limites.

12. — Les gouvernements sont une chose qui s'établit de soi-même ; ils se font, et on ne les fait pas. On les affermit, on leur donne la consistance, mais non pas l'être. Tenons pour assuré qu'aucun gouvernement ne peut être une affaire de choix ; c'est presque toujours une affaire de nécessité.

13. — La nature de l'homme est souple et s'ajuste à tout ; on doit y avoir égard dans les lois ou déclarations de la morale publique ; mais, dans la constitution des gouvernements, il faut avoir égard aux circonstances du passé et du présent. Les constitutions ont été, sont et ne sauraient être que filles du temps.

14. — Tout se fait et doit se faire par une sorte de transaction dans les nouveautés politiques.

15. — En fait de gouvernement, il faut toujours la justice en avant ; il ne la faut pas toujours en arrière. Ce qui peut en consoler et porter à s'y résigner, c'est la considération d'une vérité triste, qu'il faut rarement rappeler, mais qu'il faut savoir ; la voici : en tous lieux et dans tous les temps, tout établissement politique a commencé par quelque injustice ; et les bonnes lois, chez tous les peuples, ont commencé par consolider ce qui existait.

16. — Maintenir et réparer, belle devise ! la plus belle des devises pour un sage gouvernement au sortir des révolutions.

17. — Un des plus sûrs moyens de tuer un arbre est de le déchausser et d'en faire voir les racines. Il en est de même des

institutions : il ne faut pas trop désenterrer l'origine de celles qu'on veut conserver. Tout commencement est petit.

18. — Il n'y a de bon dans les innovations que ce qui est développement, accroissement, achèvement.

19. — Imitez le temps : il détruit tout avec lenteur ; il mine, il use, il déracine, il détache et n'arrache pas.

20. — Parler toujours de prospérité et de commerce, c'est parler comme un négociant, et non pas comme un philosophe. Ne tendre qu'à enrichir les peuples, c'est opérer en banquier, et non pas en législateur.

21. — La faiblesse qui conserve vaut mieux que la force qui détruit.

22. — Les hommes naissent inégaux. Le grand bienfait de la société est de diminuer cette inégalité autant qu'il est possible, en procurant à tous la sûreté, la propriété nécessaire, l'éducation et les secours.

23. — Conforme-toi à ta nature ; elle veut que tu sois médiocre, sois médiocre ; cède aux plus sages, adopte leurs opinions et ne trouble pas le monde, puisque tu ne saurais le gouverner.

24. — La lie a beau faire, elle retombe au fond par sa propre grossièreté.

25. — Les uns ne sont que les valets de la Providence ; d'autres en sont les ministres. Ce sont ceux qui, en exécutant ses décrets, joignent leur volonté avec sa volonté, leur pensée avec sa sagesse.

26. — L'homme d'État est un messager à qui le temps présent est remis en dépôt, pour être rendu, tel qu'il est ou meilleur, au temps à venir.

27. — Les grenades et les baguettes d'honneur, les insignes et les décorations sont une monnaie morale excellente. Peu

d'entre les forts ont cette imagination qui s'étend haut et loin. Il leur faut des gloires présentes et des prix qu'ils portent sur eux, qui les touchent, les distinguent et les parent, une gloire qui saute aux yeux, pour ainsi dire, et qui s'incorpore avec eux. Décernez aux chefs des honneurs, mais revêtez-en les soldats.



ARTICLE XIV

DE LA LIBERTÉ, DE LA JUSTICE ET DES LOIS

---

1. — Il y a bien un droit du plus sage, mais non pas un droit du plus fort.

2. — Demandez des âmes libres, bien plutôt que des hommes libres. La liberté morale est la seule importante, la seule nécessaire ; l'autre n'est bonne et utile qu'autant qu'elle favorise celle-là.

3. — Quand la Providence divine livre le monde à la liberté humaine, elle laisse tomber sur la terre le plus grand de tous les fléaux.

4. — La liberté est un tyran gouverné par ses caprices.

5. — Liberté ! liberté ! En toutes choses justice, et ce sera assez de liberté.

6. — L'indulgence est une partie de la justice.

7. — Les meilleures lois naissent des usages.

8. — On peut plaider des causes, mais il ne faut pas plaider les lois. Plaider publiquement les lois, c'est en mettre le germe

à nu. La source en doit être sacrée, et par cette raison cachée ; et vous l'exposez au grand air, au grand jour ! Quelle horrible profanation ! Quand les lois naissent de la discussion, elles ne viennent plus d'en haut, ni du secret de la conscience ; elles naissent justiciables de la chicane.



ARTICLE XV

DES MŒURS PUBLIQUES ET PRIVÉES, DU CARACTÈRE DES NATIONS

---

1. — Nous sommes tous plus ou moins échos, et nous répétons, malgré nous, les vertus, les défauts, les mouvements et le caractère de ceux avec qui nous vivons.

2. — L'exemple descend et ne monte pas.

3. — Nous avons reçu le monde comme un héritage qu'il n'est permis à aucun de nous de détériorer, mais que chaque génération au contraire est obligée de laisser meilleur à la postérité.

4. — Dans l'embarras de savoir quelle est l'opinion la plus vraie, il faut choisir la plus honnête.

5. — Le vrai bourgeois est, par caractère, possesseur paisible et paresseux de ce qu'il a ; il est toujours content de lui et facilement content des autres.

6. — L'idée de la perfection est plus nécessaire aux hommes que les modèles, je ne veux pas dire seulement dans les arts, mais aussi dans les mœurs.

7. — Il convient aux hommes savants d'être populaires, comme cela convient aux rois.

8. — Un peuple qui veut se distinguer par les lettres, quand il n'est pas très ingénieux, est naturellement porté à se jeter dans le savoir ; c'est sa ressource. La nature donne plus de patience aux esprits qu'elle a créés moins pénétrants.

9. — Le même sang-froid qui nous fait dire : « L'État est vieux, et il doit périr », serait propre à nous faire dire aussi : « Mon père est âgé, et il doit mourir. » C'est un sang-froid qui n'est pas permis.

10. — En politique, il faut toujours laisser un os à ronger aux frondeurs.

11. — Les révolutions sont des temps où le pauvre n'est pas sûr de sa probité, le riche de sa fortune, et l'innocent de sa vie.

12. — Ce qui vient par la guerre s'en retournera par la guerre ; toute dépouille sera reprise ; tout butin sera dispersé, tous les vainqueurs seront vaincus, et toute ville pleine de proie sera saccagée à son tour.

13. — Il s'établit toujours de grandes liaisons entre les peuples qui se font de longues guerres. La guerre est une espèce de commerce qui lie ceux même qu'elle désunit.

14. — Les Français naissent légers, mais ils naissent modérés. Ils ont un esprit leste, agréable et peu imposant. Parmi eux, les sages même, dans leurs écrits, semblent être de jeunes hommes.

15. — Hors des affections domestiques, tous les longs sentiments sont impossibles aux Français.

16. — Les journaux et les livres sont plus dangereux en France qu'ailleurs, parce que tout le monde y veut avoir de l'esprit ; et que ceux qui n'en ont pas en supposent toujours beaucoup à l'auteur qu'ils lisent, et se hâtent de penser ou de parler comme lui.

17. — Mettez la poésie d'Homère ou l'éloquence de Démosthène à la mode, les Français en feront, et même ils y excelleront.

18. — Les Français étaient un peuple *moral*, par leurs vices même, qui les attachaient peu à la matière ; tandis que les Hollandais, par exemple, étaient un peuple *matériel*, même par leurs vertus, l'amour du travail et l'esprit d'épargne. Nous avons encore en France une expression bourgeoise qui est un reste et un signe de la noblesse et du désintéressement ordinaires en nos mœurs passées. On dit, dans nos petites villes, d'un homme qui aime à entasser : *il tient à la matière*, expression très philosophique, et qui certes fait honneur à la nation où elle est en usage.

19. — Dans les hommes du Midi, la méchanceté s'évapore en paroles et en pensées. Moins subtile et plus grave chez ceux du Nord, elle ne peut se contenter que par des actes.

20. — En Angleterre, le parlement est roi, et le roi ministre, mais ministre héréditaire, perpétuel, inviolable. C'est un monarque mutilé, borgne, boiteux et manchot, mais honoré.



ARTICLE XVI

DE L'ANTIQUITÉ

1. — Beaucoup de mots ont changé de sens. Le mot de *liberté*, par exemple, avait, au fond, chez les anciens, le même sens que celui de *dominium. Je veux être libre*, signifiait chez eux : *je veux gouverner ou administrer la cité*, et signifie parmi nous : *je veux être indépendant. Liberté*, chez nous, a un sens moral, et avait, chez eux, un sens tout politique.

2. — Aux Grecs, et surtout aux Athéniens, le beau littéraire et civil ; aux Romains, le beau moral et politique ; aux Juifs, le beau religieux et domestique ; aux autres peuples, l'imitation de ces trois-là.

3. — Les Grecs aimaient la vérité, mais ils ne pouvaient se refuser au désir de la parer et à l'occasion de l'embellir ; ils aimaient à la dire, même solide, avec des paroles flottantes.

4. — Il me semble beaucoup plus difficile d'être un moderne que d'être un ancien.

5. — Quand je parle d'antiquité, j'entends la saine antiquité, car il y en eut une malade et délirante comme celle de Porphyre et de Jamblique.

6. — Dieu, ne voulant pas départir la vérité aux Grecs, leur donna la poésie.

7. — Il y a de la rudesse dans les Latins. Une modération noble et de bon goût distingue les Grecs, et surtout les Athéniens.

8. — Les livres des anciens sont une encyclopédie de style, où l'on trouve en exemples l'art de tout dire avec délicatesse, avec bon goût, avec beauté ; car ils parlent de tout avec un accent doux et un beau langage. Leurs ouvrages, même les médiocres, sont tous empreints d'un beau type. Ils n'avaient pas plus de génie que nous, mais leur art valait mieux que le nôtre ; il y avait dans leur pays un meilleur goût, et ils avaient hérité d'habitudes meilleures.

9. — L'antiquité ! J'en aime mieux les ruines que les reconstructions.

10. — Nous ne savons rien dire sans le brouiller et le chiffonner. Les anciens, au contraire, déplissaient et déployaient tout.

11. — Les anciens avaient dans l'esprit beaucoup moins de mouvement et plus de dignité que nous. De là vient la modération de leurs discours et l'excellence de leur goût.



ARTICLE XVII

DU SIÈCLE

1. — Nous vivons dans un siècle où les idées superflues surabondent, et qui n'a pas les idées nécessaires.

2. — Faire de son humeur la règle de ses jugements, et de ses fantaisies le mobile de ses actions, est une affreuse habitude du siècle.

3. — La coutume et l'autorité étant détruites, chacun se fait des habitudes et des manières selon son naturel; grossières, s'il a le naturel grossier. Déplorables époques que celles où chaque homme pèse tout à son propre poids, et marche, comme dit la Bible, à la lumière de sa lampe!

4. — Peu d'idées et beaucoup d'appréhensions; beaucoup d'émotions et peu de sentiments; ou, si vous l'aimez mieux, peu d'idées fixes et beaucoup d'idées errantes; des sentiments très vifs et point de sentiments constants; l'incrédulité aux devoirs et la confiance aux nouveautés; des esprits décidés et des opinions flottantes; l'assertion au milieu du doute; la confiance en soi-même et la défiance d'autrui; la science des folles doctrines et l'ignorance des opinions des sages : tels sont les maux du siècle.

5. — Le même esprit de révolution a dirigé les hommes dans la littérature, dans l'État et dans la religion. Les philo-

sophes ont voulu substituer leurs livres à la Bible, comme les jacobins leur autorité à celle du roi.

6. — Chacun, dans ce siècle, a voulu se mêler de toutes choses, et la populace, partageant les ambitions de la philosophie, est venue faire avec les mains ce qu'il faut faire avec la tête.

7. — Le siècle est travaillé de la plus terrible des maladies de l'esprit, le dégoût des religions. Ce n'est pas la liberté religieuse, mais la liberté irréligieuse qu'il demande.

8. — On a rompu les chemins qui menaient au ciel et que tout le monde suivait ; il faut se faire des échelles.

9. — L'hérésie est moins à craindre aujourd'hui que l'irréligion ; l'Église a changé d'ennemis et de dangers ; elle doit changer de sollicitudes et de combats.

10. — L'esprit philosophique du dernier siècle n'a été qu'un esprit de contradiction appliqué aux mœurs et aux lois. L'esprit de contradiction éloigne de toute étude approfondie ; il est commode, car il n'exige aucun travail ; mais en même temps il est funeste, destructeur. L'esprit d'assentiment demande bien plus d'intelligence, d'examen et de savoir ; il est pénible, mais bienfaisant, conservateur, réparateur.

11. — Nos réformateurs ont dit à l'expérience : *Tu radotes*, et au temps passé : *Tu es un enfant.*

12. — Presque tout ce que nous appelons un abus fut un remède dans les institutions politiques.

13. — Les salons ont perdu les mœurs. La plaisanterie a perdu le monde et le trône.

14. — La commodité a détruit la religion, la morale et la politesse.

15. — Nous vivons dans des conjonctures si singulières, que les vieillards n'y ont pas plus d'expérience que les jeunes

gens. Nous sommes tous novices, parce que tout est nouveau.

16. — Tout ce à quoi on nous défie, nous le faisons et au delà ; et, comme de vrais écoliers, nous avons tout brisé chez nous, pour montrer que nous étions les maîtres.

17. — C'est un grand malheur quand la moitié d'une nation est méprisée par l'autre ; et je ne veux pas seulement parler du mépris des grands pour les petits, mais du mépris des petits pour les grands.

18. — Etre capable de respect est aujourd'hui presque aussi rare qu'en être digne.

19. — Ces Grecs et ces Romains étaient de grands personnages, sans doute ; mais en admirant leurs actions, leurs paroles, leurs gestes et leurs attitudes, n'envions pas leur sort ; n'aspirons pas à nous faire une histoire qui nous rende semblables à eux ; traitons-les comme ces acteurs dont on aime le jeu, mais dont on n'aime pas le métier. Savez-vous ce que vous désirez, à votre insu, dans l'établissement d'un corps législatif? Vous désirez un théâtre, et vous voulez vous faire acteurs. Avec le meilleur gouvernement représentatif possible vous n'aurez encore qu'un mauvais peuple et un sot public.

20. — Il faut opposer aux idées libérales du siècle les idées morales de tous les temps.

21. — On demande sans cesse de nouveaux livres, et il y a, dans ceux que nous avons depuis longtemps, des trésors inestimables de science et d'agréments qui nous sont inconnus, parce que nous négligeons d'y prendre garde. C'est le grand inconvénient des livres nouveaux : ils nous empêchent de lire les anciens.

22. — Il fut un temps où le monde agissait sur les livres. Maintenant ce sont les livres qui agissent sur lui.

23. — Toutes les choses qui sont aisées à bien dire ont été parfaitement dites ; le reste est notre affaire ou notre tâche : tâche pénible !

24. — Les premiers poètes ou les premiers auteurs rendaient sages les hommes fous. Les auteurs modernes cherchent à rendre fous les hommes sages.

25. — Des esprits rudes, et pourvus de robustes organes, sont entrés tout à coup dans la littérature, et ce sont eux qui en pèsent les fleurs.

26. — Que de savants forgent les sciences, cyclopes laborieux, ardents, infatigables, mais qui n'ont qu'un œil !

27. — Dans le luxe de nos écrits et de notre vie, ayons du moins l'amour et le regret de cette simplicité que nous n'avons plus, et que peut-être nous ne pouvons plus avoir. En buvant dans notre or, regrettons les coupes antiques. Enfin, pour ne pas être corrompus en tout, chérissons ce qui vaut mieux que nous-mêmes, et sauvons du naufrage, en périssant, nos goûts et nos jugements.



ARTICLE XVIII

DE L'ÉDUCATION

1. — L'idée de l'ordre en toutes choses, c'est-à-dire de l'ordre littéraire, moral, politique et religieux, est la base de toute éducation.

2. — Les enfants n'obéissent aux parents que lorsqu'ils voient les parents obéir à la règle. L'ordre et la règle, une fois établis et reconnus, sont la plus forte des puissances.

3. — Les enfants ont plus besoin de modèles que de critiques.

4. — On peut appliquer à l'enfance ce que M. de Bonald dit qu'il faut faire pour le peuple : peu pour ses plaisirs ; assez pour ses besoins ; et tout pour ses vertus.

5. — L'éducation doit être tendre et sévère, et non pas froide et molle.

6. — Les enfants doivent avoir pour amis leurs camarades, et non pas leurs pères et leurs maîtres. Ceux-ci ne doivent être que leurs guides.

7. — La crainte fixe l'amour, au moins dans les enfants. Il y a, dans le premier de ces sentiments, quelque chose d'austère qui empêche l'autre de s'évaporer.

8. — Quand on applique la sévérité où il ne faut pas, on ne sait plus l'appliquer où il faut.

9. — Souvenons-nous-en bien, l'éducation ne consiste pas seulement à orner la mémoire et à éclairer l'entendement ; elle doit surtout s'occuper à diriger la volonté.

10. — L'éducation se compose de ce qu'il faut dire et de ce qu'il faut taire, de silences et d'instructions. Il y a partout des *verenda*, *nefanda*, *silenda*, *tacenda*, *alto premenda.*

11. — Conservons un peu d'ignorance, pour conserver un peu de modestie et de déférence à autrui : sans ignorance, point d'amabilité. Quelque ignorance doit entrer nécessairement dans le système d'une excellente éducation.

12. — Rien de trop terrestre et de trop matériel ne doit occuper les jeunes filles. Il ne faut entre leurs mains que des matières légères. Comme la nature les dégage, en quelque sorte, de la terre et les forme élancées pour les faire belles, il faut que l'éducation fasse pour leur âme ce que la nature a fait pour leur corps. Tout ce qui exerce pleinement le tact, principalement sur les choses qui ont de la vie, est peu convenable à leur pureté et la détruirait. Elles le sentent si bien par instinct qu'elle regardent beaucoup et touchent peu ; elles ne touchent même les choses les plus délicates que de l'extrémité de leurs doigts. Elles ressemblent à l'imagination et ne doivent qu'effleurer comme elle. Ce qu'il y a de moins virginal entre nos sens, en effet, c'est le tact. Aussi remarquez qu'une fille ne touche rien comme une femme, ni une femme chaste en son âme comme celle qui ne l'est pas.

13. — En élevant un enfant, songez à sa vieillesse.

14. — Le mot *sage* dit à un enfant est un mot qu'il comprend toujours, et qu'on ne lui explique jamais.

15. — Il ne faut ni que les pères, ni que les maîtres paraissent se mêler de l'animalité des jeunes gens. Renvoyez cette sale et

importante matière au confesseur, qui peut seul la traiter sans souillure pour l'élève et pour lui, parce que Dieu intervient et se place entre eux.

16. — Rien ne corrige un esprit mal fait : triste et fâcheuse vérité, qu'on apprend tard et après bien des soins perdus.

17. — La préférence exclusive qu'on accorde aux mathématiques dans l'éducation a de grands inconvénients. Les mathématiques rendent l'esprit juste en mathématiques, tandis que les lettres le rendent juste en morale. Les mathématiques apprennent à faire des ponts, tandis que la morale apprend à vivre.

18. — En apprenant le latin à un enfant, on lui apprend à être juge, avocat, homme d'État. L'histoire de Rome, même celle de ses conquêtes, enseigne à la jeunesse la fermeté, la justice, la modération, l'amour de la patrie.

19. — Une douce lumière, imperceptiblement insinuée dans les esprits, y porte une joie qui s'y augmente par la réflexion.

20. — Craindre de passer pour un pédant, dans la profession de l'enseignement, c'est être un fat.

21. — Enseigner, c'est apprendre deux fois.

22. — Il faut que les livres d'un professeur soient le fruit d'une longue expérience et l'occupation de son éméritat.

23. — « Inspirez, mais n'écrivez pas », dit Lebrun ; c'est ce qu'il faudrait dire aux professeurs, mais ils veulent écrire et ne pas ressembler aux Muses.



ARTICLE XIX

DES BEAUX-ARTS

1. — Le beau! c'est la beauté vue avec les yeux de l'âme.

2. — L'intelligence doit produire des effets semblables à elle, c'est-à-dire des sentiments et des idées, et les arts doivent prétendre aux effets de l'intelligence. Artiste, si tu ne causes que des sensations, que fais-tu avec ton art, qu'une prostituée avec son métier et le bourreau avec le sien ne puissent faire aussi bien que toi? S'il n'y a que du corps dans ton œuvre, et qu'elle ne parle qu'aux sens, tu n'es qu'un ouvrier sans âme et n'as d'habile que les mains.

3. — Il faut bannir des arts tout ce qui est rigoureusement appréciable et pourrait être aisément contrefait ; on ne veut pas y voir trop clairement d'où viennent les impressions. La naïade y doit cacher son urne ; le Nil y doit cacher ses sources.

4. — Un ouvrage de l'art doit être un être, et non une chose arbitraire. Il doit avoir ses proportions, son caractère et sa nature ; un commencement, un milieu, des accessoires et une fin. Il faut qu'on y distingue un tronc, des membres, une statue, une personnalité enfin.

5. — La grâce est le vêtement naturel de la beauté ; la force sans grâce, dans les arts, est comme un écorché.

6. — Il est une espèce d'hommes que l'amour des arts possède tellement, qu'ils ne regardent plus l'art comme une chose qui est faite pour le monde, mais le monde, les mœurs, les hommes et la société, comme des choses qui sont faites pour l'art. Subordonnant tout, même la morale, à la statuaire, ils regrettent la nudité, la gymnastique, les athlètes, par dévouement aux sculpteurs. C'est qu'ils aiment les arts plus que les mœurs, et les statues plus que leurs propres enfants.

7. — Un crucifiement devrait à la fois représenter la mort d'un homme et la vie d'un Dieu. Le peintre, en y offrant aux yeux un corps destiné à la sépulture, devrait cependant y faire entrevoir le principe et le germe d'une résurrection surnaturelle et prochaine. S'il choisit pour sujet de son tableau le moment des douleurs du supplice, il faut qu'il peigne dans la victime un Dieu qui éprouve comment l'homme souffre. L'impression de la divinité et de la béatitude doit se mêler à tous les caractères de la souffrance et de la mort.

8. — L'esprit humain doit à la religion ce qu'il y a de plus élémentaire et de plus pur dans les expressions de la nature morale, je veux dire le sentiment de la maternité unie à la virginité : idée inconnue à l'art ancien, qui n'en a point traité où fussent exigées autant de délicatesse et de retenue ; idée où l'art moderne, épuisant toutes les beautés, sous les pinceaux de Raphaël, a peut-être surpassé toutes les merveilles précédentes.

9. — La danse doit donner l'idée d'une légèreté et d'une souplesse, pour ainsi dire, incorporelles. Les beaux-arts ont pour mérite unique, et tous doivent avoir pour but, de faire imaginer des âmes par le moyen des corps.

10. — La musique, dans les dangers, élève plus haut les pensées.



ARTICLE XX

DE LA POÉSIE

---

1. — Qu'est-ce donc que la poésie? je n'en sais rien en ce moment ; mais je soutiens qu'il se trouve, dans tous les mots employés par le vrai poète, pour les yeux un certain phosphore, pour le goût un certain nectar, pour l'attention une ambroisie qui n'est point dans les autres mots.

2. — La poésie n'est utile qu'aux plaisirs de notre âme.

3. — Rien de ce qui ne transporte pas n'est poésie. La lyre est, en quelque manière, un instrument ailé.

4. — La haute poésie est chaste et pieuse par essence, disons même, par position ; car sa place naturelle la tient élevée au-dessus de la terre et la rend voisine du ciel. De là, comme les esprits immortels, elle voit les âmes, les pensées et peu les corps.

5. — Quiconque n'a jamais été pieux ne deviendra jamais poète. L'exemple de Voltaire même ne dément pas cette assertion. Il fut enfant, et ce qui prouve qu'il avait été dominé par les impressions religieuses, c'est qu'il passa sa vie à les rappeler, à les décrier et à les combattre.

6. — Les poètes ont cent fois plus de bon sens que les philosophes. En cherchant le beau, ils rencontrent plus de

vérités que les philosophes n'en trouvent en cherchant le vrai.

7. — Les autres écrivains placent leurs pensées devant notre attention ; les poètes gravent les leurs dans notre souvenir. Ils ont un langage souverainement ami de la mémoire, moins encore par son mécanisme que par sa spiritualité. Il sort des figures de leurs mots, et des images des choses qu'ils ont touchées.

8. — Les beaux vers sont ceux qui s'exhalent comme des sons ou des parfums.

9. — Tous les vers excellents sont comme des impromptus faits à loisir. On peut dire de ceux qui ne sont pas nés comme d'eux-mêmes, et sortis tout à coup des flancs d'une paisible rêverie : *Prolem sine matre creatam.* Ils ont tous quelque chose d'imparfait et de non achevé.

10. — Il y a des vers qui, par leur caractère, semblent appartenir au règne minéral : ils ont de la ductilité et de l'éclat ; d'autres, au règne végétal : ils ont de la sève ; d'autres, enfin, au règne animal ou animé, et ils ont de la vie. Les plus beaux sont ceux qui ont de l'âme, ils appartiennent aux trois règnes, mais à la muse encore plus.

11. — Les vers ne s'estiment ni au nombre ni au poids, mais au titre.

12. — Les belles poésies épiques, dramatiques, lyriques ne sont autre chose que les songes d'un sage éveillé.

13. — Dans l'ode, il faut laisser au poète, pour repos et pour délassement, le plaisir de parler de lui.

14. — Quelquefois l'âme, en partant d'un sentiment, franchit tout, pour en atteindre un autre dont elle éprouve le besoin. Les strophes de l'ode en offrent de fréquents exemples. Il n'y en a pas moins entre elles un indissoluble lien ; elles sont unies des nœuds de la nécessité, nœuds éternels, célestes et ravissants.

15. — Dans le style poétique, chaque mot retentit comme le son d'une lyre bien montée, et laisse toujours après lui un grand nombre d'ondulations.

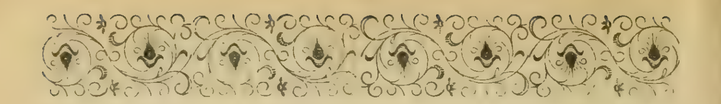
16. — On ne peut trouver de poésie nulle part quand on n'en porte pas en soi.

17. — Les mots s'illuminent quand le doigt du poète y fait passer son phosphore.

18. — Les mots des poètes conservent du sens, même lorsqu'ils sont détachés des autres, et plaisent isolés comme de beaux sons. On dirait des paroles lumineuses, de l'or, des perles, des diamants et des fleurs.

19. — Il faut que les mots, pour être poétiques, soient chauds du souffle de l'âme, ou humides de son haleine.

20. — Comme ce nectar de l'abeille qui change en miel la poussière des fleurs, ou comme cette liqueur qui convertit le plomb en or, le poète a un souffle qui enfle les mots, les rend légers et les colore. Il sait en quoi consiste le charme des paroles, et par quel art on bâtit avec elles des édifices enchantés.



ARTICLE XXI

DU STYLE

---

1. — Remplir un mot ancien d'un sens nouveau, dont l'usage ou la vétusté l'avait vidé, pour ainsi dire, ce n'est pas innover, c'est rajeunir. On enrichit les langues en les fouillant. Il faut les traiter comme les champs : pour les rendre fécondes, quand elles ne sont plus nouvelles, il faut les remuer à de grandes profondeurs.

2. — Toutes les langues roulent de l'or.

3. — Il y a dans la langue française de petits mots dont presque personne ne sait rien faire.

4. — Avant d'employer un beau mot, faites-lui une place.

5. — Les hommes qui n'ont que des pensées communes et de plates cervelles ne doivent employer que les mots les premiers venus. Les expressions brillantes sont le naturel de ceux qui ont la mémoire ornée, le cœur ému, l'esprit éclairé et l'œil perçant.

6. — Pour qu'une expression soit belle, il faut qu'elle dise plus qu'il est nécessaire, en disant pourtant avec précision ce qu'il faut ; qu'il y ait en elle abondance et économie ; que l'*étroit* et le *vaste*, le *peu* et le *beaucoup* s'y confondent ; qu'enfin le

son en soit bref et le sens infini. Tout ce qui est lumineux a ce caractère. Une lampe éclaire à la fois l'objet auquel on l'applique et vingt autres auxquels on ne songe pas à l'appliquer.

7. — Que de soin pour polir un verre ! Mais on voit clair et on voit de loin : image de ces mots de choix. On les place dans la mémoire, et on les y garde chèrement. Ils occupent peu de place devant nos yeux, mais ils en ont une grande dans l'esprit ; l'esprit en fait ses délices, et cette gloire est assez grande, ce sort est assez beau.

8. — Les mots, comme les verres, obscurcissent tout ce qu'ils n'aident pas à mieux voir.

9. — Nous devons reconnaître, pour maîtres des mots, ceux qui savent en abuser et ceux qui savent en user ; mais ceux-ci sont les rois des langues, et ceux-là en sont les tyrans.

10. — Nous bégayons longtemps nos pensées avant d'en trouver le mot propre, comme les enfants bégayent longtemps leurs paroles avant de pouvoir en prononcer toutes les lettres.

11. — Jamais les mots ne manquent aux idées ; ce sont les idées qui manquent aux mots. Dès que l'idée en est venue à son dernier degré de perfection, le mot éclôt, se présente et la revêt.

12. — Rejeter une expression qui ne blesse ni le son, ni le sens, ni le bon goût, ni la clarté, est un purisme ridicule, une pusillanimité.

13. — Quand on se contente de comprendre à demi, on se contente aussi d'exprimer à demi, et alors on écrit facilement.

14. — « Le style, dit Dussault, est une habitude de l'esprit. » Heureux ceux dans lesquels il est une habitude de l'âme !

15. — Chez les uns, le style naît des pensées ; chez les autres, les pensées naissent du style.

16. — L'art de bien dire ce qu'on pense est différent de la faculté de penser : celle-ci peut être très grande en profondeur, en hauteur, en étendue, et l'autre ne pas exister. Le talent de bien exprimer n'est pas celui de concevoir ; le premier fait les grands écrivains, et le second les grands esprits. Ajoutez que ceux même qui ont les deux qualités en puissance ne les ont pas toujours en exercice, et éprouvent souvent que l'une agit sans l'autre. Que de gens ont une plume et n'ont pas d'encre ! Combien d'autres ont une plume et de l'encre, mais n'ont pas de papier, c'est-à-dire de matière où puisse s'exercer leur style !

17. — Chaque auteur a son dictionnaire et sa manière. Il s'affectionne à des mots d'un certain son, d'une certaine couleur, d'une certaine forme, et à des tournures de style, à des coupes de phrase où l'on reconnaît sa main, et dont il s'est fait une habitude. Il a, en quelque sorte, sa grammaire particulière, sa prononciation, son genre, ses tics et ses manies.

18. — On reconnaît souvent un excellent auteur, quoi qu'il dise, au mouvement de sa phrase et à l'allure de son style, comme on peut reconnaître un homme bien élevé à sa démarche, quelque part qu'il aille.

19. — Il y a, dans la grande langue, une espèce de langue particulière et que j'appellerais volontiers langue historique, parce qu'elle n'exprime que des choses relatives à nos mœurs présentes, à nos gouvernements actuels, à tout cet état de choses enfin qui change chaque jour et qui doit passer. Quiconque veut se faire un style durable ne doit en user qu'avec une extrême sobriété.

20. — C'est un grand art que de savoir darder sa pensée et l'enfoncer dans l'attention.

21. — Concision ornée, beauté unique du style.

22. — Il est un style *Livrier*, qui sent le papier et non le monde, les auteurs et non le fond des choses.

23. — Le style oratoire a souvent les inconvénients de ces opéras dont la musique empêche d'entendre les paroles : ici les paroles empêchent de voir les pensées. Il entraîne celui qui écrit et le fait se mentir à lui-même, comme il entraîne celui qui lit et le dispose à se laisser tromper.

24. — C'est par les mots familiers que le style mord et pénètre dans le lecteur. C'est par eux que les grandes pensées ont cours et sont présumées de bon aloi, comme l'or et l'argent marqués d'une empreinte connue. Ils inspirent de la confiance pour celui qui s'en sert à rendre ses pensées plus sensibles ; car on reconnaît à un tel emploi de la langue commune un homme qui sait la vie et les choses, et qui s'en tient rapproché. De plus, ces mots font le style franc. Ils annoncent que l'auteur s'est depuis longtemps nourri de la pensée ou du sentiment exprimé, qu'il se les est tellement appropriés et rendus habituels, que les expressions les plus communes lui suffisent pour exprimer des idées devenues vulgaires en lui par une longue conception. Enfin, ce qu'on dit en paraît plus vrai ; car rien n'est aussi clair, parmi les mots, que ceux qu'on nomme familiers, et la clarté est tellement un des caractères de la vérité que souvent on la prend pour elle.

25. — Le style boursouflé fait poche partout ; les pensées y sont peu attachées au sujet, et les paroles aux pensées. Il y a entre tout cela de l'air, du vide, ou trop d'espace. L'épithète *boursouflé*, appliquée au style, est une des plus hardies, mais des plus justes métaphores qu'on ait jamais hasardées. Aussi tout le monde l'entend, et personne ne s'en étonne. Le style enflé est autre chose. Il a plus de consistance que l'autre, il est plus plein ; mais sa plénitude est difforme, ou du moins excessive. Il est trop gros, ou trop gras, ou même trop grand.

26. — Il est tel auteur qui commence par faire sonner son style, pour qu'on puisse dire de lui : il a de l'or.

27. — On peut concevoir et s'expliquer par les images, mais non pas juger et conclure.

28. — Le poli et le fini sont au style ce que le vernis est aux tableaux ; ils le conservent, le font durer, l'éternisent en quelque sorte.

29. — Il y a tel écrivain dont on pourrait dire qu'il écrit à petits plis.

30. — Les saillies naissent quelquefois parce que l'esprit, après avoir vu tous les côtés, saisit rapidement celui qu'il faut choisir pour piquer la curiosité, et abandonne tous les autres à l'attention avertie. Elles sont la ressource des gens impatients d'être entendus, et qui veulent tout montrer, mais non pas tout dire. Elles naissent d'un grand besoin d'être compris, en s'expliquant très vite. Leurs traits sont des aiguillons qui réveillent l'intelligence. Une sagacité extrême en donne le talent, parce qu'elle rend ce talent nécessaire.

31. — Quand la pensée fait le mètre, il faut le laisser subsister, et il y a quelquefois, dans tel écrivain, des phrases qui ne sont insupportables que parce que, sa pensée faisant le mètre, sa diction ne le fait pas.



ARTICLE XXII

DES QUALITÉS DE L'ÉCRIVAIN ET DES COMPOSITIONS LITTÉRAIRES

1. — En poésie, en éloquence, en musique, en peinture, en sculpture, en raisonnement même, rien n'est beau que ce qui sort de l'âme ou des entrailles. Les entrailles, après l'âme, c'est ce qu'il y a en nous de plus intime.

2. — Il faut de l'enthousiasme dans la voix pour être une grande cantatrice ; dans la couleur, pour être un grand peintre ; dans les sons, pour être un grand musicien, et dans les mots pour être un grand écrivain ; mais il faut que cet enthousiasme soit caché et presque insensible : c'est lui qui fait ce qu'on appelle le charme.

3. — Il y a deux sortes de génie : l'un qui pénètre d'un coup d'œil ce qui tient à la vie humaine ; l'autre, ce qui tient aux choses divines, aux âmes. On n'a guère le premier pleinement et parfaitement, sans avoir aussi quelques parties du second ; mais on peut avoir le second sans le premier. C'est que les choses humaines dépendent des choses divines et y touchent de toutes parts, sans qu'il y ait réciprocité. Le ciel pourrait subsister sans la terre, non la terre sans le ciel.

4. — Sans emportement, ou plutôt sans ravissement d'esprit, point de génie.

5. — La sagesse est le commencement du beau.

6. — La force n'est pas l'énergie ; quelques auteurs ont plus de muscles que de talent.

7. — Où il n'y a point de délicatesse, il n'y a point de littérature.

8. — La véritable profondeur vient des idées concentrées.

9. — On parle de naturel ! mais il y a le naturel vulgaire, il y a le naturel exquis.

10. — Le naturel ! il faut que l'art le mette en œuvre, qu'il file et tisse cette soie.

11. — Quand on écrit avec facilité, on croit toujours avoir plus de talent qu'on n'en a. Pour bien écrire, il faut une facilité naturelle et une difficulté acquise.

12. — La facilité est opposée au sublime. Voyez Cicéron : rien ne lui manque, que l'obstacle et le saut.

13. — Quand on a fait un ouvrage, il reste une chose bien difficile à faire encore, c'est de mettre à la surface un vernis de facilité, un air de plaisir qui cachent et épargnent au lecteur toute la peine que l'auteur a prise.

14. — Le génie commence les beaux ouvrages, mais le travail seul les achève.

15. — L'oisiveté est nécessaire aux esprits, aussi bien que le travail. On se ruine l'esprit à trop écrire ; on se rouille à n'écrire pas.

16. — L'ignorance, qui, en morale, atténue la faute, est, elle-même, en littérature, une faute capitale.

17. — Il est impossible de devenir très instruit si on ne lit que ce qui plaît.

18. — Rendre agréable ce qui ne l'avait pas encore été est une espèce de création.

19. — Il faut que l'ouvrier ait la main hors de son ouvrage, c'est-à-dire qu'il n'ait pas besoin de l'appuyer par ses explications, ses notes, ses préfaces, et que la pensée soit subsistante hors de l'esprit, c'est-à-dire hors des systèmes ou des intentions de l'auteur.

20. — Trois choses sont nécessaires pour faire un bon livre : le talent, l'art et le métier, c'est-à-dire la nature, l'industrie et l'habitude.

21. — Il ne faut qu'un sujet à un livre ordinaire ; mais, pour un bel ouvrage, il faut un germe qui se développe de lui-même dans l'esprit comme une plante. Il n'y a de beaux ouvrages que ceux qui ont été longtemps, sinon travaillés, du moins rêvés.

22. — Une pensée n'est parfaite que lorsqu'elle est disponible, c'est-à-dire lorsqu'on peut la détacher et la placer à volonté.

23. — Ce sont les pensées seules et prises isolément qui caractérisent un écrivain. On a raison de les nommer des traits et de les citer ; elles montrent la tête et le visage, pour ainsi dire ; le reste ne fait voir que les mains.

24. — En composant, on ne sait bien ce qu'on voulait dire que lorsqu'on l'a dit. Le mot, en effet, est ce qui achève l'idée et lui donne l'existence. C'est par lui qu'elle vient au jour, *in lucem prodit.*

25. — On ne persuade aux hommes que ce qu'ils veulent. Il ne s'agit donc, pour les dissuader, que de leur faire croire que ce qu'ils veulent, en effet, n'est pas ce qu'ils pensent vouloir.

26. — La comédie ne corrige que les travers et les manières, et souvent elle les corrige aux dépens des mœurs.

27. — *Lasciva est nobis pagina, vita proba;* ce n'est pas là une excuse. *Pagina lasciva* importe ; *vita proba* importe moins.

28. — Il n'est pas nécessaire qu'il y ait de l'amour dans un livre pour nous charmer ; mais il est nécessaire qu'il y ait beaucoup de tendresse.

29. — Il n'y a pas eu un seul siècle littéraire dont le goût dominant ne fût malade. Le succès des auteurs excellents consiste à rendre agréable à des goûts malades des ouvrages sains.

30. — Où n'est pas l'agrément et quelque sérénité, là ne sont plus les belles-lettres. Quelque aménité doit se trouver même dans la critique. Si elle en manque absolument, elle n'est plus littéraire.

31. — Certains critiques ressemblent assez à ces gens qui, toutes les fois qu'ils veulent rire, montrent de vilaines dents.

32. — Le goût est la conscience littéraire de l'âme.

33. — Les écrivains qui ont de l'influence ne sont que des hommes qui expriment parfaitement ce que les autres pensent et qui réveillent dans les esprits des idées ou des sentiments qui tendaient à éclore. C'est dans le fond des esprits que sont les littératures.

34. — Ce qui étonne étonne une fois ; mais ce qui est admirable est de plus en plus admiré.

35. — Les livres qu'on se propose de relire dans l'âge mûr sont assez semblables aux lieux où l'on voudrait vieillir.

36. — Les beaux ouvrages n'enivrent pas, mais ils enchantent.

37. — Il y a des livres où l'on respire un air exquis.

38. — Entre l'estime et le mépris, il y a, dans la littérature, un chemin tout bordé de succès sans gloire, qu'on obtient aussi sans mérite.

39. — Peu de livres peuvent plaire toute la vie. Il y en a dont on se dégoûte avec le temps, la sagesse ou le bon sens.

40. — Le talent va où est la voix de la louange ; c'est la sirène qui l'égare.

41. — L'abeille et la guêpe sucent les mêmes fleurs ; mais toutes deux ne savent pas y trouver le même miel.

42. — Rien n'est pire au monde qu'un ouvrage médiocre qui fait semblant d'être excellent.

43. — Les productions de certains esprits ne viennent pas de leur sol, mais de l'engrais dont il a été couvert.

44. — La littérature, que M. de Bonald appelle l'expression de la société, n'est souvent que l'expression de nos études, de notre humeur, de notre personnalité ; et cette dernière est la meilleure. Il y a des livres tellement beaux que la littérature n'y est que l'expression de ceux qui les ont faits.

45. — C'est à la mode des portraits qu'on doit les *Caractères* de La Bruyère. Plus d'un mauvais genre a été, en littérature, l'origine d'un chef-d'œuvre.

46. — Hélas ! ce sont les livres qui nous donnent nos plus grands plaisirs, et les hommes qui nous causent nos plus grandes douleurs. Quelquefois même les pensées consolent des choses, et les livres consolent des hommes.

47. — Il n'est rien de plus beau qu'un beau livre.

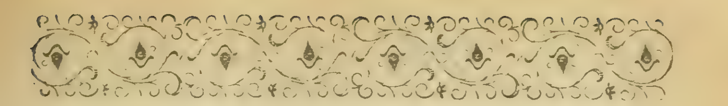
48. — Quelques mots dignes de mémoire peuvent suffire pour illustrer un grand esprit. Il y a telle pensée qui contient l'essence d'un livre tout entier ; telle phrase qui a les beautés d'un vaste ouvrage ; telle unité qui équivaut à un nombre : enfin telle simplicité si achevée et si parfaite, qu'elle égale, en mérite et en excellence, une grande et glorieuse composition.

49. — Ce qui est exquis vaut mieux que ce qui est ample. Les marchands révèrent les gros livres ; mais les lecteurs aiment les petits : ils sont plus durables et vont plus loin. Virgile et

Horace n'ont qu'un volume. Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide et Térence n'en ont pas davantage. Ménandre, qui nous charme, est réduit à quelques feuillets. Sans *Télémaque*, qui connaîtrait Fénelon? Qui connaîtrait Bossuet, sans ses *Oraisons funèbres* et son *Discours sur l'histoire universelle?* Pascal, La Bruyère, Vauvenargues et La Rochefoucauld, Boileau, Racine et La Fontaine, n'occupent que peu de place, et ils font les délices des délicats. Les très bons écrivains écrivent peu, parce qu'il leur faut beaucoup de temps pour réduire en beauté leur abondance ou leur richesse.

50. — Excelle, et tu vivras.

51 — Rappelons-nous le mot cité de saint François de Sales, à propos de l'*Imitation* : « J'ai cherché le repos partout, et je ne l'ai trouvé que dans un petit coin, avec un petit livre. » Heureux est l'écrivain qui peut faire un beau petit livre !



ARTICLE XXIII

JUGEMENTS LITTÉRAIRES

I. — *Écrivains de l'antiquité.*

1. — Esprit de flamme par sa nature, et non pas seulement éclairé, mais lumineux; Platon brille de sa propre lumière. C'est de la splendeur de sa pensée que son langage se colore. L'éclat en lui naît du sublime.

2. — Dans Platon, l'esprit de poésie anime les langueurs de la dialectique.

3. — Platon se perd dans le vide ; mais on voit le jeu de ses ailes ; on en entend le bruit.

4. — Aristote redressa toutes les règles et ajouta, dans toutes les sciences, aux vérités connues, des vérités nouvelles. Son livre est un océan de doctrines, et comme l'encyclopédie de l'antiquité. C'est de lui que le savoir a découlé comme d'une source dans les siècles qui l'ont suivi. Si tous les livres disparaissaient, et que ses écrits fussent conservés par hasard, l'esprit humain ne souffrirait aucune perte irréparable, excepté celle de Platon.

5. — Xénophon écrivait avec une plume de cygne, Platon avec une plume d'or, et Thucydide avec un style d'airain.

6. — Homère écrivait pour être chanté, Sophocle pour être déclamé, Hérodote pour être récité, et Xénophon pour être lu. De ces différentes destinations de leurs ouvrages devait naître une multitude de différences dans leur style.

7. — Il semble qu'Ennius écrivit tard, Salluste rarement, Tacite difficilement, Pline le Jeune de bonne heure et souvent, Thucydide tard et rarement.

8. — Cicéron est, dans la philosophie, une espèce de lune. Sa doctrine a une lumière fort douce, mais d'emprunt, lumière toute grecque, que le romain a adoucie et affaiblie.

9. — Il y a mille manières d'apprêter et d'assaisonner la parole ; Cicéron les aimait toutes.

10. — On trouve, dans Catulle, deux choses dont la réunion est ce qu'il y a de pire au monde : la mignardise et la grossièreté.

11. — Horace contente l'esprit, mais il ne rend pas le goût heureux. Virgile satisfait autant le goût que la réflexion. Le souvenir de ses vers est aussi délicieux que leur lecture.

12. — Ce sont les symétries du style de Sénèque qui le font citer.

13. — Otez sa bile à Juvénal, et à Virgile sa sagesse : vous aurez deux mauvais auteurs.

14. — Plutarque, dans ses *Morales*, est l'Hérodote de la philosophie.

15. — Dans les narrations de Tacite, il y a un intérêt de récit qui ne permet pas de peu lire, et une profondeur, une grandeur d'expression, qui ne permettent pas de lire beaucoup. L'esprit, comme partagé entre la curiosité qui l'entraîne et l'attention qui le retient, éprouve quelque fatigue : l'écrivain s'empare, en effet, du lecteur jusqu'à le violenter.

II. — *Écrivains religieux.*

1. — Saint Thomas et saint Augustin sont l'Aristote et le Platon de la théologie. Mais saint Thomas est plus Aristote que saint Augustin n'est Platon.

2. — Nicole est un Pascal sans style. Ce n'est pas ce qu'il dit, mais ce qu'il pense, qui est sublime ; il ne l'est pas par l'élévation naturelle de son esprit, mais par celle de ses doctrines. On ne doit pas y chercher la forme, mais la matière, qui est exquise. Il faut le lire avec un désir de pratique.

3. — Dans le style de Bossuet, la franchise et la bonhomie gauloises se font sentir avec grandeur. Il est pompeux et sublime, populaire et presque naïf.

4. — Fénelon sait prier, mais il ne sait pas instruire. C'est un philosophe presque divin et un théologien presque ignorant.

5. — Les pensées de Fénelon sont traînantes, mais aussi elles sont coulantes.

6. — Tout est pratique dans les idées du judicieux Bourdaloue.

7. — Le plan des sermons de Massillon est mesquin ; mais les bas-reliefs en sont superbes.

8. — Massillon gazouille du ciel je ne sais quoi qui est ravissant.

III. — *Métaphysiciens.*

1. — Tout est tellement plein dans le système de Descartes que la pensée même ne peut s'y faire jour et y trouver place. On est toujours tenté de crier comme au parterre : de l'air ! de l'air ! on étouffe, on est moulu !

2. — Locke a raisonné avec une sorte de rigueur plus adroite que sincère et ingénue. Il a abusé de la simplicité et de la bonne foi des scolastiques. C'est un philosophe sournois. Leibnitz est plus franc, plus sincère, plus éclairé. Parmi les hommes qui ont quelque grandeur, il passe Locke de toute la tête.

3. — Ce Malebranche est bien hardi à se moquer des hardiesses ! Les siennes ont plus d'excès que toutes celles qu'il reprend. Il y a pourtant en lui des choses admirables ; mais ce n'est pas ce qu'on a cité.

4. — Condillac parle beaucoup de la pensée, et la connaît assez bien ; mais il n'a pas entrevu l'âme. C'est le Saunderson de la métaphysique.

5. — On est perpétuellement tenté de dire à Kant : « Dégagez l'inconnue » ; on ne la voit jamais.

6. — Saint-Martin a la tête dans le ciel, mais dans un ciel nébuleux et noir, d'où s'échappent quelques éclairs qui ne laissent voir que des nuées. Il s'élève aux choses divines avec des ailes de chauve-souris.

IV. — *Prosateurs, philosophes, publicistes.*

1. — En France, la traduction d'Amyot est devenue un ouvrage original, dont on aime à citer le texte.

2. — Balzac ne sait pas rire ; mais il est beau quand il est sérieux.

3. — Il sort perpétuellement de l'esprit de Montesquieu des étincelles qui éblouissent, qui réjouissent, qui échauffent même, mais qui éclairent peu. C'est un esprit plein de prestiges ; il en aveugle ses lecteurs. On apprend plus à être roi dans une page du *Prince* que dans les quatre volumes de *l'Esprit des lois*.

4. — La phrase vive de Montesquieu a été longtemps méditée ; ses mots, légers comme des ailes, portent des réflexions

graves. Il y a en lui des élans, comme pour sortir d'une profondeur.

5. — Voltaire conservera toute sa vie, dans le monde et dans les affaires, une très forte impression de l'esprit de ses premiers maîtres. Impétueux comme un poète, et poli comme un courtisan, il savait être insinuant et rusé comme un jésuite. Personne n'a observé plus soigneusement, mais avec plus d'art et de mesure, la fameuse maxime dont il s'est tant moqué : *Se faire tout à tous.* Il avait le besoin de plaire, plus encore que celui de dominer, et trouvait plus de plaisir à mettre en jeu ses séductions que sa force. Il mit surtout un grand soin à ménager les gens de lettres, et ne traita jamais en ennemis que les esprits qu'il n'avait pu gagner.

6. — Voltaire est quelquefois triste ; il est ému ; mais il n'est jamais sérieux. Ses grâces mêmes sont effrontées. Il y a en lui du *cadédis.*

7. — Voltaire connut la clarté et se joua dans la lumière, mais pour l'éparpiller et en briser tous les rayons, comme un méchant. C'est un farfadet, que ses évolutions font quelquefois paraître un génie grave.

8. — Voltaire avait le jugement droit, l'imagination riche, l'esprit agile, le goût vif, et le sens moral détruit.

9. — Voltaire, dans ses écrits, n'est jamais seul avec lui-même. Gazetier perpétuel, il entretenait chaque jour le public des événements de la veille. Son humeur lui a plus servi pour écrire que sa raison ou son savoir. Quelque haine ou quelque mépris lui a fait faire tous ses ouvrages. Ses tragédies mêmes ne sont que la satire de quelque opinion.

10. — Voltaire est l'esprit le plus débauché, et, ce qu'il y a de pire, c'est qu'on se débauche avec lui. La sagesse, en contraignant son humeur, lui aurait incontestablement ôté la moitié de son esprit. Sa verve avait besoin de licence pour circuler en liberté. Et cependant jamais homme n'eut l'âme moins

indépendante. Triste condition, alternative déplorable, de n'être, en observant les bienséances, qu'un écrivain élégant et utile, ou d'être, en ne respectant rien, un auteur charmant et funeste ! Ceux qui le lisent tous les jours s'imposent à eux-mêmes, et d'une invincible manière, la nécessité de l'aimer. Mais ceux qui, ne le lisant plus, observent de haut les influences que son esprit a répandues, se font un acte d'équité, une obligation rigoureuse et un devoir de le haïr.

11. — Il est impossible que Voltaire contente, et impossible qu'il ne plaise pas.

12. — Voltaire a, comme le singe, les mouvements charmants et les traits hideux. On voit toujours en lui, au bout d'une habile main, un laid visage.

13. — Voltaire entre souvent dans la poésie, mais il en sort aussitôt ; cet esprit impatient et remuant ne saurait s'y fixer, même pour un instant. Ses vers passent devant l'attention rapidement, et ne peuvent s'y arrêter, par l'impulsion de vitesse que l'esprit du poète leur imprima en les jetant sur le papier.

14. — J.-J. Rousseau avait l'esprit voluptueux. Dans ses écrits, l'âme est toujours mêlée avec le corps, et ne s'en sépare jamais. Aucun homme n'a fait mieux sentir que lui l'impression de la chair qui touche l'esprit, et les délices de leur hymen.

15. — J.-J. Rousseau donna, si je puis ainsi m'exprimer, des entrailles à tous les mots, et y répandit un tel charme, de si pénétrantes douceurs, de si puissantes énergies, que ses écrits font éprouver aux âmes quelque chose d'assez semblable à ces voluptés défendues qui nous ôtent le goût et enivrent notre raison.

16. — Donner de l'importance, du sérieux, de la hauteur et de la dignité aux passions, voilà ce que J.-J. Rousseau a tenté. Lisez ses livres : la basse envie y parle avec orgueil ; l'orgueil s'y donne hardiment pour une vertu ; la paresse y prend l'attitude d'une occupation philosophique, et la grossière

gourmandise y est fière de ses appétits. Il n'y a point d'écrivain plus propre à rendre le pauvre superbe. On apprend avec lui à être mécontent de tout, hors de soi-même. Il était son Pygmalion.

17. — L'esprit de Jean-Jacques habite le monde moral, mais non l'autre qui est au-dessus.

18. — Une piété irréligieuse, une sévérité corruptrice, un dogmatisme qui détruit toute autorité : voilà le caractère de la philosophie de Rousseau.

19. — La vie sans actions, toute en affections et en pensées demi-sensuelles ; fainéantise à prétention ; voluptueuse lâcheté ; inutile et paresseuse activité, qui engraisse l'âme sans la rendre meilleure, qui donne à la conscience un orgueil bête, et à l'esprit l'attitude ridicule d'un bourgeois de Neuchâtel se croyant roi ; le bailli suisse de Gessner dans sa vieille tour en ruine ; la morgue sur la nullité ; l'emphase du plus voluptueux coquin, qui s'est fait sa philosophie, et qui l'expose éloquemment ; enfin le gueux se chauffant au soleil et méprisant délicieusement le genre humain : tel est J.-J. Rousseau.

20. — Je parle aux âmes tendres, aux âmes ardentes, aux âmes élevées, aux âmes nées avec un de ces caractères distinctifs de la religion, et je leur dis : « Il n'y a que J.-J. Rousseau qui puisse vous détacher de la religion, et il n'y a que la religion qui puisse vous guérir de J.-J. Rousseau. »

21. — Buffon a du génie pour l'ensemble, et de l'esprit pour les détails. Mais il y a en lui une emphase cachée, un compas toujours trop ouvert.

22. — Diderot est moins funeste que J.-J. Rousseau. La plus pernicieuse des folies est celle qui ressemble à la sagesse.

23. — Il n'y a pas, dans les écrits de Rivarol, une grande fermeté de pensées, mais il y a une grande fermeté de diction. Son goût et son imagination, en le retenant dans les limites de

ce qui peut plaire, sauvaient son esprit de bien des écarts. Aussi son expression est-elle ordinairement meilleure et plus saine que ses opinions.

24. — Le système de Bernardin de Saint-Pierre n'est qu'un épicuréisme extatique, une morale gravement anacréontique. Ceux qui partagent ce système ne ramènent pas tout à Dieu, dans leurs mouvements religieux les plus vifs ; mais ils ramènent Dieu à eux, sorte d'égoïsme moral, par lequel, au lieu de se conformer à la règle, on ajuste la règle à soi.

25. — Les Necker et leur école. Jusqu'à eux on avait dit quelquefois la vérité en riant ; ils la disent toujours en pleurant, ou du moins avec des soupirs et des gémissements. A les entendre, toutes les vérités sont mélancoliques. Aussi M. de Pange m'écrivait-il : « Triste comme la vérité. » Aucune lumière ne les réjouit ; aucune beauté ne les épanouit ; tout les concentre. Leur poétique est héraclitienne.

26. — M. de Bonald jette un filet sur les esprits, et ce filet a des couleurs ; mais il est tellement serré, qu'on ne peut rien voir au travers lorsqu'une fois on est dedans.

V. — *Poètes et romanciers.*

1. — Pétrarque adora pendant trente ans, non pas la personne, mais l'image de Laure ; tant il est plus facile de conserver ses sentiments et ses idées que ses sensations ! C'est ce qui faisait la fidélité des anciens chevaliers.

2. — On reproche à Corneille ses grands mots et ses grands sentiments ; mais pour nous élever et ne pas être salis par les bassesses de la terre, il nous faut en tout des échasses.

3. — Racine est l'homme du monde qui s'entend le mieux à filer les mots, les sentiments, les pensées, les actions, les événements ; et chez lui, les événements, les actions, les pensées, les sentiments et les paroles, tout est de soie. Pradon a

quelquefois aussi des paroles de soie ; mais il ne faisait que brouiller.

4. — Ceux à qui Racine suffit sont de pauvres âmes et de pauvres esprits ; ce sont des âmes et des esprits restés béjaunes et pensionnaires de couvent. Admirable, sans doute, pour avoir rendu poétiques les sentiments les plus bourgeois et les passions les plus médiocres, il ne tient lieu que de lui-même. C'est un écrivain supérieur, et, en littérature, c'est tout dire. Mais ce n'est point un écrivain inimitable. Pradon, lui-même, a fait beaucoup de vers pareils aux siens.

5. — Boileau est un grand poète, mais dans la demi-poésie.

6. — Racine et Boileau ne sont pas des eaux de source. Un beau choix dans l'imitation fait leur mérite. Ce sont leurs livres qui imitent des livres, et non leurs âmes qui imitent des âmes. Racine est le Virgile des ignorants.

7. — Molière est comique de sang-froid ; il fait rire et ne rit pas ; c'est là ce qui constitue son excellence.

8. — Regnard est plaisant comme le valet, et Molière comique comme le maître.

9. — Il y a, dans La Fontaine, une plénitude de poésie qu'on ne trouve nulle part dans les autres auteurs français.

10. — Le talent de J.-B. Rousseau remplit l'intervalle qui se trouve entre La Motte et le vrai poète.

11. — On peut dire des romans de Lesage, qu'ils ont l'air d'avoir été écrits dans un café, par un joueur de dominos, en sortant de la comédie.

BIBLIOGRAPHIE

I

LES ŒUVRES DE JOUBERT

A

Manuscrits.

A part un certain nombre de lettres dispersées sans doute encore çà et là, et qu'il serait bon de rechercher et de publier, les manuscrits de Joubert doivent être aux mains de sa famille. Ils n'ont pas encore été explorés, étudiés avec toute l'attention scrupuleuse et méthodique qu'ils mériteraient, — nous pouvons, je crois, l'affirmer sans témérité, — et il en faudrait d'abord souhaiter la publication intégrale.

B

Œuvres pseudonymes ou anonymes.

(??) *Anecdotes anglaises et américaines* (1776-1783), publiées en 1813, 2 vol. (attribué en 1818 par la *Biographie des hommes vivants* à M. de Langeac).

(?) *Précis historique sur Colomb*, avec une épître qui a remporté le prix à l'Académie de Marseille, *Colomb dans les fers, à*

Ferdinand et Isabelle après la découverte de l'Amérique, par M. le chevalier DE LANGEAC, 1 vol. in-8°, Londres et Paris, 1782.

(?) *Précis historique sur Cromwel*, suivi d'un extrait de l'*Eikon Basilikè*, ou portrait du roi, et du *Boscobel*, ou récit de la fuite de Charles II, et d'une anecdote concernant mylord Stairs, par M***, de l'Académie de Marseille. Paris, 1789 ; Genève, an IX (sans nom d'auteur).

C

Œuvres posthumes.

1° *Recueil des Pensées de M. Joubert*, Paris, imprimerie Le Normant, rue de Seine, n° 8, 1838, in-8°, 394 pages. Cette édition est la véritable édition originale des *Pensées* de Joubert. Préparée et préfacée par Chateaubriand, elle n'était destinée qu'aux seuls intimes et n'a pas dû être mise dans le commerce. En tout cas, le tirage était fort restreint, et le volume était, dès le lendemain de la publication, devenu très rare. Je l'ai réimprimé avec la *Notice historique* d'Arnaud Joubert [voir plus loin], une introduction et des notes dans la collection des *Chefs-d'œuvre de la littérature religieuse*, Paris, Bloud, 1909 ; 4e édition, revue et corrigée, 1910.

Trois éditions successives et différentes les unes des autres, mais plus différentes encore de l'édition préparée par Chateaubriand, ont été publiées en 1842, 1850, 1862. Signalons surtout celle de 1850, à laquelle on a joint la *Correspondance* :

Pensées, Essais, Maximes et Correspondance de J. Joubert, recueillis et mis en ordre par M. Paul Raynal, 2e édition, revue et augmentée. Paris, Le Normant, 1850, 2 vol. in-8°.

Les éditions actuelles reproduisent celle de 1862 :

Pensées de J. Joubert, 10e édition. Paris, Perrin, in-18.

2° Quant à la *Correspondance*, elle forme aujourd'hui un volume séparé, sous ce titre :

Correspondance de J. Joubert, précédée d'une notice sur sa vie, son caractère et ses travaux, par M. Paul DE RAYNAL et des

jugements littéraires de Sainte-Beuve, Sylvestre de Saci, Saint-Marc Girardin, Géruzez et Poitou, 1 vol. in-16 de CXLVII-282 pages, 9e édition. Paris, Didier (aujourd'hui Perrin).

II

BIOGRAPHIE

1° *Notice historique*, s. l. n. d. (1824) (cet opuscule biographique, œuvre presque inédite du frère de Joubert, a été reproduit par nous en tête de la réimpression annotée que nous avons publiée de l'édition originale des *Pensées*. Paris, Bloud, 1909 [voir plus haut]; elle complète sur plus d'un point la notice de Paul de Raynal, en tête des éditions actuelles de la *Correspondance* de Joubert.)

2° *Les Correspondants de J. Joubert*, lettres inédites publiées par Paul de Raynal, 2e édition, 1 vol. in-16, Calmann-Lévy.

III

ÉTUDES SUR JOUBERT

SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, t. II; *Causeries du lundi*, t. Ier; *Nouveaux lundis*, t. III; *Chateaubriand et son groupe littéraire*.

Paul DE RAYNAL, *Notice* en tête de l'édition de la Correspondance (les études de Sainte-Beuve, Sylvestre de Saci, Saint-Marc Girardin, Géruzez et Poitou y sont largement extraites).

James CONDAMIN, *Essai sur les Pensées et la Correspondance de J. Joubert*, 1 vol. in-8°, Didier, 1877.

Jules LEMAÎTRE, *les Médaillons; les Contemporains*, t. VI.

G. PAILHÈS, *Du nouveau sur J. Joubert*, 1 vol. in-16, Paris, Garnier, 1900.

Victor GIRAUD, *Un moraliste d'autrefois : Joubert*, d'après des documents inédits (*Revue des Deux Mondes* du 15 août 1910).

André BEAUNIER, *l'Enfance et la jeunesse de Joubert; Joubert juge de paix* (*Revue des Deux Mondes* du 15 septembre et du 15 novembre 1913) [M. Beaunier, qui a eu entre les mains nombre de lettres inédites et la plupart des papiers de Joubert, prépare sur notre écrivain une étude considérable, qui, selon toute vraisemblance, renouvellera pour longtemps le sujet].

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V

Les Pensées.

BIBLIOGRAPHIE

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière


LABOR ·
H·P
IMPROBVS
VINCIT